

IEAN DE LÉRY

LEAVY DE LIBRY

JEAN DE LÉRY

HISTOIRE

D'UN

VOYAGE FAICT EN LA TERRE DU BRÉSIL

NOUVELLE ÉDITION

Avec une Introduction & des Notes

PAR

PAUL GAFFAREL

Professeur à la Faculté des lettres de Dijon

TOME PREMIER



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXX



PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

JEAN de Léry naquit en 1534 à la Margelle, près de l'abbaye de Saint-Seine de Bourgogne. On ne connaît rien de ses premières années. Il appartenait sans doute à quelque famille de bourgeois, peut-être même de petits gentilshommes; car ce sont eux qui, les premiers, embrassèrent la Réforme en Bourgogne, et les parents de Léry étaient dévoués aux idées nouvelles. On sait avec quelle rapidité se propagèrent ces opinions dans notre pays. La France semblait un pays prédestiné à la Réforme. Depuis longtemps l'Université et le Parlement attaquaient le despotisme pontifical et réclamaient l'établissement d'une Église nationale. Le roi François I^{er} ne s'était pas encore prononcé, mais il protégeait Rabelais et

Marot; il permettait à Calvin de lui dédier son *Institution chrétienne*; sa sœur, Marguerite de Navarre, et plusieurs de ses courtisans professaient ouvertement la Réforme, et sa maîtresse, la duchesse d'Étampes, était soupçonnée d'hérésie. La nouvelle doctrine se propageait donc et s'organisait au grand jour. Il est vrai que la paix religieuse ne dura pas longtemps; mais la persécution n'arrêta pas les progrès de la Réforme, surtout lorsque, aux portes de France, dans une cité qui venait de conquérir sa liberté politique, à Genève, Calvin fonda une sorte de théocratie démocratique et appela à lui tous les hommes de bonne volonté. Cet appel fut entendu. De France, d'Italie, d'Angleterre, d'Espagne et même de Pologne, accoururent de nombreux prosélytes. Genève devint comme la citadelle du protestantisme, et c'est à cette source brûlante de conviction et d'éloquence que vinrent puiser leurs inspirations d'ardents missionnaires, qui répandirent ensuite au loin la doctrine et les idées du maître.

Jean de Léry fut un de ces missionnaires. Tout jeune encore, il avait à peine dix-huit ans, nous le trouvons à Genève, attaché aux pas de Calvin, suivant ses cours de théologie et ses prédications.

Un des écrivains qui ont laissé sur la vie de notre auteur quelques détails, malheureusement trop concis, Senebier, rapporte que Léry était déjà pasteur dès 1555. Mais il se trompe. Calvin ne lui aurait jamais confié à vingt et un ans, et dans une ville comme Genève, les importantes fonctions de pasteur. D'ailleurs Léry, dans sa *Relation d'un voyage au Brésil*, déclare expressément que les deux pasteurs chargés de la direction spirituelle de l'expédition dont il faisait partie se nommaient Richier et Chartier, et que lui, « tant pour la bonne volonté que Dieu lui avoit donnée dès lors de servir à sa gloire, que curieux de voir ce monde nouveau, fut de la partie ». En 1555, Léry n'était donc et ne pouvait être qu'étudiant en théologie. Il se préparait sans doute à consacrer à la prédication du nouvel Évangile l'ardeur et la foi qui débordaient en lui, mais il était trop jeune encore pour devenir un des acolytes du Réformateur.

Calvin lui fournit tout à coup l'occasion de rendre à la Réforme un service signalé. Le Conseil de la République venait de recevoir une lettre d'Amérique que lui adressait Durand de Villegaignon, chevalier de Malte, vice-amiral de

Bretagne et fondateur d'une colonie française dans la rade où se bâtit plus tard Rio-de-Janeiro. Cet étrange personnage, après avoir rempli l'Europe et l'Afrique du bruit de ses exploits et de sa fatigante activité, tour à tour soldat vaillant, marin habile, ingénieur et diplomate, ne s'était-il pas avisé de créer une France américaine et d'y appeler, comme dans un champ d'asile, tous ceux de ses compatriotes qui voudraient jouir de la liberté de conscience, tout en restant fidèles à la métropole? Les écrivains protestants ont affirmé que Villegaignon, en affichant ces sentiments de tolérance, n'avait cherché qu'à mieux abuser leurs coreligionnaires; les écrivains catholiques ont prétendu que Villegaignon était sincère et voulait réellement accorder le libre exercice de leur culte à tous ceux qui répondraient à son appel. Toujours est-il que, moitié par désir de mieux connaître les doctrines nouvelles, moitié pour augmenter les ressources de la colonie en y introduisant des colons libres et intelligents, le vice-roi de la *France antarctique* écrivit directement à Calvin, qui avait été son condisciple à l'Université de Paris, et lui communiqua ses projets. Calvin accueillit avec empressement la demande imprévue de Villegaignon.

C'était pour lui une satisfaction d'amour-propre et un apaisement de conscience que de propager sa doctrine au nouveau monde par l'intermédiaire d'un chevalier de Malte. Il eut bientôt déterminé un ami particulier de Coligny, du Pont de Corguilleray, à conduire au Brésil, malgré son grand âge, la colonne genevoise. Deux ministres, Richier et Chartier, le suivirent. Avec eux s'enrôlèrent quatorze Genevois, parmi lesquels Jean de Léry, le futur historien de l'expédition.

Les diverses péripéties du voyage, l'accueil de Villegaignon, les premiers travaux et les premières disputes, les discussions théologiques et les dissentiments de tout genre, les hostilités déclarées, le départ des Genevois et le supplice de quatre d'entre eux, tous ces dramatiques épisodes sont racontés avec force détails dans la *Relation*. Nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à cet intéressant ouvrage.

A peine débarqué en France, à la fin de 1558, Léry retourna aussitôt à Genève pour y achever ses études de théologie et recevoir l'imposition des mains. Bien qu'il eût profité de son séjour au Brésil pour ramasser de curieuses notes et observations, il ne songeait pas à publier le récit de son voyage; mais, à la prière de l'avocat Jean

Crespin, réfugié comme lui à Genève, qui préparait alors la réimpression de son fameux ouvrage : *Histoire des martyrs persécutés & mis à mort pour la vérité de l'Évangile, depuis le temps des apôtres jusqu'à présent*, il rédigea une notice sur la *Persécution des fidèles en la terre de l'Amérique*. Cette notice est d'ordinaire attribuée à Crespin, mais elle fut réellement écrite par Léry, comme le prouve le passage suivant de son *Voyage au Brésil* : « La confession de foy de ces trois bons personnages fut enregistrée au catalogue de ceux qui, de nostre temps, ont constamment enduré la mort pour le tesmoignage de l'Évangile de ceste mesme année 1558. Je la baillay à Jean Crespin, imprimeur ; lequel, avec la narration de la difficulté qu'ils eurent d'aborder en la terre des sauvages, aprez qu'ils nous eurent laissez, l'inféra au livre des martyrs, auquel ie renvoie les lecteurs. »

Ce fut le premier ouvrage de Léry. Reçu bourgeois de Genève le 5 août 1560 et nommé pasteur, il fut alors envoyé à Belleville-sur-Saône, près de Lyon, pour y exercer ses nouvelles fonctions. A ce moment, la régente Catherine de Médicis semblait pencher vers le protestantisme. Elle mettait en liberté les détenus pour cause de religion, rappelait les bannis, faisait entrer Condé

au Conseil et permettait à l'évêque de Valence « de prêcher devant le Roy sur tous les points, aussi clairement que s'il estoit en pleine Genève ». Tout donc semblait se préparer pour un changement de religion, et le chancelier de l'Hospital, par son édit de 1562, accordait aux calvinistes l'exercice légal de leur culte. Mais on était allé trop loin, ou du moins trop vite dans la voie des concessions : la masse du peuple était restée attachée à ses vieilles croyances, et le clergé gardait encore son influence. De plus, les protestants abusaient de leur triomphe. Ils s'imaginaient qu'il suffisoit de forcer la main au Gouvernement pour qu'il se déclarât en leur faveur. A ces imprudentes provocations, les catholiques répondirent par le massacre de Vassy (1^{er} mars 1562), et la première de nos huit guerres civiles commença.

Cette guerre mit en feu toutes nos provinces, surtout celles du Midi. « Il seroit impossible de vous dire, écrit un contemporain, quelles cruautés barbaresques sont commises de part & d'autre. Où le huguenot est maître, il ruine toutes les images, démolit les sépulcres & tombeaux, mesme celui des Roys, enlève tous les biens sacrés & voués aux églises. En contre échange de ce, le

catholique tue, meurtrit, noye tous ceux qu'il connoît de ceste secte, & en regorgent les rivières. » A Belleville dominaient les protestants. Soutenus par le légendaire baron des Adrets, ils prirent plaisir à ravager et à détruire statues et églises. Leur fureur iconoclaste ne respecta même pas les souvenirs patriotiques. Calvin réprouvait ces exagérations. On a de lui une lettre aux pasteurs de Lyon, où il qualifie ces ravages de zèle inconsidéré. Léry partageait les opinions de son maître. De concert avec son collègue Flavard, il fit tous ses efforts pour épargner les églises catholiques de Belleville, lorsque les bandes du terrible baron des Adrets, après avoir démoli à Lyon les vénérables basiliques de Saint-Just et Saint-Irénée, et jeté au Rhône les reliques de cet apôtre des Gaules, se présentèrent à Belleville pour en saccager les édifices consacrés au culte catholique. Léry ne réussit pas à comprimer leurs fureurs et dut assister à la destruction des églises.

Lors de l'horrible tumulte qui suivit la guerre fratricide de 1562, nous perdons la trace de Léry. On sait pourtant qu'il retourna à Genève, sans doute après la conclusion de la paix d'Amboise (1563). Bien que sincèrement attaché à ses croyances, Léry n'était pas un fanatique. Sous

prétexte de religion, tant d'horreurs avaient été commises de part et d'autre, qu'il était comme dégoûté de toute propagande. C'est à ces sentiments de lassitude et de découragement que nous devons sa *Relation d'un voyage au Brésil*. Il composa cet ouvrage, sur les instances de ses amis, dans les loisirs que lui laissa la paix d'Amboise; mais il ne l'imprima pas tout de suite. Il avait, en effet, communiqué son manuscrit à l'un de ses amis, qui le lui renvoya par des serviteurs assez maladroits pour l'égarer. Léry fut obligé de recommencer son œuvre de souvenir, mais une sorte de fatalité s'acharnait après ce manuscrit. Il le perdit une seconde fois, et c'est en 1576 seulement qu'il rentra en possession de son premier manuscrit, qu'on retrouva à Lyon, et put enfin le publier.

Dans l'intervalle, Léry avait été nommé pasteur, d'abord à Nevers (novembre 1564), puis à La Charité. Nous ne savons rien de son ministère apostolique. Il assistait au synode de Nîmes en 1572. Lors de la Saint-Barthélemy, il était à La Charité, endormi, comme presque tous ses coreligionnaires, dans une fausse sécurité. Les odieuses scènes de Paris se répétèrent en province. La Charité ne fut pas épargnée. Dès la fin

d'août, les Italiens du duc de Nevers surprénèrent la ville et y égorgèrent vingt-deux protestants. Léry était une victime toute désignée. Il s'échappa par miracle, avec son collègue Pierre Melet, et trouva un refuge dans la forte place de Sancerre. « C'est là, comme il l'écrivit dans sa *Relation du siège de Sancerre*, que les pures fidèles des villes voisines, de Bourges, de La Charité, Gien, Orléans, & de plusieurs autres, après estre reschappez, comme povres brebis de la gueule des loups, s'y estoient retirez, pour éviter la furie de ceux qui avoyent executé leur rage plus que barbare sans aucun respect sur tous ceux qu'ils avoyent peu atteindre. » Sancerre était alors une imposante citadelle. Ses habitants, dévoués à la Réforme, accueillirent avec empressement les fugitifs et se disposèrent à résister jusqu'à la dernière extrémité aux troupes catholiques. Les riches bourgeois auraient voulu se soumettre. Ils essayèrent même de livrer le château au gouverneur du Berry : mais les ouvriers, les vigneron et les fugitifs chassèrent les traîtres et se mirent ouvertement en insurrection. Le maréchal de la Chastre, à la tête de quelques milliers d'hommes, fut chargé de s'emparer de la petite ville, dont la résistance pouvait devenir

contagieuse, et qui était comme un point de ralliement pour les protestants du Centre. Il la battit furieusement et tenta plusieurs assauts qui furent repoussés. Léry soutenait les courages et donnait l'exemple de la fermeté. Plus d'une fois son expérience servit aux assiégés. C'est lui qui leur apprit à se servir dans les corps de garde des hamacs brésiliens, où ils pouvaient se reposer sans quitter leur équipement. Le maréchal dut convertir le siège en blocus et attendre le succès final de l'épuisement des Sancerrois. En effet, la famine se déclara bientôt. Léry, qui, lors de son retour du Brésil, avait déjà éprouvé les horreurs de ce fléau, essaya de le conjurer. Il apprit aux défenseurs de la place à tromper leur faim en faisant bouillir le cuir de leurs chaussures. Tant d'efforts furent inutiles. Il fallut enfin capituler. Les conditions furent honorables. Le maréchal exigeait le démantèlement de la place et une rançon de 40,000 livres pour ses soldats, mais il garantissait la vie et les biens aux hommes, l'honneur aux femmes, la liberté de conscience à tous. La capitulation fut observée. Tous les réfugiés purent regagner paisiblement leur domicile. Léry reçut même une escorte d'honneur. « Le maréchal commanda au capitaine Fontaine de me

mener seulement au lieu que j'avoys esleu, & luy rapporter nouvelles de moy. Ainsi doncques, le lendemain matin, ledict capitaine Fontaine..... nous mena en toute feureté à Blet, lieu que j'avois choisi, au gouvernement de Monsieur de la Chastre pour me retirer. »

Ce fut le dernier acte de la vie militante de Léry. Il se retira ensuite à Genève, auprès du fils de l'amiral Gaspard de Coligny, et, tout en surveillant la réimpression des nombreuses éditions et les traductions de son livre, composa l'intéressante et dramatique *Relation du siège de Sancerre*. Il ne paraît pas être rentré en France, même après l'Édit de Nantes, mais il resta attaché de cœur à ses anciennes ouailles, car, en 1577, pendant la septième guerre de religion, lorsque le duc d'Anjou s'empara de La Charité, il composa peut-être, sous le voile de l'anonyme, le *Discours du siège tenu devant La Charité, en 1577*. En tout cas, le I. D. L., gentilhomme françois, qui signa ce livre, pourrait bien être Jean de Léry, ancien pasteur à La Charité, qui s'apitoyait sur les malheurs de ceux qu'il avait jadis essayé de guider dans la voie du salut.

Berne fut la dernière résidence de Léry. C'est dans cette ville qu'il mourut en 1611.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.

La première édition du livre que nous réimprimons porte le titre suivant : *Histoire d'un voyage fait en la terre du Bresil, autrement dite Amerique, contenant la navigation & choses remarquables, vues sur mer par l'auteur : le comportement de Villegagnon en ce pais là, les meurs & façons de vivre estranges des sauvages ameriquains : avec un colloque de leur langage, ensemble la description de plusieurs animaux, herbes & autres choses singulières; & du tout inconnues par deça : dont on verra les sommaires dans les chapitres au commencement du livre. Le tout recueilli sur les lieux par Iean de Léry, natif de la Margelle, terre de Sainct-Sene, au duché de Bourgogne. A la Rochelle, par Antoine Chuppin. 1578. 1 vol. in-8, avec figures en bois, dont une est répétée.*

M. Ternaux, dans son *Catalogue d'ouvrages sur l'Amérique*, cite une autre édition imprimée à Rouen la même année et dans le même format. Tout porte à croire que c'est le même ouvrage, avec une indication de lieu différente.

La seconde édition porte le même titre, avec ces mots en plus : *Reveue, corrigée & bien augmentée en ceste seconde édition, tant de figures qu'autres choses notables sur le sujet de l'auteur.* Elle fut imprimée à Genève pour Antoine Chuppin en 1580. C'est un volume petit in-8, qui comprend une préface de 15 feuillets non numérotés, et 382 pages avec 8 planches, dont une répétée, plus une table des matières de 7 feuillets non numérotés. Certains exemplaires ne portent pas l'indication du lieu, ce qui semblerait indiquer au moins deux tirages. L'ouvrage de Léry est d'ordinaire suivi du *Brief Discours & Histoire d'un voyage de quelques François à la Floride, etc.*, par URBAIN CHAUVETON, opuscule de 104 pages numérotées à part. Cette addition au Léry n'est pas un caprice de collectionneur : elle se retrouve dans presque tous ceux des exemplaires de 1580 qui portent les mots : *à Genève.* Cette seconde édition est celle que nous avons reproduite, mais en ayant soin de noter au passage les additions et corrections. Elle est de beaucoup préférable à la précédente. L'imprimeur Chuppin en avertit soigneusement et naïvement le lecteur : « D'autant que l'auteur de cette histoire ne l'a pas seulement augmentée en plusieurs lieux, & enrichie

de choses bien remarquables, & dignes de mémoire, & mesme fuyvant la promesse qu'il avoit faicte en sa preface, l'a ornée & embellie de figures en ceste seconde impression : mais aussi... il l'a outre cela si diligemment reveüe, corrigée & dresseé, voire si bien esclairci les matieres qu'il traite en toutes les pages, que le tout escrit ensemble... semblera comme une nouvelle histoire... j'ai voulu advertir tous ceux qui ont desjà vu la premiere, que ceux qui ne sçavent encores que c'est qu'elle contient, ils y trouveront beaucoup plus de contentement qu'en la précédente. »

C'est probablement sur cette édition qu'a été faite la troisième. Genève. Antoine Chappin. 1585. Petit in-8° avec figures. 34 feuillets préliminaires, 427 pages, plus 8 feuillets pour la table et les *errata*.

Nous en dirons autant pour l'édition de 1594, la quatrième. Genève. Pour les héritiers d'Eustache Vignon. Petit in-8°. 22 feuillets préliminaires, 382 pages de texte et 6 feuillets pour la table.

La cinquième édition est de 1599. Pour les héritiers d'Eustache Vignon. Petit in-8° de 36 feuillets préliminaires et 478 pages. Elle reproduit la précédente, mais est dédiée à M^{me} la princesse

d'Orange. En la comparant à la deuxième édition, nous remarquerons qu'on y a ajouté un avertissement de l'auteur, retouché la préface et supprimé la table des matières.

La sixième édition est de 1600 et reproduit exactement la précédente.

La septième édition d'après Mensel, *Bibliotheca historica* (t. III, part. II, p. 50), serait de 1677.

Les éditions postérieures, s'il en existe, ont échappé à nos recherches. Il semble que, depuis l'année 1667, on se soit contenté de reproduire par extraits l'œuvre de Léry. Nous en retrouvons des fragments, par exemple, dans le tome IV de la collection de Purchas, *Pilgrims containing a history of the world in sea voyages and land travels by Englishmen and others*, et dans la collection intitulée *Histoire des naufrages*.

La *Relation* de Léry a été plusieurs fois traduite en latin. La première édition est de 1586. *Historia navigationis in Brasiliam quæ & America dicitur, Genevæ, &c.* E. Vignon. 1586. Petit in-8 avec figures. La seconde fut imprimée en 1594, toujours à Genève, et cette fois chez les héritiers d'Eustache Vignon. Elle présente quelques différences insignifiantes dans le titre. Nous avons encore trouvé mentionnées, mais sans pouvoir nous les

procurer, deux éditions en 1600 et en 1642. La traduction latine la plus connue fut insérée dans la fameuse collection des *Grands & des Petits Voyages*, par Théodore de Bry. Francfort, 1592. 3^{me} volume. En voici le texte exact : *Navigatio in Brasiliam Americæ, qua auctoris navigatio, qua memoriæ prodenda in mari viderit, Brasiliensium victus & mores a nostris valde alieni, animalia etiam, arbores, herbæ, & reliqua singularia a nostris penitus incognita describuntur : adiectus insuper dialogus, eorum lingua conscriptus; a Ioanne Lerio Burgundo gallice primum scripta, deinde latinitate donata. Variis autem figuris illustrata per Theodorum de Bry. Francofurti Venales reperiuntur in officina Theodori de Bry.* Cette traduction n'est le plus souvent qu'une paraphrase : elle omet tout ce qui intéresse directement Villegaignon et la colonie française, et ne s'occupe que de généralités. Toutes les fois que l'auteur anonyme de cette traduction trouve le moyen de dissenter sur tel ou tel passage des auteurs anciens qui se rapproche de Léry, il ne manque pas cette occasion d'étaler sa lourde et pédantesque érudition. Ce sont déjà les procédés de la science allemande.

Nous ne connaissons pas d'autre traduction de

l'ouvrage de Léry, ou du moins nous n'en avons pas rencontré dans nos recherches à travers les bibliothèques de Paris et de la province.

La nouvelle édition, que nous présentons au public, est la reproduction intégrale de la seconde : mais nous avons pris soin de signaler les différences principales que nous avons remarquées dans les autres éditions, et nous avons cherché, par nos annotations historiques et géographiques, et nos rapprochements avec les principaux auteurs qui se sont occupés du Brésil, spécialement avec les contemporains de Léry, à compléter et à expliquer l'intéressante relation de celui qu'on a surnommé avec autant d'esprit que de raison le *Montaigne* des voyageurs.

PAUL GAFFAREL.





PRÉFACE DE LÉRY

A illustre & puissant seigneur

FRANÇOIS, COMTE DE COLLIGNY

Seigneur de Chastillon,

Gouverneur pour le Roy en la ville de Momtpelier, &c.



MONSIEUR, parce que l'heureuse memoire de celuy par le moyen duquel Dieu m'a fait voir les choses dont i'ay basti la presente histoire, me convie d'en faire reconnaissance: puis que luy avez succedé, ce n'est pas sans cause, que ie pren maintenant la hardiesse de vous la presenter. Comme doncques mon intention est de perpetuer icy la souvenance d'un voyage fait expressement en l'Amerique, pour establir le pur service de Dieu, tant entre les François qui s'y estoient retirez, que parmi les sauvages habitans en ce pays-là; aussi ai-ie estimé estre mon devoir de faire entendre à la posterité, combien la louange de celuy qui en fut la cause & le motif doit estre à jamais recommandable. Et de fait osant assureur, que par toute l'antiquité il ne se trouvera, qu'il y ait

iamais eu capitaine François & chrestien, qui tout à une fois ait estendu le regne de Iesus-Christ, Roy des Roys, & Seigneur des Seigneurs, & les limites de son Prince Souverain en pays si lointain : le tout considéré comme il appartient, qui pourra assez exalter une si sainte & vrayement heroïque entreprinse. Car quoy qu'aucuns disent, veu le peu de temps que ces choses ont duré, & que n'y estant à present non plus nouvelle de vraye Religion que du nom de François pour y habiter, on n'en doit faire estime ; nonobstant di-je telles allegations, ce que j'ay dit ne laisse pas de demeurer tousiours tellement vray, que tout ainsi que l'Évangile du Fils de Dieu a esté de nos jours annoncé en ceste quarte partie du monde, dite Amerique, aussi est-il tres-certain, que si l'affaire eust esté aussi bien poursuivy, qu'il avoit esté heureusement commencé, que l'un & l'autre regne, spirituel & temporel, y avoyent si bien pris pied de nostre temps, que plus de dix mille personnes de la nation Françoisise y feroient maintenant en aussi pleine & seure possession pour nostre Roy que les Espagnols & Portugais y font au nom de leurs.

Parquoy finon qu'on voulust imputer aux Apostres, la destruction des eglises qu'ils avoyent premierement dressées : & la ruine de l'Empire Romain aux braves guerriers qui y avoyent ioint tant de belles provinces : aussi par le semblable ceux estans louables qui avoyent posé les premiers fondemens des choses que j'ay dites, en l'Amerique, il faut attribuer la faute & la discontinuation, tant à Villegagnon, qu'à ceux qui avec luy, au lieu (ainsi qu'ils en avoyent le commencement, & auoyent fait promesse) d'avancer l'œuvre, ont quitté la forteresse que nous avons bastie, & le pays qu'on avoit nommé France Antarctique, aux Portugais : les-

quels s'y font tres-bien accommoder. Tellement que pour cela il ne lairra pas d'apparoir à iamais, que feu de tres-heureuse memoire messire Gaspard de Coligny, admiral de France, vostre tres-vertueux pere, ayant executé son entreprise par ceux qu'il envoya en l'Amérique, outre ce qu'il en avoit assuietti une partie à la couronne de France, fit encore ample preuve du zele qu'il avoit que l'Evangile fust non-seulement annoncé par tout ce Royaume, mais aussi par tout le monde universel.

Voilà Monsieur comme, en premier lieu, vous considerant represente la personne de cest excellent seigneur, auquel pour tant d'actes genereux la patrie fera perpetuellement redevable, i'ay publié ce mien labour sous vostre auctorité. Ioint que par ce moyen ce sera à vous auquel Thevet aura non-seulement à respondre, de ce qu'en general, & autant qu'il a peu, il a condamné & calomnié la cause pour laquelle nous fismes ce voyage en l'Amérique, mais aussi de ce qu'en particulier, parlant de l'Admirauté de France en sa Cosmographie, il a osé abbayer contre la renommee soüefve & de bonne odeur à tous gens de bien, de celui qui en fut la cause.

Davantage Monsieur, vostre constance & magnanimité en la defense des Eglises reformees de ce Royaume, faisant iournellement remarquer combien heureusement vous suyvez les traces de celui, qui vous ayant substitué en son lieu, soustenant ceste mesme cause, y a espandu iusques à son propre sang : cela di-ie, en second lieu n'ayant occasionné, ensemble pour recognoistre aucunement le bon & honneste accueil que vous me fistes en la ville de Berne, en laquelle, apres ma delivrance du siege famelique de Sancerre, ie vous fus trouver, i'ay esté du tout induit

de m'adresser droit à vous. Je sçay bien cependant qu'encores que le fuiet de ceste histoire soit tel, que s'il vous venoit quelques fois envie d'en ouir la lecture, il y a choses, où pourriez prendre plaisir, neantmoins pour l'esgard du langage, rude & mal poli, ce n'estoit pas aux oreilles d'un Seigneur si bien instruit dès son bas aage aux bonnes lettres que ie le devois faire sonner. Mais m'asseurant que par vostre naturelle debonnaireté, recevant ma bonne affection, vous supporteriez ce deffaut, ie n'ay point fait difficulté d'offrir & dedier ce que i'ay peu, tant à la saincte memoire du pere, que pour temoignage du tres-humble service que ie desire continuer aux enfans.

Surquoy, Monsieur, ie prieray l'Eternel, qu'avec Messieurs vos freres, & Madame de Teligny vostre sœur (plantes portans fruits dignes du tronc d'où elles sont issues) vous tenant en sa saincte protection, il benisse & face prosperer de plus en plus vos vertueuses & genereuses actions. Ce vingt cinquiesme de Décembre, mil cinq cens soixante & dix sept.

Vostre tres-humble & affectionné serviteur,

J. DE LÉRY.





SONNETS ADRESSÉS A LÉRY

A IEAN DE LERY

Sur son discours de l'Histoire de l'Amerique.

l'honore cestuy-là qui au ciel me pourmeine,
Et d'icy me fait voir cestant beaux mouvemens :
Ie prise aussi celuy qui sçait des Elemens
Et la force & l'effet, & m'enseigne leur peine.
Ie remerci celuy qui heureusement peine
Pour de terre tirer divers medicamens :
Mais qui ne met en un ces trois enseignemens,
Emporte, à mon advis, une louange pleine.
Tel est ce tien labour, & encores plus beau,
De Lery, qui nous peins un monde tout nouveau,
Et son ciel, & son eau, & sa terre, & ses fruits.
Qui sans mouiller le pied nous traverses l'Afrique,
Qui sans naufrage & peur nous rends en l'Amerique
Dessous le gouvernail de ta plume conduits.

L. DANEAU. 1577.

P. MELET A M. DE LERY

Son singulier amy.

Ici (mon de Lery) ta plume as couronnee
A descrire les mœurs, les polices & loix,

Les sauvages façons des peuples & des roys
 Du pays incognu à ce grand Ptolomee.
 Nous faisant veoir de quoy ceste terre est ornee,
 Les animaux divers errants parmi les boys,
 Les combats tres cruels, & les braves harnois
 De ceste nation brusquement façonnee :
 Nous peignant ton retour du ciel Ameriquain,
 Où tu te vis pressé d'une tres aspre faim.
 Mais telle faim, hélas, ne fit si dure guerre,
 Ni la faim de Juda, ni celle d'Israel,
 Où la mere commit l'acte enorme & cruel
 Que celle qu'as ailleurs escrite de Sancerre.

SONNET A IEAN DE LERY

Sur son Histoire de l'Amérique.

Malheur est bon (dit-on) à quelque chose,
 Et des forfaits naissent les bonnes loix.
 De ce, Lery, l'on voit à ceste fois
 Preuve certaine en ton histoire enclose,
 Fureur, menfonge, & la guerre dispose
 Villegagnon, Thevet, & le François
 A retarder de ta plume la voix,
 Et les discours font beaux qu'elle propose.
 Mais ton labour, d'un courage indomté,
 Tous ces efforts enfin a surmonté :
 Et mieux paré devant tous il se range.
 Comme cieux, terre, hommes & faits divers
 Tu nous fais voir, ainsi par l'univers
 Vole ton livre, & vive ta louange.

SONNET

Sur l'Histoire du Voyage de l'Amérique

Par B. A. M.

Tes honnestes labeurs, qui repos gracieux
 Donnent aux bons esprits (Lery tu me peux croire)
 Ne cessent d'assembler ès thresors de memoire
 Une riche moisson d'usufruit precieux.
 Mais comme le malade en degoust vicieux
 Trouve le doux amer, & sucre ne peut boire,
 Aussi ne faut douter que ta gentille histoire
 Ne rencontre quelque œil louche & malicieux.
 Or say-tu que ie crains? que tu as osé mordre
 Ce benoist sainct Thevet, lumiere de son ordre,
 Cest autre sainct François à flater & mentir,
 Et à calomnier, devotè conscience.
 N'as-tu pas (de Lery) l'Alcorane science
 Lire devotement, y croire, & consentir?

ΕΙΣ ΛΕΡΑΙΟΝ

Ἐνδοίη μάλα θυμὸς ἐμοὶ φίλε, πῶς σ' ὀνομήνω,
 Ἡὲ Λαερτιάδῳ, ἢ Μελησιγένοῦ.
 Πρὶν γέ πολλα πάθεις τ' εἶδες τ', ἰδὲ πόλλ' ἐπαληθεῖς
 Ὅφ' ἀπενόσησας, ἄλλος ἐὼν Ὀδυσσεύς.
 Οὐ μέντοι πολίπορθος ἐὼν· μάλλον δὲ πολίτας
 Κείνους ποιήσων, οὔσπερ ἴκιοι, θεοῦς.
 Νῦν δ' αὖ Ὀκεανὸν τε λέγων καὶ πείραζα γαίης,
 Καὶ Λαισρογονίτῳ, οὐλομένους τ' ἀνέμους.
 Κύμαζα τ' ὄχριοέντα, ἀπολλυμφίους τὲ ἐταίρους,
 Πῶς οὐκ ἄλλος ἔφος φίλε Μελησιγενής;

Is. Cas.

AD IOANNEM LERIUM

Americanae Historiae scriptorem.

Ignotas quondam & nostro procul orbe remotas
 Gentes monstrosa barbarieque feras,
 Stridentisque fonos linguæ, ventresque nefandos,
 Humanis faturos carnibus, ecce, refert.
 Credo equidem, Leræe; doces nam visa: sed, euge,
 Te dignum nodum undice solve precor.
 Talia, dic, portenta hominum, tam rara benigni
 Temperies cœli num generare queat?
 Et quos inculta mites creat arbore fructus,
 Mite solum indomita fertilitate nitens?
 Horrida monstra hominum, quæris, num gignat amœna
 Temperies cœli, fertilitasque soli?
 Gignit. Sed causas doceant qui femina rerum,
 Quique arcano tenent interiora viri.
 Num maiora vides hominum portenta creari,
 Quæ cœlum multo mitius atque solum?
 Testis culta novem studiis Europa sororum,
 Quæ toto princeps erigit orbe caput.
 Hic quam horrenda vigent pudeat memorare, libellis
 Ut possit nostris maior adesse fides.

I. I. B.

In Historiam Americanam

AB IOANNE LERIO CONSCRIPTAM.

Immanes mores tu qui audis, & effera monstra,
 Quæ fert terra orbis nomine dicta novi:

Miraris pectus plus quam gestare ferinum,
Humanos vultus, oraque fueta polo.
Primorum sunt hæc noxæ monumenta parentum,
Infecit tristi quæ genus omne malo :
Hic veri quondam simulachrum numinis, amens,
In sævas meruit degenerasse feras.
Sunt quibus indulgit cœli clementia larga,
Unde foret cultu mitius ingenium.
Cultior hic mores, ni vitæ temperet usus,
Omnes consimilis barbaries teneat.

St. T.

IN IOANNEM LERIUM

Ejusque de Americana peregrinatione historiam.

Tanta novi, Lerœe, refers miracula mundi,
Tamque novas rerum, tamque hominum facies,
Ut cupiam lustrare oculis iam singula, ni me
Terreat unda furens, barbariesque virum.
Atqui tolle moras, cupidum perque omnia deduc :
Nobis Oceano fat via tuta patet.
Tuto inter sævos, humanaque viscera flammis
Torrentes, fast est vivere Læstrigonas.
Oceanum rabie superat gens galla furentem,
Et superat sævos barbara Læstrigonas.

G. M. N.





PRÉFACE



OUR ce qu'on se pourroit esbahir de ce qu'après dixhuit ans passez q' i'ay faict le voyage en Amerique, i'aye tant attendu de mettre ceste histoire en lumiere, i'ay estimé, en premier lieu estre expedient de declarer les causes qui m'en ont empesché. Du commencement que ie fus de retour en France, monstrant les mémoires que i'avois, la pluspart escrits d'ancre de Bresil, & en l'Amerique mesme, contenant les choses notables par moy observees en mon voyage : ioint les recits que i'en faisois de bouche à ceux qui s'en enqueroyent plus avant : ie n'avois pas deliberé de passer outre, ny d'en faire autre mention. Mais quelques uns de ceux avec lesquels i'en conserois souvent, m'allegans qu'à fin que tant de choses qu'ils iugeoyent dignes de memoire, ne demeurassent ensevelies, ie les devois rediger plus au long & par ordre à leurs prieres & sollicitations, des l'an 1563, i'en avois fait un assez ample discours, lequel, en departant du lieu où ie demourois lors, ayant presté & laissé à un bon personnage, il advint que comme ceux ausquels il l'avoit baillé pour me l'apporter, passoyent par Lyon,

leur estant osté à la porte de la ville, il fut tellement esgaré, que quelque diligence que ie fisse, il ne me fut pas possible de le recouvrer. De façon que faisant estat de la perte de ce livre, ayant quelque temps apres retiré les brouillons que i'en avois laissé à celuy qui me l'avoit transcrit, ie fis tant, qu'excepté le colloque du langage des sauvages, qu'on verra au vingtiesme chapitre, duquel moy ny autre n'avoit copie, i'avois de rechef le tout mis au net. Mais quand ie l'eus achevé, moy estant pour lors en la ville de la Charité sur Loire, les confusions survenantes en France sur ceux de la Religion, ie fus contraint, à fin d'eviter ceste furie, de quitter à grand haste tous mes livres & papiers pour me sauver à Sancerre : tellement qu'incontinent apres mon depart, le tout estant pillé, ce second recueil ameriquain estant ainsi esvanoui, ie fus pour la seconde fois privé de mon labeur. Cependant comme ie faisois un iour recit à un notable Seigneur de la premiere perte que i'en avois faite à Lyon, luy ayant nommé celuy auquel on m'avoit escrit qu'il avoit esté baillé, il en eut tel soin, que l'ayant finalement recouvré, ainsi que l'an passé 1576, ie passois en sa maison, il me le rendit. Voila comme iusques à present ce que i'avois escrit de l'Amerique, m'estant toujours eschappé des mains, n'avoit peu venir en lumiere.

Mais pour en dire le vray, il y avoit encores, qu'outre tout cela, ne sentant point en moy les parties requises pour mettre à bon escient la main à la plume, ayant veu dès la mesme année que ie revins de ce pays là, qui fut 1558, le livre intitulé : Des Singularitez de l'Amerique, lequel monsieur de la Porte suyvant les Contes & Memoires de frere Andre Thevet, avoit dressé & disposé, quoy que ie n'ignorasse pas ce q' monsieur Fumée, en sa preface sur l'Histoire generale des

Indes, a fort bien remarqué : a sçavoir que ce livre des Singularitez est singulierement farci de mensonges, si l'auteur toutesfois sans passer plus avant se fust contenté de cela, possible eusse-ie encores maintenant le tout supprimé.

Mais quand en ceste presente annee 1577, lisant la Cosmographie de Thevet, i'ay veu que il n'a pas seulement renouvelé & augmenté ses premieres erreurs, mais qui plus est (estimant possible que nous fussions tous morts, ou si quelqu'un restoit en vie, qu'il ne luy oseroit contredire) sans autre occasion, que l'envie qu'il a eüe de mesdire & detracter des ministres, & par consequent de ceux qui en l'an 1556, les accompagnerent pour aller trouver Villegagnon en la terre du Bresil, dont i'estois du nombre, avec des digressions fausses, piquantes, & iniurieuses, nous a imposé des crimes : à fin di-ie de repousser ces impostures de Thevet, i'ay esté comme contraint de mettre en lumiere tout le discours de nostre voyage. Et à fin, avant que passer plus outre, qu'on ne pense pas que sans tres iustes causes ie me pleigne de ce nouveau Cosmographe, ie reciteray ici les calomnies qu'il a mises en avant contre nous, contenues au tome second, livre vingt & un, chap. 2, fueil. 208.

« Au reste, dit Thevet, i'avois oublié à vous dire, que peu de temps auparavant y avoit eu quelque sedition entre les François, advenue par la division & partialitez de quatre ministres de la Religion nouvelle, que Calvin y avoit envoyez pour planter sa sanglante Evangile, le principal desquels estoit un ministre seditieux nommé Richier, qui avoit esté Carme & Docteur de Paris quelques annees auparavant son voyage. Ces gentils predicans ne taschans que s'enrichir & attrapper ce qu'ils pouvoient, firent des ligues & menees

secrettes, qui furent cause que quelques uns des nostres furent par eux tuez. Mais partie de ces seditieux estans prins furent executez, & leurs corps donnez pour pasture aux poissons : les autres se sauverent, du nombre desquels estoit ledict Richier, lequel bien tost apres se vint rendre ministre à la Rochelle : là où i'estime qu'il soit encore de present. Les Sauvages irritez de telle tragedie, peu s'en fallut qu'ils ne se ruassent sur nous, & missent à mort ce qui restoit. »

Voilà les propres paroles de Thevet, lesquelles ie prie le lecteur de bien noter. Car comme ainsi soit qu'il ne nous ait iamais veu en l'Amerique, ny nous semblablement luy, moins, comme il dit, y-a-il esté danger de sa vie à nostre occasion ; ie veux monstrer qu'il a esté en cest endroit aussi assurez menteur qu'impudent calomniateur. Partant à fin de prevenir ce que possible pour eschapper il voudroit dire, qu'il ne rapporte pas son propos au temps qu'il estoit en ce pays-là, mais qu'il entend reciter un fait advenu depuis son retour : ie luy demande en premier lieu, si ceste façon de parler tout expresse dont il use : assavoir, Les Sauvages irritez de telle tragedie, peu s'en fallut qu'ils ne se ruassent sur nous, & missent à mort le reste, se peut autrement entendre, sinon que par ce, nous, luy se mettant du nombre, il veuille dire qu'il fut enveloppé en son pretendu danger. Toutesfois si tergiversant d'avantage, il vouloit tousiours nier que son invention ait esté autre que de faire à croire qu'il vit les ministres dont il parle, en l'Amerique : escoutons encore, le langage qu'il tient en un autre endroit.

« Au reste (dit ce Cordelier) si i'eusse demeuré plus long temps en ce pays-là, i'eusse tafché à gagner les ames esgarees de ce povre peuple, plustost que m'estudier à fouiller en terre, pour y chercher les richesses

que nature y a cachees. Mais d'autant que ie n'estois encores bien versé en leur langage, & que les ministres que Calvin y avoit envoyez pour planter sa nouvelle Evangile, entreprenoyent ceste charge, envieux de ma deliberation, ie laissay ceste miennne entreprise. »

Croyez le porteur, dit quelqu'un, qui à bon droit se mocque de tels menteurs à gage.

Parquoy si ce bon Catholique Romain, selon la reigle de Saint François, dont il est, n'a faict autre preuve de quitter le monde que ce qu'il dit, avoir mesprisè les richesses cachees dans les entrailles de la terre du Bresil : ny autre miracle que la conversion des sauvages Ameriquains habitans en icelle, desquels (dit-il) il vouloit gagner les ames, si les ministres ne l'en eussent empesché, il est en grand danger, après que i'aurai monstré qu'il n'en est rien, de n'estre pas mis au calendrier du Pape pour estre canonisé, & reclamé apres sa mort comme monsieur saint Thevet. A fin doncques de faire preuve que tout ce qu'il dit ne sont qu'autant de ballivernes, sans mettre en consideration s'il est vray-semblable que Thevet, qui en ses escrits fait de tout bois stesches, comme on dit : c'est à dire, ramasse à tors & à travers tout ce qu'il peut pour allonger & colorer ses contes, se fust teu en son livre des Singularitez de l'Amerique de parler des ministres, s'il les eust veu en ce pays-la, & par plus forte raison s'ils eussent commis ce dont il les accuse à present en sa Cosmographie imprimée seize ou dix sept ans apres : attendu mesme que par son propre tesmoignage en ce livre des Singularitez, on voit qu'en l'an 1555, le dixiesme de novembre il arriva au cap de Frie, & quatre iours apres en la riviere de Ganabara en l'Amerique, dont il partit le dernier iour de ianvier suyvant, pour revenir en France : & nous cependant, comme ie

monstrerai en ceste histoire, n'arrivasmes en ce pays là au fort de Coligny, situé en la mesme riviere, qu'au commencement de mars 1557 : puis di-ie qu'il appert clairement par là, qu'il y avoit plus de treize mois que Thevet n'y estoit plus, comment a il esté si hardi de dire & escrire qu'il nous y a veus?

Le fossé de pres de deux mille lieues de mer entre luy, dès longtemps à Paris, & nous qui estions sous le Tropique du Capricorne, ne le pouvoit-il garentir? si faisoit, mais il avoit envie de pousser & mentir ainfi cosmographiquement : c'est à dire, à tout le monde. Parquoy ce premier poinct prouvé contre luy, tout ce qu'il dit au reste ne meriteroit aucune responce. Toutesfois pour soudre toutes les repliques qu'il pourroit avoir touchant la sedition dont il cuide parler : ie di en premier lieu, qu'il ne se trouvera pas qu'il y en ait eu aucune au fort de Colligny, pendant que nous y estions : moins y eut-il un seul François tué de nostre temps. Et partant si Thevet veut encores dire, que quoy qu'il en soit, il y eut une coniuration des gens de Villegagnon contre luy en ce pays la, encas, di-ie, qu'il nous la voulust imputer, ie ne veux de rechef pour nous servir d'apologie, & pour monstrier qu'elle estoit advenue avant que nous y fussions arrivez, que le propre tesmoignage de Villegagnon. Parquoy combien que la lettre en Latin qu'il escriivit à M. Iean Calvin, respondant à celle que nous luy portasmes de sa part, ait ia dès long temps esté traduite & imprimée en autre lieu, & que mesmes si quelqu'un doute de ce que ie di, l'original escrit d'ancre de Bresil, qui est encores en bonne main, face tousiours foy de ce qui en est : parce qu'elle servira doublement à ceste matiere, assavoir & pour refuter Thevet, & pour monstrier quant & quant quelle religion Villegagnon faisoit semblant

de tenir lors, ie l'ay encore icy inseree de mot à mot.

Teneur de la lettre de Villegagnon envoyee de l'Amérique à Calvin.

« De Colligny en la France antarctique 31 mars 1557. Je pense qu'on ne scauroit declarer par paroles combien m'ont resiouy vos lettres, & les freres qui sont venus avec icelle. Ils m'ont trouvé réduit en tel point, qu'il me falloit faire office de magistrat, & quant & quant la charge de ministre de l'Eglise : ce qui m'avoit mis en grande angoisse, car l'exemple du roi Ozias me destournoit d'une telle maniere de vivre : mais i'estois contraint de le faire, de peur que nos ouvriers lesquels i'avois prins à louage, & amenez par deça, par la frequentation de ceux de la nation, ne vissent à se souiller de leurs vices : ou par faute de continuer en l'exercice de la religion, tombassent en apostasie : laquelle crainte m'a esté ostée par la venue des freres. Il y a aussi cet avantage que, si, dorénavant il faut travailler pour quelque affaire & encourir danger, ie n'auray faute de personnes qui me consolent & aident de leur conseil : laquelle commodité m'avoit esté ostée par la crainte du danger auquel nous sommes. Car les freres qui estoient venus de France par deça avec moy, estant esmeus pour les difficultez de nos affaires, s'en estoient retirez en Egypte, chacun allegant quelque excuse. Ceux qui estoient demeurez estoient pauvres gens souffreteux & mercenaires, selon que pour lors ie les avois peu recouvrer. Desquelz la condition estoit telle que plus tost il me falloit craindre d'eux que d'en avoir aucun soulagement. Or la cause de ceci est qu'à nostre arrivee toutes sortes de fascheries & difficultez se sont dressées, tellement que ie ne scavois bonnement quel advis prendre, ny par quel bout commencer.

« Le pays estoit du tout desert, & en friche. Il n'y avoit point de maison ny de toicts, ny aucune commodité de bled. Au contraire, il y avoit des gens farouches & sauvages, estoignez de toute courtoisie & humanité, du tout différens de nous en façon de faire & instruction : sans religion, ny aucune cognoissance d'honnesteté ni de vertu, de ce qui est droit & iniuste; en sorte qu'il me venoit en pensée, à sçavoir si nous estions tombez entre des bestes portans la figure humaine. Il nous falloit pourvoir à toutes ces incommoditez à bon escient & en toute diligence, & y trouver remede pendant que les navires s'apprestoyent au retour, de peur que ceux du pays, pour l'envye qu'ils avoient de ce que nous avions apporté, ne nous surprinssent au dépourvu & missent à mort.

« Il y avoit davantage le voisinage des Portugallois, lesquels ne nous voulans point de bien, & n'ayans peu garder le pays que nous tenons maintenant prennent fort mal à gré qu'on nous y ait receu, & nous portent une haine mortelle. Parquoy toutes ces choses se presentoient à tous ensemble : à sçavoir qu'il nous falloit choisir un lieu pour nostre retraite, le defricher & applanir; y mener de toutes parts de la provision & munition, dresser des forts, bastir des toicts & logis pour la garde de nostre bagage, assembler d'alentour la matiere & estoffe, & par faute de bestes le porter sur les espauls, au haut d'un costeau, par des lieux forts & bois tres empeschans. En outre, d'autant que ceux du pays vivent au iour la iournée, ne se souciant de labourer la terre, nous ne trouvions point de vivres assemblez en un certain lieu, mais il nous les falloit aller recueillir & querir bien loin ça & là : dont il advenoit que nostre compagnie, petite comme elle estoit, nécessairement s'escartoit & dimi-

nuoit. A cause de ces difficultez, mes amis qui m'avoient suyvi, tenans nos affaires pour desesperees comme i'ay deia desmontré, ont rebroussé chemin, & de ma part aussi i'en ay esté aucunement esmeu.

« Mais d'un autre costé pensant à part moy que i'avois assure mes amis que ie me deportois de France, à fin d'employer à l'avancement du règne de Iesus-Christ le soin & la peine que j'avois mis par ci-devant aux choses de ce monde : ayant cognu la vanité d'une telle estude & vacation, i'ay estimé que ie donnerois aux hommes à parler de moy, & de me reprendre si i'en estois destourné par crainte de travail ou de danger : davantage puisqu'il estoit question de l'affaire de Christ, ie me suis assure qu'il m'assisteroit & ameneroit le tout à bonne & heureuse issue. Par quoy i'ay prins courage & ay entierement appliqué mon esprit pour amener à chef la chose que i'avois entreprise d'une si grande affection pour y employer ma vie. Et m'a semblé que i'en pourrois venir à bout par ce moyen, si ie faisois foy de mon intention & dessein par une bonne vie & entiere, & si ie retirois la troupe des ouvriers que i'avois amenez de la compagnie & accointance des infideles. Estant mon esprit adonné à cela, il m'a semblé que ce n'est point sans la providence de Dieu que nous sommes enveloppez de ces affaires, mais que cela est advenu de peur qu'estans gastez par trop grande oisiveté nous ne vinssions à lascher la bride à nos appetits desordonnez & fretillans. Et apres il me vient en memoire qu'il n'y a rien si haut & malaisé qu'on ne puisse surmonter en se perforçant : partant qu'il faut mettre son esprit & secours en patience & fermeté de courage, & exercer ma famille par travail continuel, & que la bonté de Dieu assistera à une telle affection & entreprise.

« Par quoy nous nous sommes transportez en une isle esloignée de terre ferme d'environ deux lieues, & là j'ay choisi lieu pour nostre demeure, afin que, tout moyen de s'enfuir estant osté, ie peusse retenir nostre troupe en son deivoir : & pour ce que les femmes ne viendroyent point vers nous sans leurs maris l'occasion de forfayre en cest endroit fut retranchée. Ce néantmoins il est arrivé que vingt-six de nos mercenaires, estant amorsez par leurs cupidités charnelles, ont conspiré de me faire mourir ; mais au iour assigné par l'exécution, l'entreprise m'a esté revelée par un des complices, au mesme instant qu'ils venoyent en diligence pour m'accabler. Nous avons evité un tel danger par ce moyen : c'est qu'ayant fait armer cinq de mes domestiques, i'ay commencé d'aller droit contre eux : alors ces conspirateurs ont esté saisis de telle frayeur & estonnement que sans difficulté ny resistance nous avons empoigné & emprisonné quatre des principaux auteurs du complot qui m'avoient esté déclarez. Les autres espouvantez de cela, laissans les armes, se sont tenus cachez. Le lendemain nous en avons destié un de ses chaînes, afin qu'en plus grande liberté il peust plaider sa cause : mais prenant sa course, il se précipita dedans la mer, & s'estouffa. Les autres qui restoyent, estant amenez pour estre examinez, ainsi liez comme ils estoient ont de leur bon gré sans question déclaré ce que nous avions entendu par celuy qui les avoit accusez. Un d'iceux ayant un peu auparavant esté chastié par moy pour avoir eu affaire avec une putain s'est démontré de plus mauvais vouloir, & a dit que le commencement de la coniuration estoit venu de luy, & qu'il avoit gagné par présens le père de la paillardie, à fin qu'il le tirast hors de ma puissance, si ie le pressoye de s'abstenir de la compagnie

d'icelle. Cestuy-la a esté pendu & estranglé pour tel forfait : aux deux autres nous avons fait grâce, en sorte neantmoins qu'estans enchaînez ils labourent la terre : quant aux autres ie n'ay point voulu m'informer de leur faute, à fin que l'ayant cogneue & averee ie ne la laissasse impunie, on si i'en voulois faire iustice, comme ainsi soit que la troupe en fust coupable, il n'en demeurast point pour parachever l'œuvre par nous entreprins.

« Par quoy en dissimulant le mescontentement que i'en avois nous leur avons pardonné la faute, & à tous donné bon courage : ce néantmoins nous ne nous sommes point tellement assurez d'eux que nous n'ayons eu toute diligence conquis & fondé par les actions & deportemens d'un chacun ce qu'il avoit au cœur. Et par ainsi ne les espargnant point, mais moy mesme présent les faisans travailler, non seulement nous avons bousché le chemin à leurs mauvais desseins, mais aussi en peu de temps avons bien muni & fortifié nostre isle tout à l'entour. Cependant selon la capacité de mon esprit ie ne cessois de les admonester & destourner des vices & les instruire en la religion Chrestienne, ayant pour cest effect establi tous les iours prieres publiques soir & matin : & moyennant tel devoir & pourvoyance nous avons passé le reste de l'année en plus grand repos.

« Au reste nous avons esté delivrez d'un tel soin par la venue de nos navires : car là i'ay trouvé personages, dont non-seulement ie n'ay que faire de me craindre, mais aussi ausquels ie me puis fier de ma vie. Ayant telle commodité en main, i'en ay choisy dix de toute la troupe, ausquels i'ay remis la puissance & autorité de commander. De façon que d'oresnavant rien ne se face que par advis du conseil, telle-

ment que si i'ordonnois quelque chose au preiudice de quelqu'un, il fust sans effect ni valeur, s'il n'estoit autorisé & ratifié par le conseil. Toutesfois ie me suis réservé un poinct, c'est que, la sentence estant ordonnée, il me soit loisible de faire grace au malfaiteur, en sorte que je puisse profiter à tous sans nuire à personne. Voila les moyens par lesquels i'ay delibéré de maintenir & défendre nostre estat & dignité. Nostre Seigneur Iesus-Christ vous veuille défendre de tout mal avec vos compagnons, vous fortifier par son esprit, & prolonger vostre vie un bien long temps pour l'ouvrage de son eglise. Je vous prie saluer affectueusement de ma part mes très-chers frères & fidèles Cephaz & de la Fleche. Si vous escrivez à Madame Renée de France nostre maistresse, ie vous supplie la saluer tres-humblement en mon nom. »

Il y a encor à la fin de ceste lettre de Villegagnon une clause escrite de sa propre main : mais parce que i'allegueray contre luy mesme, au sixiesme chapitre de ceste histoire, à fin d'obvier aux redites, je l'ay retranchée en ce lieu. Mais quoy qu'il en soit, puisque par ceste narration de Villegagnon il appert tout évidemment que contre verité, Thevet, en sa Cosmographie a publié & gazouillé que nous avions esté auteurs d'une sedition au fort de Colligny : attendu, di-ie, que, comme il a esté veu, nous n'y estions pas encore arrivez quand elle advint, c'est merveille que ceste digression luy plaise tant, qu'oultre ce que dessus, ne se pouvant saouler d'en parler, quand il traite de la loyauté des Escossois, accommodant ceste bourde à son propos, voicy encor ce qu'il en dit.

« La fidelité desquels i'ay aussi cognue en certain nombre de gentils-hommes & soldats, nous accompagnans sur nos navires en ces pays lointains de la

France Antarctique, pour certaines coniurations faites contre nostre compagnie de François Normands, lesquels pour entendre le langage de ce peuple sauvage & barbare, qui n'ont presque point de raison pour la brutalité qui est en eux, avoyent intelligence, pour nous faire mourir tous, avec deux Roitelets du pays, ausquels ils avoyent promis ce peu de biens que nous avions. Mais lesdits Escosjois en estans advertis, decouvrirent l'entreprise au Seigneur de Villegagnon & à moy aussi, duquel fait furent tres-bien chastiez ces imposteurs, anssi bien que les ministres que Calvin y avoit envoyez, qui beurent un peu plus que leur saou!, estans compris en la conspiration. »

Derechef Thevet entassant matiere sur matiere, en s'embarassant de plus en plus ne sçait qu'il veut dire en cest endroit : car meslant trois divers faits ensemble, dont l'un toutesfois est faux & supposé par luy, lequel j'ay ia refuté, & deux autres advenus en divers temps : tant s'en faut, encores que les Ecoissois luy eussent revelé la conjuration dont il parle à present, qu'au contraire (comme vous avez entendu) luy estant du nombre de ceux ausquels Villegagnon reprochoit par sa lettre qu'ils s'en estoyent retournez en Egypte, c'est-à-dire (à la Papauté) de quoy on peut aussy recueillir que tous reciproquement avant que sortir de France luy avoyent fait promesse de se reneger à la religion reformee, laquelle il disoit vouloir establir où il alloit : il ne fut non plus compris en ce second & vray danger, qu'au premier imaginaire & forgé en son cerveau.

Touchant le troiesme, contenant que « quelques seditieux compagnons de Richier furent executez, & leurs corps donnez pour pasture aux poissons » : ie di aussy que tant s'en faut que cela soit vray, de la façon

que Thevet le dit, qu'au contraire, ainsi qu'il sera veu au discours de ceste histoire, combien que Villegagnon depuis sa revolte de la Religion nous fist un tres-mauvais traitement, tant y a que ne se sentant pas le plus fort, non-seulement il ne fit mourir aucuns de nostre compagnie avant le departement de du Pont nostre conducteur & de Richier, avec lesquels ie rypassay la mer, mais aussi ne nous osant ni pouvant retenir par force, nous partismes de ce pays-la avec son congé : frauduleux toutesfois comme ie diray ailleurs. Vray est, ainsi qu'il sera aussi veu en son lieu, que de cinq de nostre troupe qu'apres le premier naufrage que nous cuidasmes faire, environ huit jours apres nostre embarquement, s'en retournerent dans une barque en la terre des sauvages. Il en fit voirement, cruellement & inhumainement precipiter trois en mer : non toutesfois pour aucune sedition qu'ils eussent entreprise, mais, comme l'histoire qui en est au livre des martyrs de nostre temps le temoigne, ce fut pour la confession de l'Evangile, laquelle Villegagnon avoit reiettee.

Davantage comme Thevet, ou en s'abusant, ou malicieusement dit qu'ils estoient ministres : aussi encor en attribuant à Calvin l'envoy de quatre en ce pays-la, commet-il une autre double faute. Car en premier lieu les elections & envoy des pasteurs en nos Eglises se faisant par l'ordre qui y est establi, assavoir par la voye des consistoires, & de plusieurs choisis & autorisez de tout le peuple, il n'y a homme entre nous, qui, comme le Pape, de puissance absolue puisse faire telle chose. Secondement, quant au nombre, il ne se trouvera pas qu'il passast en ce temps la (& croy qu'il n'y en a point eu depuis) plus de deux ministres en l'Amerique, assavoir Richier & Chartier. Toutesfois

fi sur ce dernier article, & sur celui de la vocation de ceux qui furent noyez Thevet replique, que n'y regardant pas de si pres il appelle tous ceux qui estoient en nostre compagnie ministres, ie luy respons, que tout ainsi qu'il sçait bien qu'en l'eglise catholique Romaine tous ne sont pas cordeliers comme il est, qu'aussi, sans faire comparaison, nous qui faisons profession de la religion Chrestienne & Evangelique, n'estans pas rats en paille, comme on dit, ne sommes pas tous ministres. Et au surplus, parce que Thevet ayant aussi honorablement qualifié Richier du titre de ministre, que faussement du nom de seditieux (luy concedant cependant qu'il avrayement quitté son doctorat Sorbonique) pourroit prendre mal à gré, qu'en récompense, & en lui respondant ie ne luy baille ici autre titre que de cordelier : ie suis content pour le gratifier en cela, de le nommer encor, non-seulement simplement Cosmographe, mais qui plus est si general & universel, que comme s'il n'y avoit pas assez de choses remarquables en toute ceste machine ronde, ni en ce monde (duquel cependant il escrit ce qui est & ce qui n'est pas) il va encores outre cela, chercher des fariboles au royaume de la lune, pour remplir & augmenter ses livres des contes de la cigongne. Dequoy neantmoins comme François naturel que ie suis, ialoux de l'honneur de mon prince, il me fasche tant plus, que non-seulement celui dont ie parle estant enflé du titre de Cosmographe du Roy en tire argent & gages si mal employez, mais, qui pis est, qu'il faille que par ce moyen des niaiseries, indignes d'estres couchees en une simple missive, soyent couvertes & autorisees du nom Royal. Au reste, à fin de faire sonner toutes les cordes qu'il a touchees, combien que i'estime indigne de responce, que pour monstrier qu'il mesure

tous les autres à l'aune & à la reigle de S. François, duquel les freres mineurs, comme luy, fourrent tout dans leurs besaces, il a ietté à la traverse, que « les predicans, comme il parle, estans arrivez en l'Amerique, ne taschans qu'à s'enrichir, en attrappoyent où ils en pouvoient avoir : » puis toutesfois que cela (qui n'est non plus vray que les fables de l'Alcoran des Cordeliers) est sciemment & de gayeté de cœur, comme on dit, attaquer l'escarmouche, contre ceux qu'il n'a iamais veu en l'Amerique ni receu d'eux desplaisirs ailleurs : estant du nombre des defendans, il faut qu'en nous rejettant les pierres qu'il nous a voulu ruer, en son iardin, ie descouvre quelque peu de ses autres friperies.

Pour donc le combattre tousiours de son propre baston, que respondra-il surce qu'ayant 'premierement dit en mots expres en son livre des Singularitez « qu'il ne demeura que trois iours au cap de Frie, » il a neantmoins depuis escrit en sa Cosmographie « qu'il y seiourna quelques mois » au moins si au singulier il eut dit un mois, & puis là dessus fait accroire, que les iours de ce pays-la durent un peu plus d'une sepmaine, il luy eust adiousté foy qui eust voulu : mais d'estendre le seiour de trois iours à quelques mois, sous correction, nous n'avons pas encore apprins que les iours plus esgaux sous la zone Torride & pres des Tropiques qu'en nostre climat, se transmuient pour cela en mois.

Outre plus, pensant tousiours esblouyr les yeux de ceux qui lisent ses œuvres, nonobstant que ci-dessus par son propre tesmoignage i'aye monstré qu'il ne demeura en tout qu'environ dix sepmaines en l'Amerique : assavoir depuis le dixiesme de novembre 1555, iusques au dernier de Ianvier suivant, durant lesquelles

encores (comme i'ay entendu ceux qui l'ont veu par de là) en attendant que les navires où il revint fussent chargees, il ne bougea gueres de l'isle inhabitable où se fortifia Villegagnon : si est-ce qu'à l'ouyr discourir au long & au large, vous disiez qu'il a non-seulement veu, ouy & remarqué en sa propre personne toutes les coustumes & manieres de faire de ceste multitude de divers peuples sauvages habitans en ceste quarte partie du monde, mais qu'aussi il a arpenté toutes les contrées de l'Inde occidentale : à quoy neantmoins, pour beaucoup de raisons, la vie de dix hommes ne suffiroit pas. Et de fait, combien qu'à cause des deserts & lieux inaccessibles mesme pour la crainte des Margaias ennemis iurez de ceux de nostre nation, la terre desquels n'est pas fort esloignée de l'endroit où nous demeurions, il n'y ait Truchement François, quoy qu'aucuns des le temps que nous y estions, y eussent ia demeurez neuf ou dix ans, qui se voulust vanter d'avoir esté quarante lieües avant sur les terres (ie ne parle point des navigations lointaines sur les rivages) tant y a que Thevet, dit, « avoir esté soixante lieües & davantage avec des sauvages, cheminans iour & nuict dans des bois espais & toffus, sans avoir trouvé beste qui taschaft à les offenser. » Ce que ie croy aussi fermement, quant à ce dernier point, assavoir qu'il ne fut pas lors en danger des bestes sauvages, comme ie m'asseure que les espines ny les rochers ne lui esgratignèrent gueres les mains ny le visage, ny gasterent les pieds en ce voyage.

Mais surtout qui ne s'esbahirait de ce qu'ayant dit quelque part, « qu'il fut plus certain de ce qu'il a escrit de la maniere de vivre des sauvages, apres qu'il eut apprins à parler leur langage, » en fait neantmoins ailleurs si mauvaise preuve, que Pa, qui en

ceste langue Breslienne veut dire ouy, est par luy exposé, & vous aussi? De façon que comme ie monstreray ailleurs, le bon & solide iugement que Thevet a eu en escrivant, qu'avant l'invention du feu en ce pays-la, il y avoit de la fumee pour seicher les viandes: aussi pour eschantillon de sa suffisance en l'intelligence du langage des sauvages, allegant ceci en cest endroit, ie laisse à iuger, si n'entendant pas cet adverbe affirmatif, qui n'est que d'une seule syllabe, il n'a pas aussi bonne grace de se vanter de l'avoir apprins: comme celui lequel luy reproche, qu'apres avoir fréquenté quelques mois parmi deux ou trois peuples, il a remarqué ce qu'il a apprins de mots obscurs & effroyables, aura matiere de rire quand il verra ce que ie di icy. Partant, sans vous en enquerir plus avant, fiez vous en Thevet de tout ce que confusément & sans ordre il vous gergonnera au vingtuniesme livre de sa Cosmographie de la langue des Ameriquains, & vous assurez qu'en parlant de Mair momen & Mair pochi, il vous en baillera des plus vertes & plus cornues.

Que dirons-nous aussi de ce que s'escarmouchant si fort en sa Cosmographie contre ceux qui appellent ceste terre d'Amérique, Inde Occidentale, à laquelle il veut que le nom de France antarctique, qu'il dit luy avoir premierement imposé demeure, combien qu'ailleurs il attribue ceste nomination à tous les François qui arriverent en ce pays-la avec Villegagnon, l'a toutesfois luy mesme en plusieurs endroits nommée Inde Amérique. Somme quoy qu'il ne soit pas d'accord avec soy mesme, tant y a qu'à voir les censures, refutations, & corrections qu'il fait és œuvres d'autrui, on diroit, que tous ont esté nourris dans des bouteilles, & qu'il n'y a que le seul Thevet qui ait tout veu par le trou de son chapeau de Cordelier. Et m'assure bien que si en lisant

ceste mienne histoire, il y voit quelques traits des choses par lui tellement quellement touchees, qu'incontinent, suivant son style accoustumé, & la bonne opinion qu'il a de soy, il ne faudra pas de dire : Hà, tu m'as desrobé cela en mes escrits. Et de faict, si Belleforest, non-seulement Cosmographe comme luy, mais qui outre cela à sa louange avoit couronné son livre des Singularitez, d'une belle ode, n'a peu néanmoins eschapper que Thevet par mespris, ne l'ait une infinité de fois appelé en sa Cosmographie, pauvre philosophe, pauvre Tragique, pauvre Comingeois : puis, di-ie, qu'il ne peut souffrir qu'un personnage, qui mesme au reste aussi à propos que luy, s'estomaque si souvent contre les Huguenots luy soit parangonné, que doy-ie attendre moy qui avec ma faible plume ay osé toucher un tel colosse ? Tellement que m'estant advis que, comme un Goliath me maudissant par ses yeux, il le voye desfa monter sur ses ergots : ie ne doute point quand il verra que ie luy ay un peu ici descouvert sa mercerie, que baillant pour m'engloutir, mesme employant les canons du Pape, il ne fulmine à l'encontre de moy & de mon petit labeur. Mais quand bien pour me venir combattre il devoit, en vertu de son saint François le ieune, faire resusciter Quoniam begue avec ses deux pieces d'artillerie sur ses deux espauls toutes nues, comme d'une façon ridicule (pensant faire accroire que ce sauvage, sans crainte de s'escorcher, ou plustot d'avoir les espauls toutes entieres emportees du reculement des pieces, tiroit en ceste sorte) il l'a ainsi fait peindre en sa Cosmographie : tant y a qu'entre la charge qu'en le repoussant ie luy ay ia faite, encores delibere ie non seulement de l'attaquer ci-apres en passant, mais, qui plus est, l'assaillir si vivement, que ie lui rascleray & reduiray à neant ceste superbe

Ville Henry, laquelle fantastiquement il nous avoit bastie en l'air, en l'Amerique. Mais en attendant que ie face mes approches, & que, puis qu'il est adverti, il se prepare pour soustenir vaillamment l'assaut ou se rendre, ie prieray les lecteurs qu'en se ressouvenant de ce j'ay dit ci-dessus, que les impostures de Thevet contre nous ont esté cause en partie de me faire mettre ceste histoire de nostre voyage en lumiere, ils m'excusent si en ceste preface, l'ayant convaincu par ses propres escrits, j'ay esté un peu long à le rembarrer. Surquoy ie n'insisteray pas d'avantage, encor que depuis ma premiere impression on n'ait adverti que Thevet cherchoit des memoires pour escrire contre moy: mesmes quelques-uns de ceux qui se disent de nostre religion luy en avoyent voulu bailler: en quoy, si ainsi est, ils monstrent le bon zele qu'ils y ont. Car, comme j'ay dit ailleurs, n'ayant iamais veu Thevet, que ie sache, ny receu desplaisir de luy pour mon particulier, ce que ie l'ay contredit en ceste histoire est seulement pour oster le blasme qu'il avoit voulu mettre sus à l'Evangile, & à ceux qui de notre temps l'ont premierement annoncee en la terre du Bresil.

Ce qui servira aussi pour respondre à cest apostat Mathieu de Launay, lequel, au second livre qu'il a fait, pour mieux descouvrir son Apostasie, a esté si imprudent d'escrire, qu'encor qu'il ne fust question de la Religion, les ministres n'ont laissé de mordre en leurs escrits les plus excellens personnages de nostre temps; entre lesquels il met Thevet: qui neantmoins à l'endroit où ie l'ay principalement refuté, s'estoit sans occasion, directement & formellement attaché à la Religion reformee, & à ceux qui en font profession. Pourquoy que cest effronté de Launay, qui au lieu que j'ay allegué, m'appellant belistre (pour me bien cognoistre.

dit-il, en quoy derechef il ment impudemment, car ie n'eu iamais accez à luy, ni semblablement luy à moy, dont ie loue Dieu) est luy mesme delaiissant Iesus-Christ la fontaine d'eau vive, retourné boire és cyternes puantes du Pape, & caymander en sa cuifine, se mesle seulement de la defendre iusques à ce que luy & s'es semblables (qui ont mal senti de la foy, dira on finalement) y soyent du tout eschaudez, apres que on se sera servi d'eux par ce moyen, miserables devant Dieu & devant les hommes. Ainsi donc, pour conclure ce propos, que Thevet responde, s'il en a envie, si ce que i'ay dit contre luy est vray ou non; car c'est là le poinct, & non pas à la façon des mauvais plaideurs, esgarer la matiere en s'informant qui ie suis, combien que par la grace de Dieu (sans faire comparaiſon) i'aille aussi hardiment par tout la teste levee qu'il sçauroit faire, quelque Cosmographe qu'il soit: l'asseurant s'il met en avant autre chose que la verité, de luy opposer des raisons si fermes, que mettant tousiours s'es propres escrits au devant, il ne faudra pas traverser iusques en l'Amérique pour faire iuger à chacun quels ils sont.

Semblablement & tout d'un fil, ie prie que nul ne se scandalize de ce que, comme si ie voulois resveiller les morts, i'ay narré en ceste histoire quels furent les deportemens de Villegagnon en l'Amérique, pendant que nous y estions: car outre ce que cela est du suiet que ie me suis principalement proposé de traiter, assavoir monſtrer à quelle intention nous fismes ce voyage, ie n'en ay pas dit à peu pres de ce que i'eusse fait, s'il estoit de ce temps en vie.

Au surplus, pour parler maintenant de mon faiſt, parce premierement que la Religion est l'un des principaux poinctſ qui se puisse & doive remarquer parmi

les hommes, nonobstant que bien au long ci-apres au seiziesme chapitre, ie declare quelle est celle des Tououpinambaoults sauvages Ameriquains, selon que ie l'ay peu comprendre : toutesfois dautant que, comme il sera là veu, ie commence ce propos par une difficulté dont ie ne me puis moy mesme assez esmerveiller, tant s'en faut que ie la puisse si entierement resoudre qu'on pourroit bien desirer, dès maintenant ie ne lairray d'en toucher quelque chose en passant. Je diray donc qu'encores que ceux qui ont le mieux parlé selon le sens commun, ayent non-seulement dit, mais aussi cogneu, qu'estre homme & avoir ce sentiment, qu'il faut donc dependre d'un plus grand que soy, voire que toutes creatures, sont choses tellement coniointes l'une avec l'autre, que quelques differens qui se soyent trouvez en la maniere de servir à Dieu, cela n'a peu renverser ce fondement, que l'homme naturellement doit avoir quelque religion vraye ou fausse, si est-ce neantmoins qu'après que d'un bon sens rassis ils en ont ainsi iugé, qu'ils n'ont pas aussi dissimulé, quand il est question de comprendre à bon escient à quoy se renge plus volontiers le naturel de l'homme, en ce devoir de religion, qu'on apperçoit volontiers entre vray ce que le Poete Latin a dit, assavoir :

*Que l'appetit bouillant en l'homme
Est son principal Dieu en somme.*

Ainsi pour expliquer et faire cognoistre par exemple, ces deux tesmoignagnes en nos sauvages Ameriquains, il est certain en premier lieu, que nonobstant ce qui leur est de particulier, il ne se peut nier qu'eux estans hommes naturels, n'ayent aussi cette disposition

& inclination commune à tous : à sçavoir d'apprehender quelque chose plus grande que l'homme, dont depend le bien & le mal, tel pour le moins qu'ils se l'imaginent. Et à cela se rapporte l'honneur qu'ils font à ceux qu'ils nomment Carâbes, dont nous parlerons en son lieu, lesquels ils cudent en certaines saisons leur apporter le bonheur ou malheur. Mais quant au but qu'ils se proposent pour leur contentement & souverain poinct d'honneur, qui est, comme ie monstreray parlant de leurs guerres & ailleurs, la poursuite & vengeance de leurs ennemis, reputans cela à grande gloire, tant en ceste vie que apres icelle (tant ainsi qu'en partie ont fait les anciens Romains) ils tiennent telle vengeance & victoire pour leur principal bien : bref selon qu'il sera veu en ceste histoire, au regard de ce qu'on nomme Religion parmi les autres peuples, il se peut dire tout ouvertement, que non seulement ces pauvres sauvages n'en ont point, mais qu'aussi s'il y a nation qui soit & vive sans Dieu au monde ce sont vrayment eux. Toutefois en ce poinct sont ils peut estre moins condamnables : c'est qu'en adouant & confessant aucunement leur malheur & aveuglissement (quoy qu'ils ne l'apprehendent point pour s'y desplaire, ni chercher le remede quand mesme il leur est presenté) ils ne font semblant d'estre autres que ce qu'ils sont.

Touchant les autres matieres, les sommaires de tous les chapitres mis au commencement du livre monstrent assez quelles elles sont : comme aussi le premier chapitre declare la cause qui nous meut de faire ce voyage en l'Amerique. Ainsi suivant ce que ie promettois en la premiere edition, outre les cinq diverses figures d'hommes sauvages qui y sont, nous en avons encore adiousté quelques unes pour le plaisir & conten-

tement des lecteurs : & n'a pas tenu à moy qu'il n'y en ait davantage, mais l'Imprimeur n'a voulu pour ceste fois fournir à tant de frais qu'il eüst fallu faire pour la taille d'icelles.

Au reste, n'ignorant pas ce qui se dit communément : assavoir que parce que les vieux & ceux qui ont esté loin, ne peuvent estre reprins ils se licencient & donnent souvent congé de mentir : ie diray là dessus en un mot, que tout ainsi que ie hais la menterie & les menteurs, aussi s'il se trouve quelqu'un qui ne vueille adiouster foy à plusieurs choses, voirement estranges, qui se liront en ceste histoire, qu'il sache quel qu'il soit, que ie ne suis pas pour cela delibéré de le mener sur les lieux pour les luy faire voir. Tellement que ie ne m'en donneray non plus de peine que ie fais de ce qu'on m'a dit qu'aucuns doutent de ce que i'ay escrit & fait imprimer par ci-devant du siège & de la mine de Sancerre : laquelle cependant (comme il sera veu) ie puis asseurer n'avoir encores esté si aspre, bien plus longue touteffois, que celle que nous endurasmes sur mer à nostre retour en France au voyage dont il est question. Car si ceux dont ie parle n'adioustant foy à ce qui au veu & sceu de plus de cinq cens personnes encores vivantes, a esté fait & pratiqué au milieu & au centre de ce royaume de France, comment croiront ils ce qui non seulement ne se peut voir qu'à pres de deux mille lieües loin du pays où ils habitent, mais aussi choses si esmerveillables & non iamais cognues, moins escrites des anciens, qu'à peine l'experience les peut elle engraver en l'entendement de ceux qui les ont veües. Et de faict, ie n'auray point honte de confesser ici que depuis que i'ay esté en ce pays de l'Amerique, auquel comme ie deduiray tout ce qui s'y voit, soit en la façon de vivre des habitans, forme des

animaux & en general en ce que la terre produit, estant dissemblable de ce que nous avons en Europe, Asie & Afrique, peut bien estre appelé monde nouveau, à nostre esgard: sans approuver les fables qui se lisent és livres de plusieurs, lesquels se fians aux rapports qu'on leur a faits, ou autrement, ont escrit choses du tout fausses, ie me suis retracté de l'opinion que j'ay autrefois eue de Pline, & de quelques autres descrivans les pays estranges, parce que j'ay veu des choses aussi bigerres & prodigieuses qu'aucunes qu'on a tenues incroyables dont ils font mention.

Pour l'esgard du stile & du langage, outre ce que j'ay ia dit ci devant que ie cognoissois bien mon incapacité en cest endroit, encore scay ie bien, parce qu'au gré de quelques-uns ie n'auray pas usé de phrases ni de termes assez propres & signifians, pour bien expliquer & représenter tant l'art de navigation que les autres diverses choses dont ie fay mention, qu'il y en aura qui ne s'en contenteront pas: & nommément nos François, lesquels ayant les oreilles tant délicates & aymans tant les belles fleurs de Rhétorique, n'admettent ni ne reçoivent nuls escrits, sinon avec des mots nouveaux & bien pindarizez. Moins encores satisferray ie à ceux qui estiment tous livres non seulement puériles, mais aussi steriles, sinon qu'ils soyent enrichis d'histoires & d'exemples prins d'ailleurs: car combien qu'à propos de matieres que ie traite j'en eusse peu mettre beaucoup en avant, tant y a neantmoins qu'excepté l'historien des Indes Occidentales, lequel (parce qu'il a escrit plusieurs choses des Indiens du Peru conforme à ce que ie di de nos sauvages Ameriquains) j'allegue souvent, ie ne me suis que bien rarement servi des autres. Et de faict, à mon petit iugement,

une histoire sans tant estre paree des plumes d'autrui; estant assez riche quand elle est remplie de son propre suiet, outre que les lecteurs, par ce moyen, n'extravagans point du but pretendu par l'auteur qu'ils ont en main, comprennent mieux son intention : encore me rapporte ie à ceux qui lisent les livres qu'on imprime iournellement, tant des guerres qu'autres choses, si la multitude des allegations prinſes d'ailleurs, quoy qu'elles soyent adaptees és matieres, dont est question ne les ennuyent pas. Sur quoy cependant, à fin qu'on ne m'obieſte qu'ayant ci-deſſus repris Thevet, & maintenant condemnant encor ici quelques autres, ie commets neantmoins moy mesme telles fautes : si quelqu'un di-ie trouve mauvais que quand ci-apres ie parleray de la façon de faire des sauvages (comme si ie me voulois faire valoir) i'use si souvent de ceste façon de parler, ie vis, ie me trouway, cela m'advint, & choses semblables : ie respon, qu'outre (ainsi que i'ay touché) que ce sont matieres de mon propre suiet, qu'encores comme on dit, est ce cela parlé de science, c'est à dire de veüe & d'experience : voire diray des choses que nul n'a possible iamais remarquees si avant que i'ay faict, moins s'en trouve il rien par escrit. L'enten touteſſois, non pas de l'Amérique en general, mais seulement de l'endroit où i'ay demeuré environ un an ; assavoir sous le tropique de Capricorne entre les sauvages nommez Toïoupinambaoults. Finalement assureant ceux qui aiment mieux la verité dite simplement, que le mensonge orné & fardé de beau langage, qu'ils trouveront les choses par moy proposees en ceste histoire, non seulement veritables, mais aussi aucunes pour avoir esté cachees à ceux qui ont precedé nostre siècle, dignes d'admiration : ie prie l'Eternel auteur & conservateur de tout

*cest univers, & de tant de belles creatures qui y sont
contenues, que ce mien petit labour reussise à la gloire
de son saint nom. Amen.*







IEAN DE LÉRY

CHAPITRE PREMIER

*Du motif & occasion qui nous fit entreprendre ce lointain voyage
en la terre du Bresil.*

D'AUTANT que quelques Cosmographes & autres historiens de nostre temps, ont ià par cy devant escrit, de la longueur, largeur, beauté & fertilité de ceste quatriesme partie du monde, appelee Amerique, ou terre du Bresil : ensemble des isles proches & terres continentes à icelle, du tout incognues aux anciens, mesmes de plusieurs navigations qui s'y sont faites depuis environ octante ans qu'elle fut premierement decouverte : sans m'arrester à traiter cest argument au long ny en general, mon intention & mon sujet fera en ceste histoire, de seulement declarer ce que j'ay pratiqué, veu, ouy & observé tant sur mer, allant & retournant, que parmi les sauvages Ameriquains, entre lesquels j'ay frequenté & demeuré environ un an. Et à fin que le tout soit mieux cogneu & entendu d'un chacun, commençant par le motif qui nous fit

entreprendre un si fascheux & lointain voyage, je diray briefvement quelle en fut l'occasion.

L'an 1555, un nommé Villegagnon, chevalier de Malte, autrement de l'ordre qu'on appelle de S. Iean de Ierusalem, se faschant en France, & mesme ayant receu quelque mescontentement en Bretagne, où il se tenoit lors, fit entendre en divers endroits du royaume de France à plusieurs notables personnages de toutes qualitez, que dès long temps il avoit non-seulement une extreme envie de se retirer en quelque pays lointain, où il peust librement & purement servir à Dieu selon la reformation de l'Evangile : mais qu'aussi il désiroit d'y preparer lieu à tous ceux qui s'y voudroyent retirer pour éviter les persecutions : lesquelles de fait estoient telles qu'en ce temps-la plusieurs personnages, de tout sexe & de toutes qualitez, estoient en tous les endroits du royaume de France, par Edits du Roy & par arrests des courts de Parlemens, bruslez vifs, & leurs biens confisquez pour le faict de la Religion.

Declarant en outre Villegagnon tant de bouche à ceux qui estoient pres de luy, que par lettres qu'il envoyoit à quelques particuliers, qu'ayant ouy parler, & faire tant de bons recits à quelques-uns de la beauté & fertilité de la partie en l'Amerique, appelee terre du Bresil, que pour s'y habituer & effectuer son dessein, il prendroit volontiers ceste route & ceste brisee. Et de fait sous ce pretexte & belle couverture, ayant gagné les cueurs de quelques grans seigneurs de la Religion reformee, lesquels menez de mesme affection qu'il disoit avoir, desiroyent trouver telle retraite : entre iceux feu d'heureuse memoire messire Gaspard de Coligny, Admiral de France, bien veu, & bien venu qu'il estoit aupres du roy, Henry 2, lors regnant, luy

ayant proposé que si Villegagnon faisoit ce voyage il pourroit descouvrir beaucoup de richesses, & autres commoditez pour le profit du Royaume, il luy fit donner deux beaux navires equipez & fournis d'artillerie : & dix mille francs pour faire son voyage.

Ainsi Villegagnon avec cela avant que partir de France, ayant fait promesse à quelques personnages d'honneur qui l'accompagnerent qu'il establirait le pur service de Dieu au lieu où il resideroit, apres qu'au reste il se fut pourveu de matelots & d'artisans qu'il mena avec luy, au mois de may audit an 1555, il s'embarqua sur mer, où il eut plusieurs tormentes & destourbiens, mais enfin, nonobstant toutes difficultez, en novembre suivant il parvint audit pays.

Arrivé qu'il y fut, il descendit, & se pensa premierement loger sur un rocher à l'embouchure d'un bras de mer, & riviere d'eau salee, nommé par les sauvages, *Ganabara*, laquelle (comme je la descriray en son lieu) demeure par les vingt-trois degrez au dela de l'Equateur, affavoir droit sous le tropique du Capricorne : mais les ondes de la mer l'en chasserent. Ainsi estant contraint de se retirer de là, il s'avança environ une lieüe tirant sur les terres, & s'accommoda en une isle auparavant inhabitable : en laquelle ayant deschargé son artillerie & ses autres meubles, à fin qu'il y fust en plus grande seurte, tant contre les sauvages que contre les Portugais, qui voyagent, & ont là tant de forteresses en ce pays-la, il fit commencer d'y bastir un fort.

Or delà, feignant tousiours de brusler de zele d'avancer le regne de Jesus Christ, & le persuadant tant qu'il pouvoit à ses gens : quand ses navires furent chargees & prestes de revenir en France, il escrivit & envoya dans l'une d'icelles expressement homme à Ge-

neve, requerant l'Eglise & les Ministres dudit lieu de luy ayder & le secourir autant qu'il leur seroit possible en ceste sienne tant saincte entreprinse. Mais surtout, à fin de poursuivre & avancer en diligence l'œuvre qu'il avoit entrepris, & qu'il desiroit, disoit-il, de continuer de toutes ses forces, il prioit instamment, non seulement que on luy envoyast des ministres de la parole de Dieu : mais aussi pour tant mieux reformer luy & ses gens, & mesme pour attirer les sauvages à la cognoissance de leur salut, que quelques nombres d'autres personnages bien instruits en la Religion Chrestienne accompagnassent lesdits ministres pour l'aller trouver.

L'Eglise de Geneve ayant receu ses lettres, & ouy ses nouvelles, rendit premierement graces à Dieu de l'amplification du regne de Jesus-Christ en pays si lointain, mesme en terre si estrange, & parmi une nation laquelle voirement estoit du tout ignorante le vray Dieu.

Et pour satisfaire à la requeste de Villegagnon, apres que feu monsieur l'Admiral, auquel pour le mesme effect il avoit aussi escrit, eut sollicité par lettres Philippe de Corguilleray sieur du Pont (qui s'estoit retiré près de Geneve & qui avoit esté son voisin en France, près Chastillon sur Loing), d'entreprendre le voyage pour conduire ceux qui se voudroyent acheminer en ceste terre du Bresil vers Villegagnon : ledit sieur du Pont en estant aussi requis par l'Eglise, & par les Ministres de Geneve, quoy qu'il fust ià vieil & caduc, n'est ce que pour la bonne affection qu'il avoit de s'employer à un si bon œuvre, postposant, & mettant en arriere tous ses autres affaires, mesmes laissant ses enfans & sa famille de si loin, il accorda de faire ce qu'on requeroit de luy.

Cela fait, il fut question en second lieu de trouver des ministres de la parole de Dieu. Partant apres que du Pont et autres siens amis en eurent tenu propos à quelques escoliers, qui pour lors estudioyent en theologie à Geneve : entre autres maistres Pierre Richier, ia aagé, pour lors de plus de cinquante ans, et Guillaume Chartier luy firent promesse, qu'en cas que par la voye ordinaire de l'Eglise on congneust qu'ils fussent propres à ceste charge, ils estoient prests de s'y employer. Ainsi apres que ces deux eurent esté presentez aux ministres dudit Geneve, qui les ouyrent sur l'exposition de certains passages de l'Escriture Sainte, & les exhorterent au reste de leur devoir, ils accepterent volontaiement, avec le conducteur du Pont, de passer la mer pour aller trouver Villegagnon, à fin d'annoncer l'Evangile en l'Amerique.

Or, restoit il encore à trouver d'autres personnages instruits és principaux poincts de la foy : mesmes comme Villegagnon mandoit, des artisans experts en leur art : mais parce que pour ne tromper personne, outre que du Pont declairoit le long et fascheux chemin qu'il convenoit faire : assavoir environ cent cinquante lieuës par terre, & plus de deux mille lieuës par mer, il adioustoit qu'estant parvenu en ceste terre d'Amerique, il se faudroit contenter de manger au lieu de pain, d'une certaine farine faite de racine, & quant au vin, nulles nouvelles, car il n'y en croist point : bref, qu'ainsi qu'en un nouveau monde (comme la lettre de Villegagnon chantoit) il faudroit là user de façons de vivre, & de viandes du tout differentes de celles de nostre Europe : Tous ceux, di ie, qui ayments mieux la theorique que la pratique de ces choses, n'ayans pas volonté de changer d'air, d'endurer les flots de la mer, la chaleur de la Zone Torride, ny de veoir le

Pole Antarctique, ne voulurent point entrer en lice, ni s'enroller & embarquer en tel voyage.

Toutefois apres plusieurs sermons & recherches de tous costez, ceux-cy, ce semble, plus courageux que les autres, se presenterent pour accompagner du Pont, Richier & Chartier : assavoir Pierre Bordon, Mathieu Verneuil, Iean du Bordel, André Lafon, Nicolas Denis, Iean Gardien, Martin David, Nicolas Raviquet, Nicolas Carneau, Jaques Rousseau & moy Iean de Lery: qui tant pour la bonne volonté que Dieu m'avoit donnée dès lors de servir à sa gloire, que curieux de voir ce monde nouveau, fus de la partie: tellement que nous fumes quatorze en nombre, qui pour faire ce voyage partismes de la cité de Geneve le dixiesme de septembre, en l'année 1556.

Nous tirasmes & allasmes passer à Chastillon sur Loing, auquel lieu ayans trouvé monsieur l'Admiral non-seulement il nous encouragea de plus en plus de poursuyvre nostre entreprinse, mais aussi, avec promesse de nous assister pour le faict de la marine, nous mettant beaucoup de raisons en avant, il nous donna esperance que Dieu nous feroit la grace de voir les fruits de nostre labour. Nous nous acheminasmes de là à Paris, où durant un mois que nous y sejourناسmes, quelques gentilshommes & autres estans advertis pourquoy nous faisons ce voyage, s'adioignirent à nostre compagnie. De là nous passâmes à Rouen, & tirans à Honfleur, port de mer, qui nous estoit assigné au pays de Normandie, y faisans nos preparatifs, & en attendant que nos navires fussent prestes à partir, nous y demeurâmes environ un mois.



CHAPITRE II

De nostre embarquement au port d'Honfleur, pays de Normandie ; ensemble des lorientes, rencontres, prinſes de navires, premières terres & iſles que nous deſcouvriſmes.



PRÈS doncques q'le ſieur de Bois le Comte, neveu de Villegagnon, qui eſtoit aupara-
vant nous à Honfleur, y eut fait equipper
en guerre, aux deſpens du Roy, trois beaux
vaiſſeaux : fournis qu'ils furent de vivres

& d'autres choſes néceſſaires pour le voyage, le dix
neufieſme de novembre nous nous embarquaſmes en
iceux. Le dict ſieur de Bois le Comte avec environ
octante perſonnes, tant ſoldats que matelots eſtant
dans l'un des navires, appelé la petite Roberge, fuſt
eſleu noſtre vice-admiral. Je m'embarquay en un autre
vaiſſeau nommé la Grand Roberge, où nous eſtions
ſix vingts en tout, & avions pour capitaine le ſieur de
Sainte Marie dit l'Eſpine, & pour maiſtre un nommé
Iean Humbert de Honfleur, bon pilote, &, comme il
monſtra fort bien, expérimenté en l'art de navigation.
Dans l'autre qui s'appelloit Roſee, du nom de celuy
qui la conduiſoit, en comprenant ſix ieunes garçons,
que nous ménafmes pour apprendre le langage des
Sauvages, & cinq ieunes filles avec une femme pour les
gouverner (qui furent les premières femmes Françoises
venues en la terre du Breſil, dont les ſauvages dudit

pays, ainsi que nous verrons cy apres, n'en ayans iamais veu auparavant de vestues, furent bien esbahis à leur arrivee) il y avoit environ nonante personnes.

Ainsi ce mesme iour qu'environ midi, nous mismes voile au vent, à la sortie du port de Honfleur, les canonnades, trompettes, tabours, sifres, & autres triumphes accoustumez de faire aux navires de guerre qui vont voyager, ne manquerent point en nostre endroit. Nous allasmes premierement ancrer à la Rade de Caulx, qui est une lieüe en mer par delà du Havre de Grace : & là, selon la façon des mariniers entreprenans de voyages en pays lointains, apres que les maistres & capitaines eurent fait reveüe, & sceu le nombre certain tant des soldats que des matelots, ayant commandé de lever les ancrs, nous peusmes dès le soir nous ietter en mer. Toutefois parceque le cable du navire où i'estois se rompit, l'ancre, à cause de cela, estant tiré à grande difficulté, nous ne nous peusmes appareiller que iusques au lendemain.

Ledit iour doncques vingtiesme de novembre, qu'ayans abandonné la terre, nous commençasmes à naviguer sur ceste grande & impétueuse mer Oceane, nous descouvrismes & costoyasmes l'Angleterre, laquelle nous laissions à dextre : & des lors fusmes prins d'un flot qui continua douze iours : durant lesquels entre que nous fusmes tous malades de la maladie accoustumee à ceux qui vont sur mer, encores n'y avoit-il celuy qui ne fust bien espouvanté de tel branslement. Et de fait, ceux principalement qui n'avoient jamais senti l'air marin, ny dansé telle dance, voyans la mer aussi haute & esmeüe, pensoyent à tous coups & à toute minute que les vagues nous deussent faire couler en fond. Comme certainement c'est chose admirable de voir qu'un vaisseau de bois, quelque fort & grand

qu'il foit, puisse ainſi reſiſter à la fureur de ce tant terrible element. Car combien que les navires foyent baſties de gros bois bien lié, chevillé & bien godronné, & que celuy meſme où i'eſtois peult avoir environ dix huit toifes de long, & trois & demi de large, qu'eſt ce en comparaifon de ce gouffre & de telle largeur, profondeur, & abyſme d'eau, qu'eſt ceſte mer du Ponent? Partant, ſans amplifier icy ce propos plus avant, ie diray ſeulement ce mot en paſſant, qu'on ne fauroit aſſez priſer, tant l'excellence de l'art de la navigation en general, qu'en particulier l'invention de l'Eguille marine, avec laquelle on ſe conduit, dont neantmoins, comme aucuns eſcrivent, l'uſage n'eſt que depuis environ deux cens cinquante ans. Nous fuſmes doncques ainſi agitez, & navigeaſmes avec grandes difficultez iuſques au treizieme iour apres noſtre embarquement, que Dieu appaiſa le flots & orage de la mer.

Le dimanche ſuyvant ayans rencontré deux navires marchans d'Angleterre, qui venoyent d'Eſpagne, apres que nos matelots les eurent abordez, & veu qu'il y avoit à prendre dedans, peu s'en fallut qu'ils ne les pillaffent. Et de fait, ſuyvant ce que i'ay dit, que nos trois vaiſſeaux eſtoyent bien fournis d'artillerie & d'autres munitions de guerre, nos mariniers s'en tenans fiers & forts, quand les vaiſſeaux plus faibles ſe trouvoyent devant eux & à leur merci, ils n'eſtoyent pas en ſecreté.

Et faut, puisſque cela vient à propos, que ie diſe icy en paſſant à ceſte premiere rencontre de navire, que i'ay veu pratiquer ſur mer, ce qui ſe fait auſſi le plus ſouvent en terre. Aſſavoir que celuy qui a les armes au poing, & qui eſt le plus fort, l'emporte, & donne la loy à ſon compagnon. Vray eſt, que meſſieurs les mariniers en faiſant caller le voile & ioindre les pauvres

navires marchans, leur alleguent ordinairement qu'il y a longtems qu'à cause des tempestes & calmes sans pouvoir aborder terre ny port, ils sont sur mer en necessité de vivres, dont ils prient qu'en payant ils en foyent assistez. Mais si sans ce pretexte ils peuvent mettre le pied sur le bord de leurs voisins, ne demandez pas si pour empescher le vaisseau d'aller en fond, là le deschargent de tout ce qui leur semble bon & beau. Que si là dessus on leur remonstre (comme de fait nous faisons toujours) qu'il n'y a nul ordre d'ainsi indifferemment piller autant les amis que les ennemis : la chanson commune de nos soldats terrestres qui en cas semblable pour toutes raisons disent que c'est la guerre et la coustume, & qu'il se faut accommoder ne manque point en leur endroit.

Mais outre cela ie diray, par maniere de preface, sur plusieurs exemples de ce que nous verrons cy apres que les Espagnols, & encores plus les Portugais, se vantans d'avoir les premiers descouverts la terre du Bresil, voire tout le contenu depuis le destroit de Magellan, qui demeure par les cinquante degrez du costé du Pole Antarctique, jusques au Peru, & encores par deçà l'Equateur, & par consequent, maintiennent qu'ils sont seigneurs de ces pays là, allegans que les François qui y voyagent sont usurpateurs sur eux, s'ils les trouvent sur mer à leur avantage ils leur font une telle guerre, qu'ils en sont venus jusques là d'en avoir escorché de tous vifs, & fait mourir d'autre mort cruelle. Les François soudenans le contraire & qu'ils ont leur part en ces pays nouvellement cogneus, non seulement ne se laissent pas volontiers battre aux Espagnols, moins aux Portugais, mais en se defendant vaillamment rendent souvent la pareille à leurs ennemis : lesquels, pour en parler sans affec-

tion, ne les oferoyent aborder, ny attaquer, s'ils ne se voyoyent beaucoup plus forts, & en plus grand nombre de vaisseaux.

Or, pour retourner à nostre route, la mer s'estant de rechef enlee, fut l'espace de six ou sept iours si rude, que non seulement ie vis par plusieurs fois les vagues sauter & s'eslever par dessus le tillac de nostre navire, mais aussi, estans lors à la pratique de ce qui est dit au pseaume 107, nous tous à cause de la roideur des ondes, ayans les sens defaillis & chancelans comme yvrongnes le vaisseau estoit tellement esbranlé qu'il n'y avoit matelot, tant habile fust-il, qui se peust tenir debout. Et de faict (comme il est dit au meme pseaume) quand de ceste façon en temps de tormente sur mer, on est tout soudain tellement haut eslevé sur ces espouvantables montagnes d'eau qu'il semble qu'on doive monter iusques au ciel & cependant tout incontinent on redevale si bas qu'il semble qu'on vueille prendre par dessous les plus profonds gouffres & abysses: subüstant di ie ainsi au milieu d'un million de sepulchres, n'est-ce pas voir les grandes merveilles de l'Eternel? Il est bien certain qu'ouy. Partant, puisque par telles agitations des furieuses vagues le péril approche souvent plus pres de ceux qui sont dans les vaisseaux navigables que l'espeueur des ais de quoy ils sont faicts, m'estant advis que le poete qui a dit que ceux qui vont sur mer ne sont qu'à quatre doigts de la mort, les en eslongne encores trop; i'ay pour plus expres advertissement aux navigans, non seulement tourné mais aussi amplifié ces vers en ceste façon :

Quoy que par la mer par son onde bruyante,
Face herisser de peur cil qui la hante.
Ce nonobstant l'homme se fie au bois,
Qui d'espeueur n'a que quatre ou cinq doigts,

De quoy est fait le vaisseau qui le porte.
 Ne voyant pas qu'il vit en telle sorte
 Qu'il a la mort à quatre doigts de luy.
 Reputer fol on peut donc bien celuy
 Qui va sur mer, si en Dieu ne se fie,
 Car c'est Dieu seul qui peut sauver sa vie.

Après donc que ceste tempeste fut cessée, celuy qui rend le temps calme & tranquille quand il luy plaist, nous ayant envoyé vent à gré, nous parvinsmes d'iceluy jusques à la mer d'Espagne, & nous nous trouvâmes le cinquiesme iour de decembre, à la hauteur du cap de Saint Vincent. En cest endroit nous rencontraâmes un navire d'Irlande, dans lequel nos mariniers sous le pretexte susdit que les vivres nous failloyent, prindrent six ou sept pipes de vin d'Espagne, des figues, des oranges & autres choses dont elle estoit chargée.

Sept iours après nous abordaâmes auprès de trois isles, nommées par les pilotes de Normandie, la Gracieuse, Lancelote & Forte aventure, qui sont les isles Fortunées. Il y en a sept en nombre à present, comme i'estime, toutes habitées par les Espagnols; mais quoy qu'aucuns marquent en leurs cartes & enseignent par leurs livres que ces isles Fortunees sont situées seulement par les onze degrez au deçà de l'Equator, & par consequent, selon eux, seroyent sous la zone Torride, ie di, pour y avoir veu prendre hauteur avec l'astrolabe, que certainement elles demeurèrent par les vingt huit degrez tirant au Pole Arctique. Et partant il faut confesser qu'il y a erreur de dix sept degrez, desquels tels auteurs, en trompans eux & les autres, les reculent trop de nous.

En ces endroits que nous mîmes les barques hors de nos navires, vingt de nos gens, tant soldats que matelotz s'estans mis dedans avec des berches, mouf-

quets & autres armes, pensoyent bien aller butiner en ces isles Fortunees : mais comme ils furent à bord, les Espagnols qui les avoyent descouverts auparavant, les rembarrerent de telle façon, qu'au lieu de mettre pied à terre, ils n'eurent que haste de se retirer en mer. Neantmoins, ils tournerent & virerent tant à l'entour, qu'en fin ayans rencontré une caravelle de pescheurs (lesquels voyans aller les nostres à eux se sauverent en terre & quitterent leur vaisseau) apres qu'ils s'en furent saisis, non seulement ils y prindrent grande quantité de chiens de mer secs, des compas à naviger, & tout ce qui s'y trouva iusqu'aux voiles qu'ils rapporterent, mais ne pouvans pis faire aux Espagnols, desquels ils se vouloyent venger, ils mirent en fond à grands coups de haches une barque & un bateau qui estoient aupres.

Durant trois iours que nous demeurasmes pres ces isles Fortunees, dautant que la mer estoit fort calme, nous prismes si grande quantité de poissons avec des rets à pescher (que nous avions, & avec de hameçons) qu'apres que nous en eusmes mangé à nostre souhait, parce que nous n'avions pas l'eau douce à commandement, craignans que cela ne nous alterast par trop, nous fusmes contraint d'en reietter plus de la moitié en mer. Les especes estoient Dorades, chiens de mer, & autres de plusieurs fortes dont nous ne savions les noms ; toutefois, il y en avoit de ceux que les mariniers appellent Sardes, qui est une espece de poisson lequel n'a pas seulement si peu de corps qu'il semble que la teste & la queüe (laquelle il a neantmoins competamment large) soyent ioints ensemble, mais encores entre cela ayant ladite teste faite en façon de morion à creste, il est de forme assez estrange.

Le mercredi matin, seiziesme de decembre, que la

mer s'esmeut de rechef, les vagues remplirent si soudainement la barque, laquelle dès le retour des isles Fortunees, estoit amaree à nostre navire, que non seulement elle fut submergee & perdue, mais aussi deux matelotz qui estoient dedans pour la garder furent en si grand danger qu'à peine, en leur iettant hastivement des cordages, les peusmes nous sauver & tirer dans le vaisseau. Et au surplus diray aussi, pour chose remarquable, que comme nostre cuisinier durant ceste tempeste (laquelle continua quatre iours) eust mis un matin dessaler du lard dans une grande coque de bois, il y eut un coup de mer, qui de son impétuosité sautant par dessus le tillac, l'ayant emporté de plus de la longueur d'une pique hors du navire; une autre vague tout soudain venant tout à l'opposite sans renverser ladite coque, de grande roideur la reietta sur le meme tillac, avec ce qui estoit dedans, tellement que cela fust nous renvoyer nostre diner, lequel, comme on dit communement, s'en estoit allé à vau l'eau.

Or, dès le vendredi huitiesme dudit mois de décembre, nous descouvristmes la Grand Canarie, de laquelle dès le dimanche suyvant nous approchastes assez pres; mais à cause du vent contraire quoy que nous eussions deliberé d'y prendre des rafraichissemens, il ne nous fut pas possible d'y mettre pied à terre. C'est une belle isle habitee aussi à present des Espagnols, en laquelle il croist force cannes de sucres & de bons vins; & du reste est si haute qu'on peut la voir de vingt cinq ou trente lieües. Aucuns l'appellent autrement, le Pic de Tanarisle, & pensent que ce soit ce que les anciens nommoient le mont Athlas, dont on dit la mer Atlantique. Toutefois d'autres affirment que la grand Canarie & le Pic de Tanerisle sont deux isles separees; de quoy ie me rapporte à ce qui en est.

Ce mesme iour de dimanche, nous descouvrifmes une caravelle de Portugal, laquelle estant au dessous du vent de nous, & voyant bien par ce moyen ceux qui estoient dedans, qu'il ne pourroyent ni résister, ni fuir, calans le voile se vindrent rendre à nostre vice-admiral. Ainsi nos capitaines, qui dès longtems auparavant avoyent arresté entre eux de s'accommoder (comme on parle aujourdhuy) d'un vaisseau de ceux qu'ils s'estoyent toujours promis de prendre ou sur les Espagnols, ou sur les Portugais, à fin de s'en saisir & mieux asseurer mirent incontinent de nos gens dedans. Toutefois à cause de quelques considerations qu'ils eurent envers les maistres d'icelle, luy ayant dit qu'en cas qu'il peust soudainement trouver & prendre une autre caravelle en ces endroits là qu'on luy rendoit la sienne à luy, qui de sa part aussi aimoit mieux que la perte tomba sur son voisin que sur luy, apres que selon la requeste qu'il fit, on luy eut baillé une de nos barques armée de mousquets, avec vingt de nos soldats & une partie de ses gens dedans, comme vray pirate que j'ay opinion qu'il estoit, à fin de mieux iouer son rolle & de n'estre pas decouvert, il s'en alla bien loin devant nos navires.

Or nous costoyons lors la Barbarie habitee de Mores, de laquelle nous n'estions guere eslongnez que d'environ deux lieües, & comme il fut soigneusement observé de plusieurs d'entre nous, c'est une terre plaine, voire si fort basse que tant que nostre veue se pouvoit estendre, sans voir aucunes montagnes, ni autre obiets, il nous estoit advis que nous estans plus haut que tout ce pays-là, il deust estre incontinent submergé, & que nous & nos vaisseaux deussions passer par dessus. Et à la verité, combien qu'au iugement de l'œil semble il estre ainsi presque sur tous les rivages de la mer,

n'estce que alors se remarquant plus particuliere-
ment en cest endroit là, & d'autre part la mer à l'op-
posite sans estre lors autrement esmeue, neantmoins
en comparaisson, faisant une grande & espouvantable
montagne, en me resouvenant de ce que l'Escriture dit
à ce propos, ie contemploye ceste œuvre de Dieu avec
une grande admiration.

Pour retourner à nos escumeurs de mer, lesquels,
comme j'ay dit, nous avoyent devancez dans la barque,
le vingt cinquiesme de decembre, iour de Noel, eux
ayant rencontré une caravelle d'Espagnols & tiré sur
iceux quelques coups de mousquets, la prenans ainsi
par force ils l'amenerent aupres de nos navires. Et
parce que c'estoit non seulement un beau vaisseau,
mais qu'aussi estant chargé de sel blanc, cela pleut fort
à nos capitaines, selon la conclusion que j'ay ia dit
qu'ils avoyent faite dès longtemps de s'en accommoder
d'un, l'emmenèrent quant & nous en la terre du Bresil
vers Villegagnon. Vray est qu'on tint promesse au
Portugais qui avoit fait ceste prinse de luy rendre la
caravelle, mais nos mariniers (cruels que ils furent en
cest endroit) ayans mis tous les Espagnols deposez
de la leur, peste mesle parmi les Portugalois, non
seulement ils ne laisserent morceau de biscuit ni d'au-
tres vivres à ces pauvres gens, mais qui pis est, leur
ayant deschiré leurs voiles, & mesme osté leur petit
batteau, sans lequel touteffois ils ne pouvoient appro-
cher ni aborder terre, ie croy, par maniere de dire
qu'il eust mieux valu les mettre en fond, que les laisser
en tel estat. Et de faict estans ainsi demeurez à la merci
de l'eau, si quelque barque ne survint pour les secou-
rir, il est certain ou qu'ils furent en fin submergez,
ou qu'ils moururent de faim.

Après ce beau chef d'œuvre, fait au grand regret

de plusieurs, estant poussez du vent d'est suest, qui nous estoit propice, nous nous reiettafmes bien avant dans la haute mer. Et à fin qu'en recitant particulierement tant de prinſes de caravelles que nous fiſmes en allant, ie ne fois ennuyeux au lecteur : dès le lendemain & encore le vingt & neufiesme dudit mois de decembre, nous en prinſmes deux autres, lesquelles ne firent nulle resistance. En la premiere qui estoit de Portugal, combien que nos mariniers & principalement ceux qui estoient dans la caravelle Espagnolle que nous emmenions euſſent grande envie de la piller, à cause dequoy tirerent quelques coups de fauconneaux à l'encontre, si est-ce qu'apres que nos maistres & capitaines eurent parlé à ceux qui estoient dedans, pour quelques respects on les laissa aller sans leur rien oster. En l'autre qui estoit à un Espagnol, il luy fut pris du vin, du biscuit & d'autres victuailles. Mais surtout il regrettoit merueilleusement une poule qu'on luy osta : car comme il disoit, quelque tourmente qu'il fist, ne laissant point de pondre, elle luy fournissoit tous les iours un œuf frais dans son vaisseau.

Le dimanche suyvant, apres que celui qui estoit au guet dans la grande hune de nostre navire, eut, selon la coustume, crié, voile, voile, & que nous eufmes decouvert cinq caravelles ou grands vaisseaux (car nous ne les peufmes bien discerner) nos matelots, lesquels possible ne feront pas ioyeux que ie raconte icy leurs courtoisies, ne demandans, qu'ou est-ce, c'est-à-dire d'en avoir de toutes parts, chantant le cantique devant le triomphe, les pensoient desia bien tenir ; mais parce qu'estant au dessus de nous, nous avions vent contraire, & eux cependant singloyent & suyoyent tant qu'ils pouvoient, nonobstant la violence qu'on fit à nos navires, lesquelles pour l'affection du butin, en danger de nous

submerger & virer ce dessus dessous, furent armées de toutes voiles, il ne nous fut pas possible de les ioindre ny aborder.

Et à fin que nul ne trouve estrange tout ce que ie di ici, que ce que i'ay ia touché ci devant : assavoir que nous bravans ainsi sur mer, en allant en la terre du Bresil, chacun fuyoit ou caloit le voile devant nous : ie diray là dessus, que encores que nous n'eussions que trois vaisseaux (si bien fournis toutesfois d'artillerie, qu'il y avoit dix huit pieces de bronze, & plus de trente berches & moufquets de fer, sans les autres munitions de guerre, en celuy où i'estois), neantmoins nos capitaines, maistres, soldats & mariniers, la plupart Normans, nation aussi vaillante & belliqueuse sur mer qu'autre qui se trouve aujourdhuy voyageant sur l'Ocean, avoyent en cest esquippage non seulement resolu d'attaquer & combattre l'armée navale du Roy de Portugal, si nous l'eussions rencontrée, mais aussi se promettoyent d'en remporter la victoire.





CHAPITRE III

Des Bonites, Albacores, Dorades, Marsouins, poissons volans & autres de plusieurs sortes que nous vismes & prismes sous la zone Torride.



Es lors nous eufmes la mer asloree & le vent si à gré, que d'iceluy nous fufmes pouffez iufques trois ou quatre degrez au deça de la ligne Equinoctiale. En ces endroits nous prinsmes force Marsouins, Dorades, Albacores, Bonites, & grande quantité de plusieurs autres sortes de poissons: mais entre autres, combien qu'auparavant i'eusse tousiours estimé que les mariniers difans qu'il y avoit certaines sortes de poissons volans, nous contassent des fariboles, si est-ce neantmoins que l'experience me monstra lors qu'il estoit ainsi. Nous commençafmes doncques non seulement de voir sortir de la mer & s'eslever en l'air, des grosses troupes de poissons volans hors de l'eau (ainsi que sur terre on voit les allouettes & estourneaux) presque aussi haut qu'une pique, & quelque fois pres de cent pas loin; mais aussi estant souvent advenu que quelques uns s'ahurtans contre les mats de nos navires tomboyent dedans, nous les prenions ainsi aisement à la main. Partant pour descrire ce poisson, selon que ie l'ay considéré en une infinité que i'ay veus & tenus en allant & retournant en la terre du Bresil: il est de forme

assez semblable au haren, toutesfois un peu plus long & plus rond, a des petits barbillons sous la gorge, les aîsles comme celles d'une chauvefouris & presques aussi longues que tout le corps, & est de fort bon goust & favorable à manger. Au reste parce que ie n'en ay point veu au deça du Tropique de Cancer, i'ay opinion (sans toutesfois que ie le veuille autrement affermer) qu'aimans la chaleur, & se tenans sous la zone Torride, ils n'outrepassent point d'une part ni d'autre du costé des Poles. Il y a encores une autre chose que i'ay observee: c'est que ces pauvres poissons volans, soit qu'ils soyent dans l'eau ou en l'air, ne font iamais à repos: car estans dans la mer les albacores & autres grands poissons les poursuivans pour les manger, leur font une continuelle guerre: & si pour eviter cela ils se veulent fauver au vol, il y a certains oiseaux marins qui les prennent & s'en repaissent.

Et pour dire aussi quelque chose de ces oyseaux marins, lesquels vivent ainsi de proye sur mer: ils sont semblablement si privez, que souventes fois il est advenu, que se posans sur les bords, cordages & mats de nos navires, ils se laissoient prendre avec la main, tellement que pour en avoir mangé, & par consequent les ayans veu de dedans & dehors, en voici la description. Ils sont de plumage gris comme espreviens: mais combien que quant à l'exterieur, ils paroissent aussi gros que corneilles, si est ce toutesfois que quand ils sont plumez, il ne s'y trouve gueres plus de chair qu'en un passereau: de façon que c'est merveille, qu'estant si petits de corps, ils puissent neantmoins prendre & manger des poissons plus grans & plus gros qu'ils ne sont; du reste ils n'ont qu'un boyau, & ont les pieds plats comme ceux des canes.

Retournant donc à parler des autres poissons dont

i'ay tantost fait mention, la Bonite, qui est des meilleurs à manger qui se puisse trouver, est presques de la façon de nos carpes communes: toutesfois elle est sans escaille, & en ay veu en fort grand nombre, lesquelles l'espace d'environ six semaines en nostre voyage ne bougerent gueres d'alentour de nos vaisseaux, lesquels il est vraysemblable qu'elles suyvent ainsi à cause du bret et godron dont ils sont frotez.

Quant aux Albacores, combien qu'elles soient assez semblables aux Bonites, si est ce neantmoins qu'en ayant veu & mangé ma part de telles qui avoyent pres de cinq pieds de long & aussi grosses que le corps d'un homme, on peut dire qu'il n'y a point de comparaison de l'un à l'autre quant à la grandeur. Au surplus, parce que ce poisson albacore n'est nullement visqueux, ains au contraire s'esmie & a la chair aussi friable que la truite, mesme n'a qu'une areste en tout le corps, & bien peu de tripailles, il le faut mettre au rang des meilleurs poissons de la mer. Et de faict, combien que n'ayans pas là à commandement toutes les choses requises pour le bien apprester (comme n'ont tous les passagers qui font ces longs voyages) nous n'y fissions autre appareil sinon qu'avec du sel, en mettre rostir de grandes & larges rouelles sur les charbons, si le trouvions nous merveilleusement bon & savoureux cuit de ceste façon. Partant, si messieurs les frians, lesquels ne se veulent point hazarder sur mer, & toutesfois (ainsi qu'on dit communément que font les chats sans mouiller leurs pattes) veulent bien manger du poisson, en avoyent sur terre aussi aisément qu'ils ont d'autre maree, le faisant apprester à la sauce d'Allemagne, ou en quelque autre forte: doutez vous qu'ils n'en leichassent bien leurs doigts? Je dis nomément si on l'avoit à commandement sur terre :

car comme j'ay touché du poisson volant, ie ne pense pas que ces albacores, ayans principalement leurs repaires entre les deux Tropiques & en la haute mer, s'approchent si pres des rivages que les pescheurs en puissent apporter sans estre gastez & corrompus. Ce que ie di toutesfois pour l'esgard de nous habitans en ce climat: car quant aux Afriquains qui sont ès bords du costé de l'Est, & à ceux du Peru, & environs du costé de l'Oest, il se peut bien faire qu'ils en ayent commodément.

La Dorade, laquelle à mon iugement, est ainsi appelée, parce qu'estant dans l'eau elle paroist iaune, & reluit comme fin or, quant à la figure approche aucunement du faumon: neantmoins elle differe en cela qu'elle est comme enfoncee sur le dos. Mais au reste pour en avoir tasté, ie tien que ce poisson n'est pas seulement encor meilleur que tous les susmentionnez, mais que aussi ni en eau salee, ni en eau douce il ne s'en trouvera point de plus delicat.

Touchant les Marsouins, il s'en trouve de deux fortes: car au lieu que les uns ont le groin presque aussi pointu que le bec d'une oye, les autres au contraire, l'ont si rond & mouffé, que quand ils levent le nez hors de l'eau il semble que ce soit une boule. Aussi à cause de la conformité que ces derniers ont avec les encapeluchonnez, estans sur mer nous les appelions, testes de moines. Quant au reste de la forme de toutes les deux especes, i'en ay veu de cinq à six pieds de long, lesquels ayans la queue fort large & fourcheue, avoyent tous un pertuis sur la teste, par où non-seulement ils prenoyent vent & respiroyent, mais aussi estans dans la mer iettoyent quelquefois l'eau par ce trou. Mais surtout quand la mer commence de s'esmouvoir, ces marsouins paroissans soudain sur l'eau,

mesme la nuit, qu'au milieu des ondes & des vagues qui les agitent, ils rendent la mer comme verte, & semblent eux-mesmes estre tous verts. C'est un plaisir de les ouyr souffler & ronfler, de telle façon que vous diriez proprement que ce sont porcs terrestres. Aussi les mariniens les voyans en ceste sorte nager & se tourmenter, presagent & s'asseurent de la tempeste prochaine : ce que j'ay veu souvent advenir. Et combien qu'en temps moderé, c'est à dire la mer estant seulement florissante, nous en vissions quelquesfois en si grande abondance que tout à l'entour de nous, tant que la veue se pouvoit estendre, il sembloit que la mer fust toute de marfouins : si est ce toutesfois que ne se laissant pas si aisément prendre que beaucoup d'autres fortes de poissons, nous n'en avions pas pour cela toutes les fois que nous eussions bien voulu. Sur lequel propos, à fin de tant mieux contenter le lecteur, ie veux bien encore declarer le moyen duquel j'ay veu user aux matelots pour les avoir. L'un d'entre eux, des plus stilez & façonnez à telle pesche, se tenant au guet aupres du mats du beaupré, & sur le devant du navire, ayant en la main un arpon de fer, emmanché en une perche, de la grosseur & longueur d'une demie pique, & lié à quatre ou cinq brasses de cordeaux ; quant il en void approcher quelques troupes, choisissant entre iceux celui qu'il peut, il luy iette & darde cest engin de telle roideur, que s'il l'attaint à propos, il ne faut point de l'enferrer. L'ayant ainsi frappé, il file & lasche la corde, de laquelle cependant retenant le bout ferme, apres que le marfouin, qui en se debattant & s'enferrant de plus en plus perd son sang dans l'eau, s'est un peu affaibli, les autres mariniens pour aider à leur compagnon viennent avec un crochet de fer qu'ils appellent gaffe (aussi emmanché

à une longue perche de bois) & à force de bras le tirent ainsi dans le bord. En allant nous en prîmes environ vingt-cinq de ceste façon.

Pour l'esgard des parties intérieures, & du dedans du Marfouin, apres que comme à un pourceau, au lieu lieudes quatre iambons, on luy a levé les quatre fanoux, fendu qu'il est, & que les trippes (l'eschine si on veut) & les costes sont ostées, ouvert & pendu de ceste façon, vous diriez proprement que c'est un naturel porc terrestre : aussi a il le foye de mesme goust : vray est que la chair fraische sentant trop le douçastre, n'en est guere bonne. Quant au lard, tous ceux que j'ay veus n'avoient qu'un pouce de gras, & croy qu'il ne s'en trouve point qui passe deux doigts. Partant qu'on ne s'abuse plus à ce que les marchans & poissonnieres, tant à Paris qu'ailleurs, appellent leur lard à pois de Carefme, qui a plus de quatre doigts d'espais, marfouin : car pour certain ce qu'ils vendent est de la baleine. Au reste parcequ'il s'en trouva de petits dans le ventre de quelques uns de ceux que nous prîmes (lesquels ainsi que cochons de lait nous fîmes rostir) sans m'arrester à ce que d'autres pourroyent avoir escrit au contraire, ie pense plustost que les marfouins, comme les truyes, portent leurs ventrees, que non pas qu'ils multiplient par œufs, comme font presque tous les autres poissons. De quoy cependant si quelcun me vouloit arguer, me rapportant plus tost de ce faict à ceux qui ont veu l'expérience, qu'à ceux qui ont seulement leu les livres, tout ainsi que ie n'en veux faire icy autre decision, aussi nul ne m'empeschera de croire ce que j'en ay veu.

Nous prîmes semblablement beaucoup de Requiens, lesquels estans encores dans la mer quoy qu'elle soit tranquille & coye, semblent estre tous verds : & s'en

void qui ont plus de quatre pieds de long & gros à l'avenant : toutesfois, pour n'en estre la chair guere bonne, les mariniers n'en mangent qu'à la necessite, & par faute de meilleurs poissons. Au demeurant, ces requiens ayans la peau presque aussi rude & aspre qu'une lime, & la teste plate & large, voire la gueule aussi fendue que celle d'un loup, ou d'un dogue d'Angleterre, ils ne sont pas seulement, à cause de cela, monstrueux, mais aussi pour avoir les dents trenchantes & fort aigues ils sont si dangereux que s'ils empoignent un homme par la iambe ou autre partie du corps, ou ils en emportent la piece, ou ils le traineront en fond. Aussi outre que quand les matelots, en temps de calme, se baignent quelquefois dans la mer, ils les craignent fort, encores y avoit il cela, que quand nous en avions pesché (ainsi qu'avec des hameçons de fer aussi gros que le doigt nous avons souvent fait) estans sur le Tillac du navire, il ne nous en falloit pas moins donner garde, qu'on feroit sur terre de quelques mauvais & dangereux chiens. D'autant donc qu'outre que ces requiens ne sont pas bons à manger encores, soit qu'ils soyent prins, ou qu'ils soyent dans l'eau, ne sont ils que mal, apres qu'ainsi qu'à bestes nuisibles nous avions piqué, & tormenté ceux que nous pouvions avoir, comme si c'eussent esté des mastins enragez, ou à grans coups de masses de fer nous les assommions, ou bien leur ayant coupé les nageoires, & lié un cercle de tonneau à la queue, les reiettans en mer, parce qu'avant que pouvoir enfondrer ils estoient long temps flotans & se debattans dessus, nous en ayions ainsi le passe-temps.

Au surplus, combien qu'il s'en faille beaucoup que les Tortues de mer qui sont sous ceste zone torride, soyent si exorbitamment grandes & monstrueuses, que

d'une feule coquille d'icelles on puisse couvrir une maison logeable, ou faire un vaisseau navigable (comme Pline dit qu'il s'en trouve de telles es costes des Indes & es isles de la mer Rouge), si est ce neantmoins parce qu'on y en voit de si longues, larges & grosses, qu'il n'est pas facile de le faire croire à ceux qui n'en ont point veu, i'en feray icy mention en passant. Et fans faire plus long discours là-dessus, laissant par cest eschantillon à iuger au lecteur quelles elles pouvoient estre, ie diray qu'entre autres une qui fut prinse au navire de nostre vice-admiral estoit de telle grosseur, que quatre vingts personnes qu'ils estoient dans ce vaisseau en disnerent honnestement (vivans comme on a accoustumé sur mer en tels voyages). Aussi la coquille ovale de dessus qui fut baillée pour faire une targue au sieur de Sainte Marie nostre capitaine, avoit plus de deux pieds & demi de large : estant forte & espesse à l'equipolent. Au reste la chair approche si fort de celle de veau, que surtout, quand elle est lardee & rostie, en la mangeant on y trouve presque mesme goust.

Voici semblablement comme ie les ay veu prendre sur mer. En beau temps & calme (car autrement on les voit peu souvent) qu'elles montent & se tiennent au dessus de l'eau, le soleil leur ayant seulement eschauffé le dos & la coquille qu'elles ne le peuvent plus endurer, à fin de se rafraischir, se virant & tournant ordinairement le ventre en haut, les mariniers les appercevans en ceste sorte, s'approchans dans leur barque le plus coyement qu'ils peuvent, quand ils sont aupres les accrochans entre deux coquilles, avec ces gaffes de fer dont i'ay parlé, c'est lors à grand force de bras & quelquefois tant que quatre ou cinq hommes peuvent, de les tirer & amener à eux dans le bateau.

Voilà sommairement ce que i'ay voulu dire des tortues
& des poissons que nous prîmes lors : car ie parleray
encore cy apres des Dauphins & mesme des Baleines
& autres monstres marins.





CHAPITRE IV

De l'Equateur ou ligne Equinoctiale, ensemble des tempestes, inconstances des vents, pluyes infedles, chaleurs, soif, & autres incommoditez que nous eufmes & endurasmes aux environs & sous icelle.



POUR retourner à nostre navigation, nostre bon vent nous estant failli à trois ou quatre degrez au deçà de l'Equateur, nous eufmes lors non seulement un temps fort fascheux entremesle de pluye & de calme, mais aussi selon que la navigation est difficile, voire tres-dangereuse aupres de ceste ligne Equinoctiale, i'y ay veu, qu'à cause de l'inconstance des divers vents qui souffloyent tous ensemble, encores que nos trois navires fussent assez pres l'une de l'autre, & sans que ceux qui tenoyent les Timons & Gouvernails eussent peu faire autrement, chascun vaisseau estre poussé de son vent à part : tellement que comme en un triangle, l'un alloit à l'Est, l'autre au Nord, & l'autre à l'Oest. Vray est que cela ne duroit pas beaucoup, car soudain s'eslevoient des tourbillons que les mariniers de Normandie appellent grains, lesquels apres nous avoir quelques fois arrestez tout court, au contraire tout à l'instant tempestoyent si fort dans les voiles de nos navires, que c'est merveille qu'ils ne nous ont virez cent fois les hunes en bas & la quille en haut : c'est-à-dire, ce dessus dessous.

Au surplus, la pluye qui tombe sous & ès environs de ceste ligne, non-seulement put & sent fort mal, mais aussi est si contagieuse que si elle tombe sur la chair, il s'y levera des pustules & grosses vessies : & mesme tache & gaste les habillemens. Davantage le soleil y est si ardent, qu'outre les vehementes chaleurs que nous y endurons, encores parce que hors les deux petits repas, nous n'avions pas l'eau douce, ny autre breuvage à commandement, nous y estions si merveilleusement pressés de soif, qu' de ma part, & pour l'avoir essayé, l'haleine & le souffle m'en estans presque faillis, i'en ay perdu le parler l'espace de plus d'une heure. Et voilà pourquoy en telles necessitez en ces longs voyages, les mariniers pour plus grand heur, souhaitent ordinairement que la mer fust muée en eau douce. Que si là dessus quelqu'un dit, si sans imiter Tantalus mourans ainsi de soif au milieu des eaux, il ne ferait pas possible en ceste extremite de boire, ou pour le moins se refreschir la bouche d'eau de mer : ie respond, q' quelque recepte qu'on me peut alleguer de la faire passer par dedans de la cire, ou autrement l'allambiquer (joint que les branlemens & tourmentes des vaisseaux flottans sur la mer ne sont pas fort propres pour faire les fourneaux, ny pour garder les bouteilles de casser) sinon qu'on voulust ietter les trippes & les boyaux incontinent apres qu'elle seroit dans le corps, qu'il n'est question d'en gouter, moins d'en avaler. Neantmoins quand on la voit dans un verre, elle est aussi claire, pure & nette exterieurement qu'eau de fontaine ny de roche qui se puisse voir. Et au surplus (chose de quoy ie me suis esmerveillé, & que ie laisse à disputer aux philosophes) si vous mettez tremper dans l'eau de mer du lard, du haren, ou autres chairs & poissons tant falez puissent ils estre, ils se

deffaleront mieux & plustost qu'ils ne feront en l'eau douce.

Or pour reprendre mon propos, le comble de notre affliction sous ceste zone bruslante fut tel, qu'à cause des grandes & continuelles pluyes, qui avoyent pénétré jusques dans la soute, nostre biscuit estant gasté & moisi, outre que chacun n'en avoit que bien peu de tel, encor nous le falloit-il non seulement ainsi manger pourri, mais aussi sous peine de mourir de faim, & sans en rien ietter, nous avallions autant de vers (dont il estoit à demi) que nous faisons de miettes. Outre plus nos eaux douces estoient si corrompues, & semblablement si pleines de vers, que seulement en les tirant des vaisseaux, où ont les tient sur mer, il n'y avoit si bon cœur qui n'en crachast : mais qui estoit bien encore le pis, quand on en beuvoit, il falloit tenir la tasse d'une main à cause de la puanteur, boucher le nez l'autre.

Que dites vous la dessus messieurs les delicats, qui estans un peu pressez de chaut, apres avoir changé de chemise, & vous estre bien faits testonner, aymez tant non seulement d'estre à requoy en la belle salle fraische, assis dans une chaire, ou sur un liest verd : mais aussi ne sauriez prendre vos repas, sinon que la vaissaille soit bien luisante, le verre bien fringué, les serviettes blanches comme neige, le pain bien chapplé, la viande quelque delicate qu'elle soit bien proprement apprestee & servie, & le vin ou autre bruvage clair comme Emeraude ? Voulez-vous vous aller embarquer pour vivre de telle façon ? Comme ie ne vous le conseille pas, & qu'il vous en prendra encores moins d'envie quand vous aurez entendu ce qui nous advint à nostre retour : aussi vous voudrois ie bien prier que quand on parle de la mer, & surtout de tels voyages, vous n'en fachans autre chose

que par les livres, ou qui pis est, en ayant seulement ouy parler à ceux qui n'en revindrent iamais, vous ne voulussiez pas ayant le dessus vendre vos coquilles (comme on dit) à ceux qui ont esté à Saint-Michel : c'est-à-dire, qu'en ce point vous desserissiez un peu, & laississiez discourir ceux qui en endurans tels travaux ont esté à la pratique des choses, lesquelles, pour en parler à la verité, ne se peuvent bien glisser au cerveau ny en l'entendement des hommes : mais (ainsi que dit le proverbe) qu'ils ayent mangé de la vache enragee.

A quoy i'adiousteray, tant sur le premier propos que i'ay touché de la varieté des vents, tempestes, pluyes infectes, chaleurs, que ce qu'en general on voit sur mer, principalement sous l'Equateur, que i'ay veu un de nos pilotes nommé Iean de Meun, d'Harfleur, lequel, bien qu'il ne sceut ny A, ny B, avoit neantmoins, par la longue experience avec ses cartes, astrolabes, & Baston de Iacob, si bien profité en l'art de navigation, qu'à tout coup, & nommément durant la tempeste, il faisoit taire un sçavant personnage (que ie ne nommeray point) lequel cependant estant dans nostre navire, en temps calme triomphoit d'enseigner la theorique. Non pas toutesfois que pour cela ie condamne, ou vueille en façon que ce soit, blasmer les sciences qui s'acquierent & apprennent es escoles, & par l'estude des livres : rien moins, tant s'en faut que ce soit mon intention : mais bien requerroiy ie que, sans tant m'arrester à l'opinion de qui que ce fust, on ne m'alleguast iamais raison contre l'experience d'une chose. Je prie donc les lecteurs de me supporter, si en me resouenant de nostre pain pourri, & de nos eaux puantes, ensemble des autres incommoditez que nous endurafmes, & comparant cela avec

La bonne chere de ces grans cenfeurs, faifant cefte digreffion, ie me fuis un peu coléré contre eux. Au furplus, à caufe des difficultez fufdites, & pour les raifons que i'en diray plus amplement ailleurs, plusieurs mariniers apres avoir mangé tous leurs vivres en ces endroits-là, c'eft à dire, fous la zone Torride, fans pouvoir outrepafter l'Equateur, ont esté contrains de relafcher & retourner en arriere d'où ils eftoyent venus.

Quant à nous, apres qu'en telle mifere que vous avez entendu, nous eufmes demeuré, viré, & tourné environ cinq fepmaines à l'entour de cefte ligne, en eftans finalement peu à peu ainfi approchez, Dieu ayant pitié de nous, & nous envoyant le vent de nord-nord'eft, fit, que le quatriefme iour de febvrier nous fufmes poussez droit fous icelle. Or elle eft appelée equinoctiale, pource que non feulement en tous temps & faifons les iours & les nuités y font toufiours efgaux, mais auffi parce que quand le foleil eft droit en icelle, ce qui advient deux fois l'annee, affavoir l'onzième de mars & le treizième de feptembre, les iours & les nuités font auffi efgaux par tout le monde univerfel : tellement que ceux qui habitent fur les deux poles arctique & antarctique, participans feulement ces deux iours de l'annee du iour & de la nuité, dès le lendemain, les uns ou les autres (chacun à fon tour) perdent le foleil de veüe par demi an.

Cedit iour donc quatriefme de febvrier, que nous paffafmes le centre, ou pluftoft la ceinture du monde, les matelots firent les ceremonies par eux accoustumees en ce tant fâcheux & dangereux paffage. Affavoir pour faire refsouvenir ceux qui n'ont iamais paffé fous l'Equateur, les lier de cordes & plonger en mer, ou bien avec un vieux drappeau frotté au cul de

la chaudiere, leur noircir & barbouiller le vifage toutesfois on se peut racheter & exempter de cela, comme ie fis, en leur payant le vin.

Ainsi fans intervalle, nous singlasmes de nostre bon vent de nord-nord'est, iusques à quatre degrez au delà de la ligne Equinoctiale. De là nous commençasmes de voir le Pole antarctique, lequel les mariniers de Normandie appellent l'Estoile du Su : à l'entour de laquelle, comme ie remarquay dès lors, il y a certaines autres estoiles en croix qu'ils appellent aussi la croisee du Su. Comme au semblable quelque autre a escrit, que les premiers qui de nostre temps firent ce voyage, rapportèrent qu'il se voit tousiours pres d'iceluy Pole Antarctique, au midi, une petite nuee blanche & quatre estoiles en croix, avec trois autres qui ressemblent à notre Septentrion. Or il y avoit desia long temps que nous avions perdu de veüe le pole Arctique : & diray ici en passant, que non seulement, ainsi qu'aucuns pensent (& semble aussi par la sphere se pouvoir faire) on ne sauroit voir les deux Poles, quand on est droit sous l'Equateur, mais mesmes n'en pouvans voir ny l'un ny l'autre, il faut estre esloigné d'environ deux degrez du costé du Nord ou du Su, pour voir l'Arctique ou l'Antarctique.

Le treiziesme iour dudit mois de febvrier que le temps estoit beau & clair, apres que nos pilotes & maistres de navires eurent prins hauteur à l'astrolabe, ils nous assèurerent que nous avions le soleil droit pour zeni, & en la zone si droite & directe sur la teste, qu'il estoit impossible de plus. Et de fait, quoyque pour l'experience nous plantissions des dagues, cousteaux, poinçons & autres choses sur le Tillac, les rayons donnoyent tellement à plomb, que ce iour-là principalement à midi, nous ne vîmes nul ombrage

dans nostre vaisseau. Quand nous fufmes par les douze degrez, nous eufmes tormente qui dura trois ou quatre iours. Et apres cela (tombans en l'autre extremité) la mer fut si tranquille & calme, que durant ce temps nos vaisseaux demeurans fix sur l'eau, si le vent ne se fust eslevé pour nous faire passer outre, nous ne fussions iamais bougez de là.

Or en tout nostre voyage, nous n'avions point encore apperceu de Baleines, mais outre qu'en ces endroits-là, nous en vifmes d'assez pres, pour les bien remarquer, il y en eut une, laquelle se levant pres de nostre navire me fit si grand peur, que veritablement, iufques à ce que ie la vis mouvoir, ie pensois que ce fust un rocher contre lequel nostre vaisseau s'allast heurter & briser. l'observay que quand elle se voulust plonger, levant la teste hors de la mer, elle ietta en l'air par la bouche plus de deux pipes d'eau : puis en se cachant fit encores un tel & si horrible bouillon, que ie craignois derechef, qu'en nous attirans après soy, nous ne fussions engloutis dans ce gouffre. Et à la verité, comme il est dit au pseaume & en Iob, c'est une horreur de voir ces monstres marins s'esbattre & iouer ainsi à leur aise parmi ces grandes eaux.

Nous vifmes aussi des Dauphins, lesquels suyvis de plusieurs especes de poissons, tous disposez & arrangez comme une compagnie de soldats marchans apres leur capitaine, paroissoient dans l'eau estre de couleur : rougeastre & y en eut un, lequel par six ou sept fois, comme s'il nous eust voulu cherir & caresser, tournoya & environna nostre navire. En recompense de quoy nous fimes tout ce que nous peufmes pour le cuyder prendre ; mais luy avec sa trompe, faisant tousiours dextrement la retraite, il ne nous fust pas possible de l'avoir.



CHAPITRE V

Du descouvrement & premiere veüe que nous eufmes tant de l'Inde occidentale ou terre du Bresil, que des sauvages, habitans en icelle, avec tout ce qui nous advint sur mer, iusques sous le Tropique de Capricorne.



PRÈS cela nous eufmes le vent d'ouest qui nous estoit propice, & tant nous dura que le vingt sixiesme iour du mois de febvrier 1557, prins à la nativité environ huit heures du matin, nous eufmes la veüe de l'Inde occidentale, terre du Bresil, quarte partie du monde, & incogneüe des anciens; autrement dite Amerique, du nom de celuy qui environ l'an 1497, la descouvrit premierement. Or, ne faut-il pas demander si nous voyant si proche du lieu où nous pretendions, en esperance d'y mettre tost pied à terre, nous en fufmes ioyeux, & en rendismes graces à Dieu de bon courage. Et de fait parce qu'il y avoit pres de quatre mois, que sans prendre port nous branslions & flotions sur mer, nous estant souvent venu en l'entendement que nous y estions comme exilez, il nous estoit advis que nous n'en deussions iamais sortir. Apres donc que nous eufmes bien remarqué, & apperceu tout à clair que ce que nous avions descouvert estoit terre ferme (car on se trompe souvent sur meaux nuees qui s'esvanouissent) en ayans vent propice

& mis le cap droit dessus, des le mesme iour (nostre admiral s'en estant allé devant) nous vinsmes furgir & mouiller l'ancre à demie lieüe pres d'une terre & lieu fort montueux appelé *Huuassou* par les sauvages : auquel apres avoir mis la barque hors le navire, &, selon la coustume quand on arrive dans ce pays-là, tiré quelques coups de canon pour advertir les habitans, nous vismes incontinent grand nombre d'hommes & de femmes sur le rivage de la mer. Cependant (comme aucun de nos mariniers qui avoyent autrefois voyagé par delà recogneurent bien) ils estoient de la nation nommée *Margaias*, alliee des Portugais, & par consequent tellement ennemie des François, que s'ils nous eussent tenus à leur avantage, nous n'eussions payé aucune rançon, sinon qu'apres nous avoir assommez & mis en pieces, nous leur eussions servi de nourriture. Nous commençâmes aussi lors de voir premierement, voire en ce mois de febvrier (auquel à cause du froid & de la gelee toutes choses sont si resserrees & cachees par deçà, & presque par toute l'Europe au ventre de la terre) les forests, bois, & herbes de ceste contree-là aussi verdoyantes que sont celles de nostre France es mois de may & de iuin : ce qui se voit tout le long de l'annee & en toutes saisons en ceste terre du Bresil.

Or, nonobstant ceste inimitié de nos Margaias à l'encontre des François, laquelle eux & nous nous dissimulions tant que nous pouvions, nostre contre-maitre, qui favoit un peu gergonner leur langage, avec quelques autres matelots s'estant mis dans la barque, s'en alla contre le rivage, où en grosses troupes nous voyons tousiours ces sauvages assemblez. Toutesfois nos gens ne se fians en eux que bien à point, à fin d'obvier au danger ou ils se fussent peu mettre d'estre prins & *boucanez*, c'est à dire rostis, n'approchèrent

pas plus pres de la terre que la portee de leurs fleches. Ainsi leurs monstrans de loin des cousteaux, miroirs, peignes, & autres baguenauderies, pour lesquelles, en les appellans, ils leur demanderent des vivres : si tost que quelques uns, qui s'approcherent le plus pres qu'ils peurent, l'eurent entendu, eux sans se faire autrement prier, avec d'autres en allerent querir en grande diligence. Tellement que nostre contre-maistre à son retour nous rapporta non seulement de la farine faite d'une racine, laquelle les sauvages mangent au lieu de pain, des iambons, & de la chair d'une certaine espece de sangliers, avec d'autres victuailles & fruiçts à suffisance tels que le pays les porte : mais aussi pour nous les presenter, & pour haranguer à nostre bien venue, six hommes & une femme ne firent point de difficulté de s'embarquer pour nous venir voir au navire. Et parce que ce furent les premiers sauvages que ie vis de pres, vous laissant à penser si ie les regarday & contemplay attentivement, encore que ie reserve à les descrire & depeindre au long en autre lieu plus propre : si en veux ie dès maintenant icy dire quelque chose en passant. Premièrement, tant les hommes que la femme estoyent aussi entierement nuds, que quand ils fortirent du ventre de leurs meres : toutesfois pour estre plus bragards, ils estoyent peints & noircis par tout le corps. Au reste, les hommes seulement, à la façon & comme la couronne d'un moine, estant tondus fort pres sur le devant de la teste, avoyent sur le derriere les cheveux longs : mais ainsi que ceux qui portent leurs perruques par deça, ils estoyent roignez à l'entour du col. Davantage, ayant tous les levres de dessous trouées & percees, chacun y avoit & portoit une pierre verte, bien polie, proprement appliquee, & comme enchassée, laquelle

estant de la largeur & rondeur d'un teston, ils ostoyent & remettoyent quand bon leur sembloit. Or, ils portent telles choses en pensant estre mieux parez : mais pour en dire le vray, quand ceste pierre est ostee, & que ceste grande fente en la levre de dessous leur fait comme une seconde bouche, cela les deffigure bien fort. Quant à la femme, outre qu'elle n'avoit pas la levre fendue, encores comme celles de par delà portoit elle les cheveux longs ; mais pour l'esgard des oreilles, les ayant si despitueusement percees qu'on eust peu mettre le doigt à travers des trous, elle y portoit de grans pendans d'os blancs, lesquels lui battoyent iusques sur les épaules. Je reserve aussi à refuter cy apres l'erreur de ceux qui nous ont voulu faire accroire que les sauvages estoyent velus. Cependant avant que ceux dont ie parle partissent d'avec nous, le hommes & principalement deux ou trois vieillards qui sembloient estre des plus apparens de leurs paroisses (comme on dit par deçà) allegans qu'il y y avoit en leurs contrees du plus beau bois de Bresil que se peust trouver en tout le pays, lequel ils promettoyent de nous aider à couper & à porter : & au reste nous assister de vivres, firent tout ce qu'ils peurent pour nous persuader de charger là nostre navire. Mais parce que, comme nos ennemis que j'ay dit qu'ils estoyent, cela estoit nous appeller, & faire finement mettre pied en terre, pour puis apres, eux ayans l'avantage sur nous, nous mettre en pieces & nous manger, outre que nous tendions ailleurs, nous n'avions garde de nous arrester là.

Ainsi apres qu'avec grande admiration nos *Margaias* eurent bien regardé nostre artillerie & tout ce qu'ils voulurent dans nostre vaisseau, nous pour quelque consideration & dangereuse consequence (nommé-

ment à fin que d'autres François qui fans y penfer arrivans là en eussent peu porter la peine) ne les voulans fascher ny retenir, eux demandans de retourner en terre vers leurs gens qui les attendoyent tousiours sur les bords de la mer, il fut question de les payer & contenter des vivres qu'ils nous avoyent apportez. Et parce qu'ils n'ont entre eux nul usage de monnoye, le payement que nous leur fîmes fut de chemises, cousteaux, haims à pescher, miroirs & autres marchandises & mercerie propre à trafiquer parmi ce peuple. Mais pour la fin & bou du ieu, tout ainsi que ces bonnes gens, tous nuds, à leur arrivee n'avoyent pas esté chiches de nous montrer tout ce qu'ils portoyent, aussi au despartir qu'ils avoyent vestu les chemises que nous leur avions baillées, quand ce vint à s'asseoir en la barque (n'ayant pas accoustumé d'avoir linges ny autres habillemens sur eux) à fin de ne les gaster en les trouffant iusques au nombril, & descouvrant ce que plustost il falloit cacher, ils voulurent encores, en prenant congé de nous, que nous vissions leur derriere & leurs fesses. Ne voilà pas d'honnestes officiers, & une belle civilité pour des ambassadeurs? Car nonobstant le proverbe si commun en la bouche de nous tous de par deçà : assavoir que la chair nous est plus proche & plus chere que la chemise, eux au contraire, pour nous montrer qu'ils n'en estoient pas là logez & possible pour une magnificence de leur pays en nostre endroit, en nous montrant le cul préferent leurs chemises à leur peau.

Or apres que nous fûmes un peu refreschis en ce lieu là, & que quoy qu'à ce commencement les viandes qu'ils nous avoyent apportees, nous semblassent estranges, nous ne laissions pas neantmoins à cause de la necessité d'en bien manger : dès le lendemain qui estoit un iour de dimanche, nous levâmes l'ancre

& fîmes voile. Ainfi coftoyans la terre & tirans où nous pretendions d'aller, nous n'eufmes pas navigé neuf ou dix lieües, que nous nous trouvaſmes à l'endroit d'un fort des Portugais, nommé par eux *Spiritus ſanctus* (& par les ſauvages *Moab*) leſquels recognoiſſans, tant noſtre equippage que celui de la caravelle que nous emmenions (qu'ils iugerent bien auſſi que nous avions prinſe ſur ceux de leur nation) tirerent trois coups de canons ſur nous : & nous ſemblablement pour leur reſpondre trois ou quatre contre eux : toutesfois, parce que nous eſtions trop loin pour la portee des pieces, comme ils ne nous offenſerent point, auſſi croy ie que ne fîmes nous pas eux.

Pourſuyvons doncques noſtre route, en coſtoyant toujours la terre, nous paſſaſmes aupres du lieu nommé *Tapemiry* : où à l'entree de la terre ferme, & à l'embouchure de la mer, il y a des petites iſles, & croy que les ſauvages qui demeurent là ſont amis & alliez des François.

Un peu plus avant, & par les vingt degrez, habitent les *Paraibes*, autres ſauvages, en la terre deſquels, comme ie remarquay en paſſant, il ſe voict de petites montagnes faites en pointe & forme de cheminees.

Le premier iour de mars nous eſtions à la hauteur des petites Baſſes, c'eſt-à-dire eſcueils & pointes de terre entremeees de petits rochers qui s'avancent en mer, leſquels les mariniers, de crainte que leurs vaiſſeaux n'y touchent, evitent & s'en eſloignent tant qu'il leur eſt poſſible. A l'endroit de ces Baſſes, nous deſcouvriſmes & viſmes bien à clair une terre plaine, laquelle, l'environ quinze lieues de longueur, eſt poſſeede & habitee des *Ouetacas*, ſauvages ſi farouches & eſtranges, que comme ils ne peuvent demeurer en paix l'un avec

l'autre, aussi ont-ils guerre ouverte & continuelle, tant contre tous leurs voisins, que generalement contre tous les estrangers. Que s'ils sont pressés & poursuyvis de leurs ennemis (lesquels cependant ne les ont iamais sceu vaincre ny dompter) ils vont si bien du pied & courent si viste, que non seulement ils evitent en ceste sorte le danger de mort, mais mesmes aussi quand ils vont à la chasse, ils prennent à la course certaines bestes sauvages especes de cerfs & biches. Au surplus, combien que ainsi que tous les autres Bresiliens ils aillent entierement nuds, si est ce neantmoins que contre la coustume plus ordinaire des hommes de ces pays-là (lesquels comme i'ay ia dit & diray encores plus amplement, se tondent le devant de la teste, & rongnent leur perruque sur le derriere) eux portent les cheveux longs & pendans iusques aux fesses. Bref, ces diabolins d'*Ouetacas* demeurans invincibles en ceste petite contree, & au surplus comme chiens & loups, mangeans la chair crue, mesme leur langage n'estant point entendu de leurs voisins, doyvent estre tenus & mis au rang des nations les plus barbares, cruelles & redoutees qui se puissent trouver en toute l'Inde occidentale & terre du Bresil. Au reste, tout ainsi qu'il n'ont, ni ne veulent avoir nulle accointance ni traffique avec les François, Espagnols, Portugallois, ni autres de ce pays d'outre-mer de pardeçà, aussi ne sçavent-ils que c'est de nos marchandises. Toutesfois, selon que i'ay depuis entendu d'un truchement de Normandie, quand leurs voisins en ont, & qu'ils les en veulent accommoder, voici leur façon & maniere de permuter. Le *Margaiat*, *Cara-ia* ou *Tououpinambaoult* (qui sont les nom des trois nations voisines d'eux) ou autres sauvages de ce pays là, sans se fier ni approcher de l'*Ouetaca*, luy monstrant de loin ce qu'il aura, soit

serpe, cousteau, peigne, miroir, ou autre marchandise & mercerie qu'on leur porte par-delà, luy fera entendre par signe s'il veut changer cela à quelque autre chose. Que si l'autre de sa part s'y accorde, luy montrant au reciproque de la plumasserie, des pierres vertes qu'ils mettent dans leurs levres, ou autres choses de ce qu'ils ont en leur pays, ils conviendront d'un lieu à trois ou quatre cens pas delà, où le premier ayant porté sur une pierre ou busche de bois la chose qu'il voudra eschanger, il se reculera à costé ou en arriere. Apres cela l'*Ouetaca* la venant prendre & laissant semblablement au mesme lieu ce qu'il avoit montré, en s'eslongnant fera aussi place, & permettra que le *Margaiat*, ou autre, tel qu'il sera, la vienne querir : tellement que jusques-là ils se tiennent promesse l'un l'autre. Mais chacun ayant son change, fustoit qu'il est retourné, & a outrepassé les limites où il s'estoit venu presenter du commencement, les treves estans rompues, c'est lors à qui pourra avoir & rattaindre son compagnon, à fin de luy enlever ce qu'il emportoit : & ie vous laisse à penser si l'*Ouetaca* courant comme un levrier a l'avantage, & si poursuyvant de pres son homme il le haste bien d'aller. Parquoy, moins que les boyteux, gouteux, ou autrement mal eniambez de par-deçà voulussent perdrent leur marchandise, ie ne suis pas d'avis qu'ils aillent negocier ni permuter avec eux. Vray est que, comme on dit, que les Basques ont semblablement leur langage à part, & qu'aussi comme chacun sçait, estans gaillards & dispos, ils sont tenus pour les meilleurs laquais du monde, ainsi qu'on les pourroit parangonner en ces deux poincts avec nos *Ouetacas*, encores semble-t-il qu'ils seroient fort propres pour iouer es barres avec eux. Comme aussi on pourroit mettre en ce rang, tant cer-

tains hommes qui habitent une région de la Floride, pres de la riviere des Palmes, lesquels (comme quelqu'un a escrit) sont si forts & legers du pied qu'ils accoufuyvent un cerf, & courent tout un iour fans se reposer : qu'autres grands geans qui sont vers le fleuve de la Plate, lesquels auffi (dit le mefme aucteur) sont si dispos, qu'à la course avec les mains ils prennent certains chevreux qui se trouvent là. Mais mettant la bride fur le col & lafchant la leffe à tous ces courfiers & chiens courans à deux pieds, pour les laisser aller vifte comme le vent, & quelquefois auffi (comme il est vraisemblable en culbutant prenant de belles nazardes) tomber dru comme la pluye, les uns en trois endroits de l'Amerique (esloignez neantmoins l'un de l'autre, nommément ceux d'aupres de la Plate & de la Floride de plus dé quinze cens lieües) & les quatriefmes parmi nostre Europe, ie passeray outre au fil de mon histoire.

Après donc que nous eufmes costoyé & laissè derriere nous la terre de ces Ouetacas, nous passâmes à la veüe d'un autre pays prochain nommé *Mag-hé*, habitè d'autres sauvages desquels ie ne diray autre chose : mais que pour les causes fufdites chacun peut estimer qu'ils n'ont pas feste (comme on dit communément) ni n'ont garde de s'endormir aupres de tels brusques & fretillans resveille matin de voisins qu'ils sont.

En leur terre & fur le bord de la mer on voit une grosse roche faite en forme de tour, laquelle, quand le soleil frappe dessus, tresluit & estincelle si tres-fort, qu'aucuns pensent que ce soit une sorte d'esmeraude : & de fait, les François & Portugallois qui voyagent là, l'appellent l'esmeraude de *Mag-hé*. Toutesfois comme ils disent que le lieu où elle est, pour estre environnee d'une infinité de poinctes de rochers à fleur d'eau, qui

se jettent environ deux lieües en mer, ne peust estre abordee de ceste part-là avec les vaisseaux, aussi tiennent ils qu'il est du tout inaccessible du costé de la terre.

Il y a semblablement trois petites isles nommées les isles de *Maq-Hé*, auprès desquelles ayans mouillé l'ancre, & couché une nuit, dès le lendemain faisans voile, nous pensions dès ce mesme iour arriver au cap de Frie: toutesfois au lieu d'avancer nous eufmes vent tellement contraire, qu'il fallut relascher et retourner d'où nous estions partis le matin, où nous fufmes à l'ancre iusques au ieu di au soir: & comme vous orrez peu s'en fallut que nous n'y demeuriffions du tout. Car le mardi deuxiesme de Mars, iour qu'on disoit Carefme prenant, apres que nos matelots, selon leur coustume, se furent resiouys, il advint qu'environ les onze heures du soir, sur le poinct que nous commençons à reposer, la tempeste s'eslevant si soudaine, que le cable qui tenoit l'ancre de nostre navire, ne pouvant soutenir l'impétuosité des furieuses vagues, fut tout incontinent rompu: nostre vaisseau ainsi tourmenté & agité des ondes, poussé qu'il estoit du costé du rivage, estant venu a n'avoir que deux brasses & demie d'eau (qui estoit le moins qu'il en pouvoit avoir pour flotter tout vuide) peu s'en fallut qu'il ne touchast terre, & qu'il ne fust échoué. Et de fait, le maistre & le pilote, lesquels faisoient sonder à mesure que le navire derivoit, au lieu d'estre les plus assurez & donner courage aux autres, quand ils virent que nous en estions venus iusques-là, crierent deux ou trois fois, nous sommes perdus, nous sommes perdus. Toutesfois nos matelots en grande diligence ayant jetté une autre ancre que Dieu voulut qui tint ferme, cela empescha que nous ne fufmes pas portez sur

certains rochers d'une de ces isles de *Maq-hé*, lesquels sans nulle doute & sans aucune esperance de nous pouvoir sauver (tant la mer estoit haute) eussent brisé entierement nostre vaisseau. Cest effroy & estonnement dura environ trois heures, durant lesquelles il servoit bien peu de crier, bas bort, trie bort, haut la barre, vadulo, hale la boline, lasche l'escoute : car plustost cela se fait en pleine mer où les mariniers ne craignent pas tant la tourmente qu'ils font pres de terre, comme nous estions lors. Or parce, comme i'ai dit ci-devant, que nos eaux douces s'estoyent toutes corrompues, le matin venu & la tourmente cessée, quelques-uns d'entre nous en estans allé querir de fresche en l'une de ces isles inhabitables, non seulement nous trouvâmes la terre d'icelle toute couverte d'œufs & d'oyseaux de diverses especes, & cependant tout dissemblables des nostres, mais aussi, pour n'avoir pas accoustumé de voir des hommes, ils estoient si privez, que se laissâns prendre à la main, ou tuer à coups de baston, nous en remplîmes nostre barque, & en remportâmes au navire autant qu'il nous pleust. Tellement qu'encores que ce fust le iour qu'on appelloit les Cendres, nos matelots neantmoins, voire les plus catholiques Romains ayant prins bon appetit au travail qu'ils avoyent eu la nuit precedente, ne firent point de difficulté d'en manger. Et certes aussi celuy qui contre la doctrine a defendu certains temps & iours l'usage de la chair aux chrestiens, n'ayant point encore empieté ce pays-là, où par consequent il n'est nouvelle de pratiquer les loix de telle superstitieuse abstinence, il semble que le lieu les dispensoit assez.

Le iendredi que nous despartîmes d'aupres de ces trois isles, nous eûmes vent tellement à souhait que dès le lendemain environ les quatre heures du soir, nous

arrivâmes au cap de Frie: port & havre des plus renommés en ce pays-la pour la navigation des François. Là apres avoir mouillé l'ancre, & pour signal aux habitans, tiré quelques coups de canons, le capitaine & le maistre du navire avec quelques-uns de nous autres ayans mis pied à terre, nous trouvâmes d'abordee sur le rivage grand nombre de sauvages, nommez *Tououpinambaoult*s, alliez & confederez de nostre nation: lesquels outre la careffe & bon accueil qu'ils nous firent, nous dirent nouvelle de *Paycolas* (ainsi nommoient-ils Villegagnon) de quoy nous fûmes fort ioyeux. En ce mesme lieu (tant avec un rets que nous avions qu'autrement avec des hameçons) nous peschames grande quantité de plusieurs especes de poissons tous dissemblables à ceux de par deçà: Mais entre les autres, il y en avoit un, possible le plus bigerre, difforme & monstrueux qu'il est possible d'en voir, lequel pour ceste cause i'ay bien voulu descrire ici. Il estoit presque aussi gros qu'un bouveau d'un an, & avoit un nez long d'environ cinq pieds, & large de pied & demi, garni de dents de costé & d'autre, aussi piquantes & trenchantes qu'une scie: de façon que quand nous les vîmes sur terre remuer si soudain ce maistre nez, ce fut à nous, en nous en donnant garde, & sur peine d'en estre marquez, de crier l'un à l'autre, garde les iambes: au reste la chair en estoit si dure, qu'encore que nous eussions tous bon appetit, & qu'on le fit bouillir plus de vingt-quatre heures si n'en sceûmes nous jamais manger.

Au surplus ce fut là aussi que nous vîmes premièrement les perroquets voler, non seulement fort haut & en troupes, comme vous diriez les pigeons & corneilles en nostre France, mais aussi, ainsi que i'observay dès lors, estans en l'air ils sont tousiours par couples

& ioints ensemble, presque à la façon de nos tourtelles.

Or estans ainsi parvenus à vingt cinq ou trente lieües pres du lieu où nous pretendions, ne desirions rien plus que d'y arriver au plus tost, à cause de cela nous ne fîmes pas si long seiour au cap de Frie que nous eussions bien voulu. Parquoy dès le soir de ce mesme iour ayant appareillé & fait voiles, nous singlasmes si bien que le dimanche septieme de mars 1557, laissans la haute mer à gauche, du costé de l'est, nous entrasmes au bras de mer, & riviere d'eau salee, nommee *Ganabara* par les sauvages, & par les Portugais Geneure: parce que comme on dit, ils la descouvrirent le premier iour de Ianvier, qu'ils nomment ainsi. Suyvant donc ce que i'ay touché au premier chapitre de ceste histoire, & que ie descriray encor cy apres plus au long, ayans trouvé Villegagnon habitué dès l'annee precedente en une petite isle situee en ce bras de mer: apres que d'environ un quart de lieue loin nous l'eufme salué à coups de canon, & que luy de sa part nous eust respondu, nous vismes enfin surgir & ancrer tout aupres. Voila en somme quelle fut nostre navigation, & ce qui nous advint & que nous vismes en allant en la terre du Bresil.





CHAPITRE VI

De nostre descente au fort de Coligny, en la terre du Bresil. — Du recueil que nous y fit Villegagnon, & de ses comportements, tant au fait de la Religion, qu'autres parties de son gouvernement en ce pays-la.



PRES doncques que nos navires furent au havre en ceste riviere de *Ganabara*, assez pres de la terre ferme, chacun de nous ayant troussé & mis son petit bagage dans les barques, nous allasmes descendre en l'isle & fort appelé Coligni. Et parce que nous voyans lors non seulement delivrez des perils & dangers dont nous avions tant de fois esté environnez sur mer, mais aussi avoir esté si heureusement conduits au port desiré : la première chose que nous fismes, apres avoir mis pied à terre, fut de tous ensemble en rendre graces à Dieu. Cela fait nous fumes trouver Villegagnon, lequel, nous attendant en une place, nous saluasmes tous l'un apres l'autre : comme aussi luy de sa part avec un visage ouvert, ce sembloit, nous accolant & embrassant nous fit un fort bon accueil. Apres cela le sieur du Pont nostre conducteur, avec Richier & Chartier ministres de l'Évangile, luy ayant briefvement déclaré la cause principale qui nous avoit meus de faire ce voyage, & de passer la mer avec tant de difficultez pour l'aller trouver : assavoir suyvant les lettres qu'il avoit escrites à

Geneve, que c'estoit pour dresser une Eglise reformee selon la parole de Dieu en ce pays-la, luy leur respondant là dessus, usa de ces propres paroles :

Quant à moy (dit-il) ayant voirement dès long temps & de tout mon cœur désiré telle chose, ie vous reçois très volontiers à ces conditions: mesme parce que ie veux que nostre Eglise ait le renom d'estre la mieux reformee par dessus toutes les autres: dès maintenant i'entens que les vices soyent reprimez, la somptuosité des accoustremens reformee, & en somme, tout ce qui nous pourroit empescher de servir à Dieu osté du milieu de nous. Puis levant les yeux au ciel & joignant les mains dit : Seigneur Dieu ie te rends graces de ce que tu m'as envoyé ce que des si long temps ie t'ay si ardemment demandé, & derechef s'adressant à nostre compagnie, dit: mes enfans (car ie veux estre vostre pere) comme Iesus Christ estant en ce monde n'a rien fait pour luy, ainsi tout ce qu'il a fait a esté pour nous: aussi (ayant ceste esperance que Dieu me preservera en vie iusques à ce que nous soyons fortifiez en ce pays, & que vous vous puissiez passer de moy) tout ce que ie pretens faire ici, est, tant pour tous ceux qui y viendront à mesme fin que vous y estes venus. Car ie delibere d'y faire une retraite aux povres fideles qui seront persecutez en France, en Espagne & ailleurs outre mer, à fin que sans crainte ni du Roy, ni de l'Empereur ou d'autres potentats ils y puissent purement servir à Dieu selon sa volonté. Voila les premiers propos que Villegagnon nous tint à notre arrivee, qui fut un mercredi dixieme de mars 1557.

Après cela ayant commandé que toutes fes gens s'assemblassent promptement avec nous en une petite sale, qui estoit au milieu de l'isle, apres que le ministre

Richier eut invoqué Dieu, & que le pſeume cinquième, aux paroles que ie veux dire, &c., fut chanté en l'assemblée: ledit Richier prenant pour texte ces paroles du pſeume vingt septième, l'ay demandé une chose au Seigneur laquelle ie requerray encores, c'est, que i'habite en la maison du Seigneur tous les iours de ma vie, fit le premier presche au fort de Coligni en l'Amérique. Mais durant iceluy, Villegagnon entendant exposer ceste matiere, ne cessant de ioindre les mains, de lever les yeux au ciel, de faire de grands souspirs, & autres contenances, faisoit esmerveiller un chacun de nous. A la fin apres que les prieres solennelles, selon le formulaire accoustumé es Eglises reformées de France, un iour ordonné en chaque semaine furent faites, la compagnie se despartit. Toutesfois, nous autres nouveaux venus demeurâmes & dinames ce iour la en la mesme salle, où pour toutes viandes, nous eûmes de la farine faite de racines: du poisson *boucané*, c'est à dire rosti, à la mode des sauvages, d'autres racines cuictes aux cendres (desquelles choses & de leurs proprietéz, à fin de n'interrompre icy mon propos, ie reserve à parler ailleurs) & pour bruvage, parce qu'il n'y a en ceste isle fontaine, puits ni riviere d'eau douce, de l'eau d'une cysterne, ou plustost d'un esgout de toute la pluye qui tomboit en l'isle, laquelle estoit aussi verte, orde & sale qu'est un vieil fosse couvert de grenouilles. Vray est qu'en comparaison de cette eau si puante & corrompue que i'ay dit ci devant que nous avions beue au navire, encore la trouvions nous bonne. Finalement nostre dernier mets fut, que pour nous rafraischir du travail de la mer, au partir de la, on nous mena tous porter des pierres & de la terre en ce fort de Coligni qu'on continuoit de bastir. C'est le bon traitement que Villegagnon nous fit dès

le beau premier iour à nostre arrivee. Outre plus sur le soir qu'il fut question de trouver logis, le sieur du Pont & les deux ministres ayans esté accommodez en une chambre telle quelle, au milieu de l'isle, à fin aussi de gratifier nous autres de la Religion, on nous bailla une maisonnette, laquelle un sauvage esclave de Villegagnon achevoit de couvrir d'herbe, & bastir à sa mode sur le bord de la mer: auquel lieu à la façon des Ameriquains, nous pendismes des linceux & des lits de coton, pour nous coucher en l'air. Ainsi dès le lendemain & les iours suyvans, sans que la necessité contraignist Villegagnon, qui n'eut nul esgard à ce que nous estions fort affoiblis du passage de la mer, ni à la chaleur qu'il fait ordinairement en ce pays-là: ioint le peu de nourriture que nous avions, qui estoit en somme chacun par iour deux gobelets de farine dure, faite des racines, dont i'ay parlé (d'une partie de laquelle avec de ceste eau trouble de la cysterne susdite nous faisons de la boulie, & ainsi que les gens du pays, mangions le reste sec) il nous fit porter la terre & les pierres en sont fort: voire en telle diligence, qu'avec ces incommoditez & debilitiez, estans contraints de tenir coup à la besogne, depuis le poinct du iour iusques a la nuict, il sembloit bien nous traiter un peu plus rudement que le devoir d'un bon pere (tel qu'il avoit dit à nostre arrivee nous vouloir estre) ne portoit envers ses enfans. Toutesfois tant pour le grand desir que nous avions que ce bastiment & retraite, qu'il disoit vouloir faire aux fideles en ce pays-la, se parachevast, que parce que nostre maistre Pierre Richier, nostre plus ancien ministre, à fin de nous encourager davantage, disoit que nous avions trouvé un second saint Paul en Villegagnon (comme de faict, ie n'ouy iamais homme mieux parler de la

Religion & Reformation Chrestienne qu'il faisoit lors) il n'y eut celuy de nous qui, par maniere de dire, outre ses forces ne s'employast allegrement l'espace d'environ un mois, à faire ce mestier, lequel neant moins nous n'avions pas accoustumé. Sur quoy ie puis dire que Villegagnon ne s'est peu iustement plaindre, que, tant qu'il fit profession de l'Evangile en ce pays la, il ne tira de nous tout le service qu'il voulut.

Or pour retourner au principal, des la premiere sepmaine que nous fumes là arrivez, Villegagnon non seulement consentit, mais luy mesme aussi establit cet ordre: assavoir, qu'outre les prieres publiques, qui se faisoient tous les soirs apres qu'on avoit laissé la besongne, les ministres prescheroient deux fois le dimanche, & tous les iours ouvriers, une heure durant: declarant aussi par expres qu'il vouloit & entendoit que sans aucune addition humaine les Sacremens fussent administrez selon la pure parole de Dieu: & qu'au reste la discipline ecclesiastique fust pratquee contre les defaillans. Suyvant donc ceste police ecclesiastique, le dimanche vingt & unieme de mars que la sainte cene de Nostre Seigneur Iesus Christ fut celebrée la premiere fois, au fort de Coligni en l'Amerique, les ministres ayans auparavant preparé & catechisé tous ceux qui y devoient communiquer, parce qu'ils n'avoient pas bonne opinion d'un certain Iean Cointa, qui se faisoit appeler monsieur Hector, autres fois docteur de Sorbonne, lequel avoit passé la mer avec nous; il fut prié par eux qu'avant que se présenter il fist confession publique de sa foy; ce qu'il fit; & par mesme moyen devant tous, abiura le papisme.

Semblablement quand le serment fut acheve, Villegagnon faisant tousiours du zelateur, se levant

debout & allegant que les capitaines, maistres de navires, matelots & autres qui y ayant assiste n'avoient encores fait profession de la Religion reformee, n'estoyent pas capables d'un tel mystere, les faisant sortir dehors ne voulut pas qu'ils vissent administrer le pain & le vin. Davantage luy mesme, tant comme il disoit, pour dedier son fort à Dieu, que pour faire confession de sa foy en la face de l'Eglise, s'estans mis à genoux sur un carreau de velours (lequel son page portoit ordinairement apres luy) prononça à haute voix deux oraisons, desquelles ayant eu copie, à fin que chacun entende mieux combien il estoit malaisé de cognoistre le cœur & l'intérieur de cest homme, ie les ay icy inferrees de mot à mot sans y changer une seule lettre.

Mon Dieu ouvre les yeux & la bouche de mon entendement, adresse les à te faire confession, prieres, & actions de graces des biens excellens que tu nous as faits! Dieu tout puissant, vivant & immortel, Pere Eternel de ton fils Iesus Christ Nostre Seigneur, qui par sa providence avec ton fils gouvernes toutes choses au ciel & en terre, ainsi que par ta bonté infinie tu as fait entendre à tes esleus depuis la creation du monde, specialement par ton fils, que tu as envoyé en terre, par lequel tu te manifestes: ayant dit à haute voix, escoutez-le: & après ton ascension par ton saint Esprit espandu sur les Apostres: ie recognoy à ta sainte maiesté (en presence de ton Eglise, plantée par ta grace en ce pays) de cœur, que ie n'ay iamais trouvé par la preuve que i'ay faite, & par l'essay de mes forces & prudence, sinon que tout le succès qui en peut sortir sont pures œuvres de tenebres, sapience de chair, pollue en zele de vanité, tendant au seul but & utilité de mon corps. Au moyen de quoy

ie proteste & confesse franchement, que sans la lumiere de ton saint esprit ie ne suis idoine sinon à pecher : par ainsi me despouillant de toute gloire, ie veux qu'on sache de moy, que s'il y a lumiere ou scintille de vertu en l'œuvre pieuse que tu as fait par moy, ie la confesse à toy seul, source de tout bien. En ceste foy doncques, mon Dieu ie te rend graces de tout mon cœur, qu'il t'a pleu m'avoquer des affaires du monde, entre lesquels ie vivois par appetit d'ambition, t'ayant pleu par l'inspiration de ton saint Esprit me mettre au lieu, où en toute liberté ie puisse te servir de toutes mes forces & augmentation de ton saint regne. Et ce faisant apprester lieu & demeurance paisible à ceux qui sont privez de pouvoir invoquer publiquement ton nom, pour te sanctifier & adorer en esprit & verité, recognoistre ton fils nostre Seigneur Iesus, estre l'unique Mediateur, nostre vie & adresse, & le seul merite de nostre salut. Davantage, ie te remercie, ô Dieu de toute bonté, que m'ayant conduit en ce pays entre ignorans de ton nom & de ta grandeur, mais possédez de Satan comme son heritage, tu m'ayes preservé de leur malice, combien que ie fusse destitué de forces humaines: mais leur as donné terreur de nous, tellement qu'à la seule mention de nous ils tremblent de peur, & les as dispersez pour nous nourrir de leurs labeurs. Et pour refrener leur brutale impetuosité, les as affligez de très cruelles maladies, nous en preservant: tu as osté de la terre ceux qui nous estoyent les plus dangereux, & reduit les autres en telle foiblesse qu'ils n'osent rien entreprendre sur nous. Au moyen de quoy ayans loisir de prendre racine en ce lieu, & pour la compagnie qu'il t'a pleu y amener sans destourbier, tu y as establi le regime d'une Eglise, pour nous entretenir

en unité & crainte de ton saint nom, à fin de nous adresser à la vie éternelle.

Or Seigneur, puisqu'il t'a plu establir en nous ton royaume, ie te supplie par ton fils Iesus Christ, lequel tu as voulu qu'il fust hostie pour nous confirmer en ta dilection, augmenter tes graces & nostre foy, nous sanctifiant & illuminant par ton saint esprit, & nous dedier tellement à ton service, que tout nostre estude soit employée à ta gloire: Plaise toy aussi nostre Seigneur & Pere estendre ta benediction sur ce lieu de Coligny, & pays de la France Antarctique, pour estre inexpugnable retraite à ceux qui à bon escient, & sans hypocrisie y auront recours, pour se dedier avec nous à l'exaltation de ta gloire, & que sans trouble des heretiques te puissions invoquer en verité. Fay aussi que ton Evangile regne en ce lieu, y fortifiant tes serviteurs, de peur qu'ils ne tresbuschent en l'erreur des Epicuriens, & autres apostats: mais soyent constans à perseverer en la vraye adoration de la divinité selon ta sainte Parole.

Qu'il te plaise aussi ô Dieu de toute bonté estre protecteur du Roy, nostre souverain Seigneur selon la chair, de sa femme, de sa lignee, & son conseil: messire Gaspar de Coligny, sa femme & sa lignee, les conservant en volonté de maintenir & favoriser ceste tienne Eglise: & vueille à moy ton tres humble esclave donner prudence de me conduire, de sorte que ie ne fourvoye point du droit chemin, & que ie puisse resister à tous les empeschemens que Satan me pourroit faire sans ton aide: que te cognoissions perpetuellement pour nostre Dieu misericordieux, iuste iuge & conservateur de toute chose avec ton fils Iesus Christ, regnant avec toy & ton saint Esprit, espendu sur les Apostres. Cree donc un cœur droit en

nous, mortifie nous à peché : nous regenerant en homme interieur pour vivre à iustice, en assuiettissant nostre chair pour la rendre idoine aux actions de l'ame inspiree par toy, & que faisons ta volonté en terre, comme les anges au ciel. Mais de peur que l'indigence de chercher nos necessitez, ne nous fasse trefbucher en peché par defiance de ta bonté, plaife toy pourvoir à nostre vie & nous entretenir en santé. Et ainsi que la viande terrestre par la chaleur de l'estomach se convertit en sang & nourriture du corps : vueille nourrir & sustanter nos ames de la chair & du sang de fils, iusques à le former en nous, & nous en luy : chassant toute malice (pasture de Satan) y subrogeant au lieu d'icelle, charité & foy, à fin que soyons cogneus de toy pour tes enfans : & quand nous t'aurons offensé, plaife toi seigneur de misericorde, laver nos pechez au sang de ton fils, ayant souvenance que nous sommes conceus en iniquité, & que naturellement par la desobeissance d'Adam peché est en nous. Au surplus, cognoy que nostre ame ne peut executer le saint desir de t'obeir par l'organe du corps imparfait & rebelle. Par ainsi plaife toy par le merite de ton fils Iesus ne nous imputer point nos fautes, mais nous imputant le sacrifice de sa mort & passion, que par foy avons souffert avec luy, ayans esté entez en luy par la perception de son corps au mystere de l'Eucharistie. Semblablement fay-nous la grace qu'à l'exemple de ton fils qui a prié pour ceux qui l'ont persecuté, nous pardonnions à ceux qui nous ont offensez, & au lieu de vengeance procurions leur bien comme s'ils estoient nos amis. Et quand nous ferons solicitez de la memoire des biens, splendeurs, pompes, & honneurs de ce monde, estans au contraire abatus de pauvreté & de pesanteur de la croix de ton fils,

esquels il te plaife nous exercer pour nous rendre obeiffans : de peur qu'engraiffez en felicité mondaine, ne nous rebellions contre toy, soutiens-nous & nous adoucis l'aigreur des afflictions, à fin qu'elles ne suffoquent la semence que tu as mis en nos cœurs. Nous te prions auffi Pere Celeste, nous garder des entreprinſes de Satan, par lesquelles il cherche à nous devoyer : preserve-nous de ſes miniſtres & des ſauvages infenſez, au milieu deſquels il te plaiſt nous contenir & entretenir; & des apoſtats de la religion chreſtienne eſpars parmi eux: mais plaife toy les rappeler à ton obeiffance, à fin qu'ils ſe convertiſſent, & que ton Evangile ſoit publié par toute la terre, & qu'en toute nation ton ſalut ſoit annoncé. Qui vis & regne avec ton fils & le ſainct Eſprit ès ſiecles des ſiecles. Amen.

Ieſus Chriſt fils de Dieu vivant eternal, & conſubſtanciel, ſplendeur de la gloire de Dieu, ſa vive image par lequel toutes choſes ont eſté faites, qui ayant veu le genre humain condamné par l'infalible iugement de Dieu ton Pere par la tranſgreſſion d'Adam, lequel homme peut iouyr de la vie du Royaume eternal, ayant eſté fait de Dieu d'une terre non polue de ſemence virile, dont il peut tirer neceſſité de peché, doué de toute vertu, en liberté de franc arbitre de ſe conſerver en ſa perfection: ce neantmoins alleſché par la ſenſualité de ſa chair, ſolicité & eſmeu par les darts enſlammez de Satan, ſe laiſſa vaincre, au moyen de quoy encourut l'ire de Dieu, dont enſuyvoit l'infalible perdition des humains, ſans toy noſtre Seigneur qui me de ton immense & indicible charité t'es preſenté à Dieu ton pere, t'eſtant tant humilié de daigner te ſubſtituer au lieu d'Adam, pour endurer tous les flots de la mer de l'indignation de Dieu ton

Pere, pour nostre purgation. Et ainsi qu'Adam avoit esté fait de terre non corrompüe, sans semence virile, as esté conçu du saint Esprit en une Vierge, pour estre fait & formé en vraye chair comme celle d'Adam subiete à tentation, & continuellement exercé par dessus tous humains, sans peché: & finalement ayant voulu entrer en ton corps par toy, celuy d'Adam & toute sa posterité, nourrissant leurs ames de ta chair & de ton sang, tu as voulu souffrir mort, à fin que comme membre de ton corps ils se nourrissent en toy, & qu'ils plaisent à Dieu ton Pere, offrant ta mort en satisfaction de leurs offenses comme si c'estoyent leur propre corps.

Et ainsi que le peché d'Adam estoit derivé en sa posterité, & par le peché la mort, tu as voulu & impetré de Dieu ton Pere, que ta iustice fust imputee aux croyans, lesquels par la manducation de ta chair & de ton sang, tu as fait uns avec toy, & transformez en toy comme nourris de ta chair & substance, leur vrai pain pour vivre eternellement, comme enfans de iustice & non plus d'ire. Or puisqu'il ta pleu nous faire tant de bien, & qu'estans assis à la dextre de Dieu ton Pere, la eternellement es ordonné nostre intercesseur, & souverain prestre, selon l'ordre de Melchisedec, aye pitié de nous, conserve-nous, fortifie & augmente nostre foy, offre à Dieu ton Pere la confession que ie fay de cœur & de bouche, en presence de ton Eglise, me sanctifiant par ton Esprit, comme tu as promis, disant: Je ne vous lairray point orphelin. Avance ton Eglise en ce lieu, de forte qu'en toute paix tu y sois adoré purement. Qui vis & regnes avec luy & le saint Esprit, es siecles des siecles eternellement. Amen.

Ces deux prieres finies, Villegagnon se presenta le

premier à la table du Seigneur, & receut à genoux le pain & le vin de la main du Ministre. Cependant, & pour le faire court, verifiant bien tost apres ce qu'a dit un ancien, assavoir, qu'il est malaisé de contrefaire longtems le vertueux, tout ainsi qu'on appercevoit aisément qu'il n'y avoit qu'ostentation en son fait, & quoique luy & Cointa eussent abiuré publiquement la papauté, ils avoyent neantmoins plus d'envie de debatre & contester que d'apprendre & profiter : aussi ne tarderent-ils pas beaucoup à esmouvoir des disputes touchant la doctrine. Mais principalement sur le point de la cene : car combien qu'ils reiettassent la transubstantiation de l'Eglise Romaine, comme une opinion laquelle ils disoyent ouvertement estre fort lourde & absurde, & qu'ils n'approuvassent non plus la consubstantiation, si ne consentoyent-ils pas pourtant à ce que les Ministres enseignoient, & prouvoient par la parole de Dieu, que le pain & le vin n'estoyent point reellement changez au corps & au sang du Seigneur, lequel aussi n'estoit pas enclos dans iceux, ainsi que Iesus Christ est au ciel, d'où, par la vertu de son saint Esprit, il se communique en nourriture spirituelle à ceux qui reçoivent les signes en foy. Or quoy qu'il en soit, disoyent Villegagnon & Cointa ces paroles : Ceci est mon corps, ceci est mon sang, ne se peuvent autrement prendre, sinon que le corps & le sang de Iesus Christ y soyent contenus. Que si vous demandez maintenant : comment doncques, veu que tu as dit qu'ils reiettoyent les deux susdites opinions de la transubstantiation, & consubstantiation l'entendoyent-ils ? Certes comme ie ne'n scay rien, aussi crois-ie fermement que ne faisoient-ils pas eux-mesmes : car quand on leur monstroit par d'autres passages,

que ces paroles & locutions font figurees : c'est à dire que l'Escriture a accoustumé d'appeler et de nommer les signes du sacrement du nom de la chose signifie, combien qu'ils ne peussent repliquer chose qui peust subsister pour prouver le contraire : ne se laissoient-ils pas pour cela de demeurer opiniastrés : tellement que sans sçavoir le moyen comment, cela se faisoit, ils vouloyent neantmoins non seulement grossierement, plus tost que spirituellement manger la chair de Iesus Christ, mais qui pis estoit, à la manière des sauvages nommez *Ouëtacas*, dont j'ay parlé ci devant, ils la vouloyent macher & avaler toute crue. Toutesfois Villegagnon faisant toujours bonne mine, & protestant ne desirer rien plus que d'estre droitement enseigné, renvoya en France Chartier ministre, dans l'un des navires (lequel apres qu'il fut chargé de Breuil & autres marchandises du pays, partit le quatriesme de Juin pour s'en revenir) à fin que sur ce différent de la Cene il rapportast les opinions de nos docteurs et nommement celle de maistre Iean Calvin, à l'avis duquel il disoit se vouloir du tout submittre. Et de fait ie luy ay souventefois ouy dire & reiterer ce propos : Monsieur Calvin est l'un des plus savans personnages qui ait esté depuis les Apostres : & n'ay point leu de docteur qui à mon gré ait mieux ny plus purement exposé & traité l'Escriture saincte qu'il a fait. Aussi pour montrer qu'il le reveroit par la responce qu'il fit aux lettres que nous luy portasmes, desia il luy manda non seulement bien au long de tout son estat en general, mais particulièrement (ainsi que j'ay dit en la preface, & qui se verra encores, à la fin de l'original de sa lettre en date du dernier de mars mille cinq cens cinquante sept, laquelle est en bonne garde) il escri-

vit d'ancre de Bresil de sa propre main ce qui s'ensuit :

« L'adiousteray le conseil que vous m'avez donné par vos lettres, m'efforçant de tout mon pouvoir de ne m'en desvoyer tant soit peu que ce soit. Car de fait, ie suis tout persuadé qu'il n'y en peut avoir de plus sainct, droit, ny entier. Pourtant aussi nous avons fait lire vos lettres en l'assemblée de nostre conseil, & puis apres enregistrer, à fin que s'il advient que nous nous destournions du droit chemin, par la lecture d'icelles nous soyons rappelés & redressez d'un tel fourvoyement. »

Mesme un nommé Nicolas Carneau qui fut porteur de ces lettres, & qui estoit parti le premier iour d'avril dans le navire de Rosée, en prenant conge de nous me dit, que Villegagnon, luy avoit commandé de dire de bouche à Monsieur Calvin, qu'il le prioit de croire qu'à fin de perpetuer la memoire du conseil qu'il luy avoit baillé, il le feroit engraver en cuyvre : comme aussi il avoit baillé charge au dit Carneau de luy ramener de France quelque nombre de personnes, tant hommes, femmes, qu'enfans, promettant qu'il de-frayeroit & payeroit tous les despens que ceux de la Religion feroient à l'aller trouver.

Mais avant que passer outre, ie ne veux pas omettre de faire icy mention de dix garçons sauvages, aagez de neuf à dix ans & au dessous ; lesquels ayans esté prins en guerre par les sauvages amis des François & vendus pour esclaves à Villegagnon, apres que le ministre Richier, à la fin d'un presche eut imposé les mains sur eux, & que nous tous ensemble eufmes prié Dieu qui leur fist la grace d'estre les premiers de ce pauvre peuple, pour estre attiré à la cognoissance de son salut, furent embarquez dans les navires qui (comme j'ay dit), partirent dès le quatriesme de Juïn pour estre

amenez en France : où estant arrivez & presentez au roy Henry second lors regnant, il en fit present à plusieurs grands seigneurs : & entre autres il en donna un à feu monsieur de Passy, lequel le fit baptizer, & l'ay recognu chez lui depuis mon retour.

Au surplus le troisieme iour d'avril, deux ieunes hommes, domestiques de Villegagnon, espouferent au presche, à la façon des Eglises reformees, deux de ces ieunes filles que nous avions menees de France en ce pays la. Dequoy ie fais ici mention, d'autant que non seulement ce furent le premieres nopces & mariage, faits & solennisez à la façon des Chrestiens en la terre de l'Amerique : mais aussi parce que beaucoup de sauvages, qui nous estoient venus voir furent plus estonnez de voir des femmes vestues (car auparavant ils n'en avoient iamais veu) qu'ils ne furent esbahis des ceremonies ecclesiastiques, lesquelles cependant leur estoient aussi du tout incognues. Semblablement de dix-septiesme de may, Cointa espousa une autre ieune fille, parente d'un nommé la Roquette de Rouen, laquelle avoit passé la mer quand & nous : mais estant mort quel que temps apres que nous fusmes là arrivez, il laissa heritiere sadite parente de la marchandise qu'il avoit portee, laquelle consistoit en grande quantité de cousteaux, peignes, miroirs, frises de couleur, haims à pescher, & autres petites besongnes propres à traffiquer entre les sauvages : ce qui vint bien à point à Cointa, lequel se sceut bien accommoder du tout. Les deux autres filles (car comme il a esté veu en nostre embarquement, elles estoient cinq) furent aussi incontinent apres mariees à deux Truchemens de Normandie : tellement qu'il ne demeura plus entre nous femmes ny filles chrestiennes à marier.

Surquoy aussi a fin de ne taire non plus ce qui estoit louable que vituperable en Villegagnon, ie diray en passant, qu'à cause de certains Normans, lesquels dès long temps auparavant qu'il fust en ce pays-la, s'estoient sauvez d'un navire qui avoit fait naufrage, & estoient demeurez parmi les sauvages, où vivans sans crainte de Dieu, ils paillardoyent avec les femmes & filles (comme i'en ay veu qui en avoyent des enfans ia aagez de quatre à cinq ans) tant di-je pour reprimer cela, que pour obvier que nul de ceux qui faisoient leur residance en nostre isle & en nostre fort n'en abusast de ceste façon : Villegagnon, par l'advis du conseil fit deffenſe à peine de la vie, que nul ayant titre de Chrestien n'habitast avec les femmes des sauvages. Il est vray que l'ordonnance portoit, que si quelques unes estoient attirées & appelees à la cognoissance de Dieu, qu'apres qu'elles seroyent baptizees, il seroit permis de les espouser. Mais tout ainsi que, nonobstant les remontrances que nous avons par plusieurs fois faites à ce peuple barbare, n'y en eut pas une qui laissant sa vieille peau, voulust avoüer Iesus Christ pour son sauveur : aussi tout le temps que ie demeuray là, n'y eut-il point de Français qui en print à femme. Neantmoins comme ceste loy avoit doublement son fondement sur la parole de Dieu, aussi fut-elle si bien observee, que non seulement pas un seul des gens de Villegagnon ny de nostre compagnie la transgressa, mais aussi quoyque depuis mon retour i'aye entendu dire de luy : que quand il estoit en l'Amerique, il se polluoit avec les femmes sauvages, ie lui rendray ce tesmoignage qu'il n'en estoit point soupçonné de nostre temps. Qu plus est, il avoit la pratique de son ordonnance en telle recommandation, que n'eust esté l'istante re-

queste que quelques uns de ceux qu'il aymoit le plus, luy firent pour un Truchement, lequel estant allé en terre ferme, avoit esté convaincu d'avoir paillardé avec une de laquelle il avoit ia autrefois abusé, au lieu qui'l ne fut puni de la cadene au pied, & mis au nombre des esclaves Villegagnon voulait qu'il fust pendu. Selon doncques que i'en ay cogneu, tant pour son regard que pour les autres, il estoit à louer en ce point : & pleust à Dieu que pour l'avancement de l'Eglise, & pour le fruit que beaucoup de gens de bien en recevoient maintenant, il se fust aussi bien porté en tous les autres.

Mais mené qu'il estoit au reste d'un esprit de contradiction, ne se pouvant contenter de la simplicité que l'Escriture sainte monstre aux vrais chrestiens devoir tenir touchant l'administration des Sacremens : il advint le iour de Pentecoste suyvant, que nous fismes la cene pour la seconde fois, luy (contrevenant directement à ce qu'il avoit dit, quand il dressa l'ordre de l'Eglise: assavoir, comme on a veu cy dessus, qu'il vouloit que toutes inventions humaines fussent reiettees) allegant que saint Cyprian, & saint Clement avoyent escrit, qu'en la celebration d'icelle il falloit mettre de l'eau au vin, non seulement il vouloit opiniastrément, & par nécessité que cela se fist, mais aussi affermoit & vouloit qu'on creust que le pain consacré profitoit autant au corps qu'à l'ame. Davantage qu'il falloit mesler du sel & de l'huile avec l'eau du baptesme. Qu'un Ministre ne se pouvoit remarier en secondes nopces: amenant le passage de saint Paul à Timothee, que l'Evesque soit mari d'une seule femme. Brief ne voulant plus lors despendre d'autre conseil que du sien propre sans fondement de ce qu'il disoit en la parole de

Dieu, il voulut absolument tout remuer à son appetit. Mais à fin que chacun soit adverti comme il argumentoit invinciblement : d'entre plusieurs sentences de l'Escriture qu'il alleguoit, pretendan. prouver son dire, i'en proposeray seulement icy une. Voici doncques ce q'ie luy ouy un iour dire à l'un de ses gens ; n'as tu pas leu en l'Esvangile du lepreux qui dit à Iesus Christ, Seigneur, si tu veux tu me peux nettoyer ? & qu'incontinent que Iesus luy eut dit, ie le veux, sois net, il fut net. Ainsi (disoit ce bon expositeur) quand Iesus Christ a dit du pain, ceci est mon corps il faut croire, sans autre interpretation, qu'il y est enclos : & laissons dire ces gens de Geneve. Ne voila pas bien interpreter un passage par l'autre ? C'est certes aussi bien rencontré que celuy qui en un concile allega, que puisqu'il est escrit, Dieu a crée l'homme à son image, qu'il faut doncques avoir des images. Partant qu'on iuge maintenant par cest eschantillon de la feriale theologie de Villegagnon, qui a tant fait parler de luy, si entendant si bien l'Escriture, il n'estoit pas suffisant (comme il s'est vanté depuis son apostasie) tant pour clore la bouche à Calvin, que pour faire teste en dispute à tous ceux qui ne voudroyent tenir son parti. Je pourrois adiouster beaucoup d'autres propos aussi ridicules que le précédent, que ie luy ay ouy tenir touchant ceste matiere de Sacremens. Mais parceque quand il fut de retour en France, non-seulement Petrus Richelius le depeignit de toutes ses couleurs : mais aussi d'autres depuis l'estrillerent & espouffeterent si bien qu'il n'y fallut plus retourner, craignant d'ennuyer les lecteurs, ie n'en diray icy davantage.

En ce mesme temps, Cointa, voulant aussi montrer son favior, se mit à faire leçons publiques : mais

ayant commencé l'Evangile selon sainct Iean (matiere telle & aussi haute que scavent ceux qui font profession de Theologie) il rencontroit le plus souvent aussi a propos, qu'ont dit communément que *Magnificat* font à Matines : & toutesfois c'estoit le seul support de Villegagnon en ce pays la, pour impugner la vraye doctrine de l'Evangile. Comment donc? dira icy quelqu'un, le cordelier frère André Thevet, qui se plaint si fort en sa *cosmographie* : que les ministres que Calvin avait envoyez en l'Amerique, envieux de son bien & entreprenant sur sa charge, l'empescherent de gagner les asmes esgarees du pauvre peuple sauvage (car voila ses propres mots) se taisoit il lors? Estoit-il plus affectionné envers les barbares, qu'à la deffense de l'Eglise romaine, dont il se fait si bon pillier? La responce à ceste bourde de Thevet en cest endroit fera, que tout ainsi que j'ay ia dit ailleurs, qu'il estoit de retour en France avant que nous arrivissions en ce pays-la, aussi prie ie derechef les lecteurs de noter icy en passant, que comme ie n'ay fait, ny ne feray aucune mention de luy en tout le discours present, touchant les disputes que Villegagnon & Cointa eurent contre nous au fort de Colligny en la terre du Bresil, qu'aussi n'y a il iamais veu les ministres dont il parle ny eux semblablement luy. Partant, comme j'ay prouvé en la preface de ce livre, puisque ce bon catholique Thevet n'y estant pas de nostre temps, avoit lors un fossé de deux mil lieües de mer entre luy & nous, pour empescher que les sauvages à nostre occasion ne se ruassent sur luy, & le missent à mort (ainsi que contre verité il a osé escrire) sans di ie repaistre le monde de telles ballivernes, qu'il allegue d'autre exemple de son zele, que celui qu'il dit avoir eu en la conversion des sauvages, si les

ministres ne l'eussent empesché, car ie di derechef que cela est faux.

Or pour retourner à mon propos, incontinent apres ceste Cene de Pentecoste, Villegagnon declarant tout ouvertement qu'il avoit changé l'opinion qu'il disoit autrefois avoir eüe de Calvin : sans attendre sa responce, qu'il avoit envoyé querir en France par le ministre Chartier, dit que c'estoit un meschant heretique desvoyé de la foy ; & de fait dès lors nous monstrant fort mauvais visage, disant qu'il vouloit que le presche ne durast plus que demie heure depuis la fin de May, il n'y assista que bien peu. Conclusion, la dissimulation de Villegagnon nous fut si bien descoverte, qu'ainsi qu'on dit communément, nous cognusmes lors de quel bois il se chauffoit. Que si on demande maintenant quelle fut l'occasion de ceste revolte : quelques uns des nostres tenoyent que le Cardinal de Lorraine & autres qui luy avoyent escrit de France par le maistre d'un navire, qui vint en ce temps la au cap de Frie, trente lieues au deçà de l'isle où nous estions, l'ayant reprins fort asprement par leurs lettres, de ce qu'il avoit quitté la religion Catholique Romaine, de crainte qu'il en eut, il changea soudain d'opinion. Toutesfois, i'ay entendu depuis mon retour, que Villegagnon devant mesme qu'il partit de France, pour tant mieux se servir du nom & auctorité de feu monsieur l'admiral de Chastillon, & aussi pour abuser plus facilement tant l'Eglise de Geneve en general que Calvin en particulier (ayant comme on a veu au commencement de ceste histoire escrit aux uns & aux autres, à fin d'avoir gens qui l'allaissent trouver) avoit prins advis avec ledit Cardinal de Lorraine, de se contrefaire de la Religion. Mais quoy qu'il en soit, ie puis asseurer que lors de sa revolte, comme s'il eust

eu un bourreau en sa conscience, il devint si chagrin que jurant à tous coups le corps saint Jacques (qui estoit son serment ordinaire) qu'il romproit la teste, les bras & les iambes au premier qui le fâcheroit, nul ne s'osoit plus trouver devant luy. Sur quoy, puisqu'il vient à propos, ie reciteray la cruauté que ie luy vis en ce temps la exercer sur un François nommé La Roche, lequel il tenoit à la chaîne. L'ayant donc fait coucher tout à plat contre terre, & par un de ses satellites à grands coups de baston tant fait battre sur le ventre, qu'il en perdoit presque le vent & l'haleine, apres que le pauvre homme fut ainsi meurtri d'un costé, cest inhumain disoit, corps S. Jacques paillard, tourne l'autre : tellement qu'encores qu'avec une pitié incroyable il laissast ainsi ce pauvre corps tout estendu, brisé & à demi mort, si ne fallut il pas pour cela qu'il laissast de travailler de son mestier, qui estoit menuisier. Semblablement d'autres François qu'il tenoit à la chaîne pour mesme occasion que le susdit Laroche, assavoir parce qu'à cause du mauvais traitement qu'il leur faisoit avant que nous fussions en ce pays la, ils avoyent conspiré entre eux de le jeter en mer, estans plus travaillez que s'ils eussent esté aux galeres, aucuns d'entre eux charpentiers de leur estat, l'abandonnant, aimèrent mieux s'aller rendre en terre ferme avec les sauvages (lesquels aussi les traitoyent plus humainement) que de demeurer davantage avec luy. Comme aussi trente ou quarante hommes & femmes sauvages *Margaias*, lesquels les *Toüoupinambaoults*, nos alliez avoyent prins en guerre, & les lui avoyent vendus pour esclaves, estoient traittez encores plus cruellement. Et de faict, ie luy vis une fois faire embrasser une piece d'artillerie à l'un d'entre eux nommé *Mingaut*, auquel pour une chose qui ne

meritoit presque pas qu'il fut tancé, il fit neantmoins degoutter & fondre du lard fort chaud sur les fesses ; tellement que ces pauvres gens disoyent souvent en leur langage : Si nous eussions pensé que *Paycolas* (ainfi appelloyent-ils Villegagnon), nous eust traité de ceste façon, nous nous fussions plus tost faits manger à nos ennemis que de venir vers luy.

Voila en passant un petit mot de son humanité, & serois content, n'estoit comme il a esté touché ci-dessus, que quand nous eufmes mis pied à terre en son isle, il dit nommément, qu'il vouloit que la superfluité des habillemens fust reformee, de mettre ici fin à parler de luy.

Il faut doncques encore que ie dise le bon exemple, & la pratique qu'il monstra en cest endroit. C'est qu'ayant non seulement grande quantité de draps de foye & de laine, qu'il aimoit mieux laisser pourrir dans ses coffres que d'en revestir ses gens (une partie desquels neantmoins estoyent presque tous nuds), mais aussi des camelots de toutes couleurs : il s'en fit faire six habillemens à rechange tous les iours de la semaine : assavoir, la casaque & les chausses tousiours de mesme, de rouges, de iaunes, de tannez, de blancs, de bleux & de verts : tellement que cela estant aussi bien seant à son aage & à la profession & degré qu'il vouloit tenir, qu'un chacun peut iuger, aussi cognoissions nous à peu pres à la couleur de l'habit qu'il avoit vestu de quelle humeur il seroit meü ceste iournée la : de façon que quand nous voyons le vert & le iaune en pays, nous pouvions bien dire qu'il n'y faisoit pas beau. Mais surtout quand il estoit paré d'une longue robe de camelot iaune, bendée de velour noir, le faisant mout beau voir en tel equippage, les plus ioyeux de ses gens disoyent

qu'il sembloit lors son vray enfant sans fouci. Partant si celuy ou ceux qui comme un sauvage, apres qu'il fut de retour par deça, le firent peindre tout nud, au-dessus du renversement de la grande marmite, eussent esté advertis de ceste belle robbe, il ne faut point douter que pour ioyaux & ornemens, ils ne luy eussent aussi bien laissée qu'ils firent sa croix & son flageolet pendus à son col.

Que si quelqu'un dit maintenant qu'il n'y a point d'ordre que j'aye recherché ces choses de si pres (comme à la verité ie confesse que principalement ce dernier point ne valoit pas l'escrire), ie respon à cela, puisque Villegagnon a tant fait le Roland le furieux contre ceux de la Religion reformee, nommément depuis son retour en France : leur ayant di ie, tourné le dos de ceste façon, il me semble qu'il meritoit que chacun sceust comme il s'est porté en toutes les religions qu'il a savyies : ioint que pour la raison que j'ay ia touchée en la preface, il s'en faut beaucoup que ie dise tout ce que j'en scay.

Or finalement apres que par le sieur du Pont nous luy eufmes fait dire, que puisqu'il avoit reietté l'Evangile, nous n'estant point autrement ses suiets, n'entendions plus d'estre à son service, moins voulions nous continuer à porter la terre & les pierres en son fort : luy là dessus nous pensant bien fort estonner, voire faire mourir de faim s'il eust peu, defendit qu'on ne nous baillast plus les deux gobelets de farine de racine, lesquels comme j'ay dit ci-devant, chacun de nous avoit accoustumé d'avoir par iour. Mais tant s'en fallut que nous en fussions faschez, qu'au contraire, outre que nous en avions plus pour une serpe, ou pour deux ou trois cousteaux que nous baillions aux sauvages (lesquels nous venoyent souvent voir en

l'isle dans leurs petites barques, ou bien l'allions querir vers eux en leurs villages) qu'il ne nous en eust sceu bailler en demi an, nous fusmes bien aises par tel refus d'estre entierement hors de sa suiettion. Cependant s'il eust esté le plus fort, & qu'une partie de ses gens & des principaux n'eussent tenu nostre parti, il ne faut point douter qu'il ne nous eust lors mal fait nos besongnes, c'est à dire qu'ils eussent essayé de nous dompter par force. Et de fait, pour tenter s'il en pourroit venir à bout, ainsi qu'un nommé Jean Gardien & moy fusmes un iour de retour de terre ferme (où nous demeurâmes ceste fois la environ quinze iours parmi les sauvages) luy feignant ne rien sçavoir du congé, qu'avant que partir nous avions demandé à monsieur Barré, son lieutenant : pretendant par là que nous eussions transgressé l'ordonnance qu'il avoit faite portant defense que nul n'eust à sortir de l'isle sans licence, non-seulement à cause de cela il nous voulu faire apprehender, mais qui pis estoit, il commandoit que, comme à ses esclaves, on nous mist à chacun une chaîne au pied. Et en fusmes en tant plus grand danger, que le sieur du Pont nostre conducteur (lequel, comme aucuns disoyent, veu sa qualité, s'abbaissoit trop sous luy) au lieu de nous supporter & de l'empescher nous prioit que pour un iour ou deux nous souffrissions cela, & que quand la colere de Villegagnon seroit passée il nous seroit delivrer. Mais, tant à cause que nous n'avions point enfreint l'ordonnance, que par ce principalement (ainsi que j'ay dit) que nous luy avons déclaré, puisqu'il avoit rompu la promesse qu'il avoit faite de nous maintenir en l'exercice de la Religion Evangelique, nous n'entendions plus rien tenir de luy, iom: les exemples de tant d'autres qu'il tenoit à la ca

dene, que nous voyons iournellement devant nos yeux estre si cruellement traitez de luy, nous declarafmes tout à plat que nous ne l'endurerions pas. Partant luy oyant ceste responce, & sachant bien aussi que s'il vouloit passer outre, nous estions quinze ou seize de nostre compagnie, si bien unis & liez d'amitié, que qui pouffoit l'un frapperoit l'autre, comme on dit, il ne nous auroit pas par force, il fila doux & se deporta. Et certes outre cela, ainsi que i'ay tantost touché, les principaux de ses gens estans de nostre Religion, & par consequent mal contens de luy à cause de sa revolte : si nous n'eussions craint que monsieur l'admiral, lequel sous l'auctorité du Roy (comme i'ay dit du commencement) l'avoit envoyé, & qui ne le cognoissoit pas encore tel qu'il estoit devenu, en eust esté marry, avec quelques autres respects que nous eufmes, il y en avoit qui empoignans ceste occasion pour se ruer sur luy, avoyent grande envie de le ietter en mer, à fin, disoyent ils, que sa chair & ses grosses espauls servissent de nourriture aux poissons. Toutesfois la plupart trouvant plus expedient que nous nous comportissions doucement, encores que nous fissions tousiours publiquement le presche (qu'il n'osoit ou ne pouvoit empescher) si est ce, pour obvier qu'il ne nous troublast & brouillast plus quand nous celebrerions la Cene, du depuis nous la fimes de nuit, & à son desceu.

Et parce qu'après la dernière Cene que nous fimes en ce pays la, il ne nous resta qu'environ un verre de tout le vin que nous avions porté de France, n'ayans moyen d'en recouvrer d'ailleurs, la question fut esmeue entre nous : assavoir si à faute de vin nous la pourrions celebrer avec d'autres bruvages. Quelques-uns allegans entre autres passages, que Iesus Christ en l'insti-

tution de la Cene apres l'action de graces, ayant expressement dit à ses apôtres, ie ne boiray plus du fruit de la vigne, &c., estoient d'opinion que le vin defaillant il vaudroit mieux s'abstenir du signe que de le changer. Les autres au contraire disoyent, que lorsque Iesus-Christ institua la Cene, estant au pays de Iudee, il y avoit parlé du breuvage qui y estoit ordinaire, & que s'il eust esté en la terre des sauvages, il est vraysemblable qu'il eust non-seulement fait mention du bruvage dont ils usent au lieu de vin, tant qu'ils se pourroyent trouver, qu'aussi à defaut d'iceux ne feroient ils point de difficulté de celebrer la Cene avec les choses les plus communes (tenant lieu de pain & de vin) pour la nourriture des hommes du pays où ils seroyent. Mais encores que la plupart enclinaist à ceste derniere opinion, parceque nous n'en vinsmes pas iusques à ceste extremité, ceste matiere demeura indéçise. Toutesfois, tant s'en faut que cela engendrast aucune division entre nous, que plus tost par la grace de Dieu, demeurasmes nous tousiours en telle union & concorde, que ie desirois que tous ceux qui font aujourdhuy profession de la Religion reformee marchassent de tel pied que nous faisons lors.

Or pour parachever ce que j'avois à dire touchant Villegagnon, il advint sur la fin du mois d'octobre que luy suyvant le proverbe qui dit, que celuy qui se veut distraire de quelqu'un en cherche l'occasion, se veut distraire de plus en plus & nous & la doctrine laquelle detestant de plus en plus & nous & la doctrine laquelle nous suyvions, disant qu'il ne nous vouloit plus souffrir ni endurer en son fort, ni en son isle, commanda que nous en fortissions. Vray est (ainsi que j'ay touché ci-dessus) que nous avions bien moyen de l'en chasser luy mesme si nous eussions voulu : mais tant à fin de lui oster toute occasion de se plaindre de nous,

que parceque entre les raisons fufdites, la France & autres pays eftans abruvez que nous eftions allez par dela pour y vivre felon la reformation de l'Evangile, craignans de mettre quelque tache fur iceluy, nous aimafmes mieux en obtempérant à Villegagnon & fans contester davantage luy quitter la place. Ainfi apres que nous eufmes demeuré environ huit mois en ceste ifle & fort de Coligny, lequel nous avions aidé à bafir, nous nous retirafmes & passafmes en terre ferme, en laquelle, en attendant qu'un navire du Havre de Grave qui estoit là venu pour charger du Bresil (au maïstre duquel nous marchandafmes de nous repaffer en France) fust prest à partir, nous demeurafmes deux mois. Nous nous accommodafmes sur le rivage de la mer, à costé gauche, en entrant dans ceste riviere de *Ganabara*, au lieu dit par les Francois la Briqueterie, lequel n'est qu'à demi lieue du fort. Et comme de là nous allions, venions, frequentions, mangions & beuvions parmi les sauvages (lesquels sans comparaïson nous furent plus humains que celui lequel sans luy avoir mesfait ne nous peut souffrir avec luy). Aussi eux, de leur part, nous apportans des vivres & autres choses dont nous avions affaire, nous y venoyent souvent visiter. Or ayant sommairement décrit en ce chapitre l'inconstance & variation que j'aycogne en Villegagnon en matiere de Religion : le traitement qu'il nous fit sous pretexte d'icelle : ses disputes & l'occasion qu'il print pour se destourner de l'Evangile : ses gestes & propos ordinaires en ce pays-la, l'inhumanité dont il ufoit envers les gens, & comme il estoit magistralement équipé : reservant à dire quand ie feray en nostre embarquement pour le retour, tant le congé qu'il nous bailla, que la trahison dont il usa envers nous à nostre

departement de la terre des sauvages, à fin de traiter d'autres points, ie le lairray pour maintenant battre & tourmenter les gens dans son fort, lequel avec le bras de mer où il est situé, ie vay en premier lieu descrire.





CHAPITRE VII

Description de la rivière de Ganabara, autrement dite Geneuvre en l'Amerique : — De l'isle & fort de Coligny qui fut basti en icelle : ensemble les autres isles qui sont és environs.



OMME ainsi soit que ce bras de mer & rivière de *Ganabara*, ainsi appelee par les sauvages, & par les Portugallois *Geneure* (parce que comme on dit, ils la descouvrirent le premier iour de ianvier, qu'ils nomment ainsi) laquelle demeure par les vingt & trois degrez au dela de l'Equinoctial, & droit sous le Tropicque de Capricorne, ait esté l'un des ports de mer en la terre du Bresil, plus frequenté de nostre temps par les François : j'ay estimé n'estre hors de propos, d'en faire ici une particuliere & sommaire description. Sans doncques m'arrester à ce que d'autres en ont voulu escrire, ie di en premier lieu (ayant demeuré & navigé sur icelle environ un an) qu'en s'avançant sur les terres, elle a environ douze lieües de long, & en quelques endroits sept ou huit de large ; & quant au reste, combien que les montagnes qui l'entourent de toutes parts ne soyent pas si hautes que celles qui bornent le grand & spacieux lac d'eau douce de Geneve, neantmoins la terre ferme l'avoisinant ainsi de

tous costez elle est assez semblable à iceluy quant à sa situation.

Au reste, d'autant qu'en laissant la grand mer, il faut costoyer trois petites isles inhabitables, contre lesquelles les navires, si elles ne sont bien conduites, sont en grand danger de se heurter & briser, l'emboucheure en est assez fascheuse. Apres cela, il faut passer par un destroit lequel n'ayant pas demi quart de lieüe de large, est limité du costé gauche en y entrant d'une montagne & roche pyramidale, laquelle n'est pas seulement d'esmerveillable & excessive hauteur, mais aussi à la voir de loïn, on diroit qu'elle est artificielle : & de fait, parce qu'elle est ronde, & semblable à une grosse tour, entre nous François, par une maniere de parler hyperbolique, l'avions nommee le Pot de Beurre. Un peu plus avant dans la riviere il y a un rocher, assez plat, qui peut avoir cent ou six vingts pas de tour, que nous appellions aussi le Ratier, sur lequel Villegagnon à son arrivee, ayant premierement posé ses meubles & son artillerie s'y pensa fortifier : mais le flux & reflux de la mer l'en chassa. Une lieüe plus outre, en l'isle où nous demeurions, laquelle, ainsi que j'ay ia touché ailleurs, estoit inhabitable au paravant que Villegagnon fust arrivé en ce pays là : mais au reste n'ayant qu'environ demi lieüe Françoise de circuit, & estant six fois plus longue que large, environnee qu'elle est de petits rochers à fleur d'eau, qui empeschent que les vaisseaux n'en peuvent approcher plus pres que la portee du canon, elle est merveilleusement & naturellement forte. Et de fait n'y pouvant aborder, mesmes avec les petites barques, sinon du costé du port, lequel est encore à l'opposite de l'avenue de la grand mer, si elle eust esté bien gardée, il n'eust pas esté possible de la forcer ni de

la surprendre, comme les Portugais, par la faute de ceux que nous y laissâmes, ont fait depuis nostre retour. Au surplus y ayant deux montagnes aux deux bouts, Villegagnon sur chacune d'icelles fit faire une maisonnette : comme aussi sur un rocher de cinquante ou soixante pieds de haut, qui est au milieu de l'isle, il avoit fait bastir sa maison.

De costé & d'autre de ce rocher, nous avions aplani & fait quelques petites places, esquelles estoient basties, tant la salle où on s'assembloit pour faire le presche & pour manger qu'autres logis, esquels (comprenant tous les gens de Villegagnon) environ quatre vingts personnes que nous estions, residents en ce lieu, logions & nous accommodions. Mais notez qu'excepté la maison qui est sur la roche, où il y a un peu de charpenterie, & quelques boulevards sur lesquels l'artillerie estoit placee, lesquels sont revestus de telle quelle maçonnerie, que ce sont tous logis ou plus tost loges : desquels comme les sauvages en ont esté les architectes, aussi les ont ils bastis à leur mode, assavoir de bois ronds, & couverts d'herbes. Voila en peu de mots quel estoit l'artifice du fort, lequel Villegagnon, pensant faire chose agreable à messire Gaspard de Coligny, admiral de France (sans la faveur aussi & assistance duquel, comme j'ay dit du commencement, il n'eust jamais eu ni le moyen de faire le voyage, ni de bastir aucune forteresse en la terre du Bresil), nomma Coligny en la France Antartique. Mais faisant semblant de perpetuer le nom de cest excellent seigneur, duquel voirement la memoire fera à iamais honorable entre toutes gens de bien, ie laisse à penser, outre ce que Villegagnon (contre la promesse qu'il lui avoit faite avant que partir de France d'establis le pur service de Dieu en

ce pays la) se revolta de la Religion, combien encore en quittant ceste place aux Portugais, qui en font maintenant possesseurs, il leur donna occasion de faire leurs trophées & du nom de Coligny & du nom de France Antarctique qu'on avoit imposé à ce pays la.

Sur lequel propos, ie diray que ie ne me puis aussi assez esmerveiller de ce que Thevet en l'an 1558, & environ deux ans apres son retour de l'Amerique, voulant semblablement complaire au roy Henry second, lors regnant, non-seulement en une carte qu'il fist faire de ceste riviere de *Ganabara*, & fort de Coligny, fit pourtraire à costé gauche d'icelle en terre ferme, une ville qu'il nomma ville Henry : mais aussi, quoy qu'il ait eu assez de temps depuis pour penser que c'estoit pure moquerie, l'a neantmoins derechef fait mettre en sa *Cosmographie*. Car quand nous partismes de ceste terre du Bresil, qui fut plus de dix huit mois apres Thevet, ie maintien qu'il n'y avoit aucune forme de bastimens, moins village ni ville à l'endroit où il nous en a forgé & marqué une vrayment fantastique. Aussi luy mesme estant en incertitude de ce qui devoit proceder au nom de ceste ville imaginaire, à la maniere de ceux qui disputent s'il faut dire bonnet rouge, ou rouge bonnet, l'ayant nommé *Ville Henry* en sa premiere carte, & *Henryville* en la seconde, donne assez à coniecturer que tout ce qu'il en dit n'est qu'imagination, & chose supposee par luy ; tellement que sans crainte de l'équivoque, le lecteur choisissant lequel qu'il voudra de ces deux noms, trouvera que c'est toujours tout un, assavoir rien que de la peinture. De quoy ie conclu neantmoins, que Thevet dès lors, non-seulement se ioua plus du nom du roy Henry, que ne fit Villegagnon de celui de Coligny qu'il imposa à son fort, mais qu'aussi par cette reitera-

tion entant qu'en luy est, il a pour la seconde fois prophané la memoire de son prince. Et à fin de prevenir tout ce qu'il pourroit mettre en avant là dessus (luy niant tout à plat que le lieu qu'il pretend soit celuy que nous appellions la Briqueterie, auquel nos manouvriers bastirent quelques maisonnettes) ie luy confesse bien qu'il y a une montagne en ce pays là, laquelle les François qui s'y habituerent les premiers, en souvenance de leur souverain Seigneur, nommerent le mont Henry : comme aussi de nostre temps, nous en nommasmes un autre Corguilleray, du furnom de Philippe de Corguilleray, sieur du Pont, qui nous avoit conduits par dela : mais s'il y a autant de difference d'une montagne à une ville, comme on peut dire véritablement qu'un clocher n'est pas une vache, il s'enfuit ou que Thevet, en marquant ceste *Ville Henry* ou *Henry ville* en ses cartes, a eu la berlue, ou qu'il en a voulu faire accroire plus qu'il n'en est. Dequoy derechef, à fin que nul ne pense que i'en parle autrement qu'il ne faut, ie me rapporte à tous ceux qui ont fait ce voyage : & mesmé aux gens de Villegagnon, dont plusieurs font encores en vie : assavoir s'il y avoit apparence de ville où on a voulu situer celle que ie renvoye avec les fictions des poetes. Partant, comme i'ay dit en la preface, puisque Thevet sans occasion a voulu attaquer l'escarmouche contre mes compagnons & moy, si nommément il trouve ceste réfutation en ses œuvres de l'Amérique, de dure digestion, d'autant qu'en me defendant contre ses calomnies, ie luy ay ici rasé une ville, qu'il sache que ce ne sont pas tous les erreurs que i'y ay remarquez : lesquels, comme i'en suis bien records, s'il ne se contente de ce peu que i'en touche en ceste histoire, ie luy monstreray

par le menu. Je suis marry toutes fois qu'en interrompant mon propos, j'aye esté contraint de faire encore ceste digression en cest endroit : mais pour les raisons susdites, assavoir pour monstrier à la verité comme toutes choses ont passé, ie fais iuge les lecteurs si i'ay tort ou non.

Pour doncques poursuyvre ce qui reste à descrire, tant de nostre riviere de *Ganabara* que de ce qui est situé en icelle, quatre ou cinq lieües plus avant que le fort sus mentionné, il y a une autre belle & fertile isle, laquelle, contenant environ six lieües de tour nous appelions la grande isle. Et parce qu'en icelle, il y a plusieurs villages habités des sauvages nommés *Toüoupinambaouls*, alliez des François, nous y allions ordinairement dans nos barques querir des farines & autres choses necessaires.

Davantage, il y a beaucoup d'autres petites islettes inhabitées en ce bras de mer, esquelles entre autres choses il se trouve de grosses & fort bonnes huitres : comme aussi les sauvages, se plongeans ès rivages de la mer, rapportent de grosses pierres, à l'entour desquelles il y a une infinité d'autres petites huitres qu'ils nomment *Leripés*, si bien attachées, voire comme collées, qu'il les en faut arracher par force. Nous faisons ordinairement bouillir de grandes pottées de ces *Leripés*, dans aucuns desquels, en les ouvrans & mangeans, nous y trouvions de petites perles.

Au reste, ceste riviere est remplie de diverses especes de poissons, comme en premier lieu (ainsi que ie diray plus au long ci apres) de force bons mullets, de requiens, rayes, marsouins, & autres moyens & petits, aucuns desquels ie descrireay aussi plus amplement au chapitre des poissons. Mais principalement ie ne veux pas oublier de faire ici mention des horribles

& espouvantables baleines, lesquelles nous montrant journellement leurs grandes nageoires hors de l'eau, en s'esgayant dans ceste large & profonde rivière s'approchoyent souvent si près de nostre isle, qu'à coups d'arquebuses nous les pouvions tirer & atteindre. Toutesfois parce qu'elles ont la peau assez dure, & mesme le lard tant espais, que ie ne croy pas que la balle peust penetrer si avant qu'elles en fussent guere offensees, elles ne laissoyent pas de passer outre, moins mouroyent elles pour cela. Pendant que nous estions par dela, il y en eut une, laquelle à dix ou douze lieües de nostre fort, tirant au cap de Frie, s'estant approchée trop près du bord, & n'ayant pas assez d'eau pour retourner en pleine mer, demeura eschoüee & à sec sur le rivage. Mais néantmoins nul n'en osant approcher avant qu'elle fust morte d'elle mesme : non-seulement en se debattant elle faisoit trembler la terre bien loin autour d'elle, mais aussi on oyoit le bruit & estonnement le long du rivage de plus de deux lieües. Davantage combien que plusieurs tant des sauvages que de ceux des nostres qui y voulurent aller en rapportassent autant qu'il leur pleut, si est ce qu'il en demeura plus des deux tiers qui fut perdue & empuantie sur le lieu. Mesmes la chair fraiche n'en estant pas fort bonne, & nous n'en mangeans que bien peu de celle qui fut apportee en nostre isle (horsmis quelques pieces du gras, que nous faisions fondre, pour nous servir & esclaire la nuit de l'huile qui en sortoit) la laissions dehors par monceaux à la pluye & au vent, nous n'en tenions non plus de conte que de fumiers. Toutesfois la langue, qui estoit le meilleur, fut fallée dans des barils & envoyée en France à monsieur l'admiral.

Finalemēt (comme i'ay ia touché) la terre ferme

environnant de toutes parts ce bras de mer, il y a encores à l'extrémité & au cul du sac deux autres beaux fleuves d'eau douce qui y entrent, sur lesquels, avec d'autres François ayant aussi navigé dans des barques près de vingt lieües avant sur les terres, i'ay esté en beaucoup de villages parmi les sauvages qui habitent de costé & d'autre. Voila en brief ce que i'ay remarqué en ceste rivière de Geneure ou *Ganabara* : de la perte de laquelle, & du fort que nous y avons basti, ie suis tant plus marri, que si le tout eust esté bien gardé, comme on pouvoit, c'eust esté non seulement une bonne & belle rétraite, mais aussi une grande commodité de naviger en ce pays la pour tous ceux de nostre nation François. A vingt huit ou trente lieües plus outre, tirant à la rivière de Plate & au destroit de Magellan, il y a un autre grand bras de mer appelé par les François la rivière des Vases, en laquelle semblablement, en voyageans en ce pays là, ils prennent port : ce qu'ils font aussi au Havre du cap de Frie, auquel, comme i'ay dit cy devant, nous abordâmes & descendîmes premierement en la terre du Brésil.





CHAPITRE VIII

Du naturel, force, stature, surdité, disposition & ornemens du corps, tant des hommes que des femmes sauvages, Brésilliens, habitans en l'Amerique, entre lesquels i'ay fréquenté environ un an.



AYANT iusques icy récité tant ce que nous vismes sur mer en allant en la terre du Bresil, que comme toutes choses passèrent en l'isle & fort de Colligny, où se tenoit Villegagnon, pendant que nous y estions : ensemble quelle est la riviere nommee Ganabara en l'Amerique puisque ie suis entré si avant en matiere, avant que ie me rembarque pour retourner en France, ie veux aussi discourir tant sur ce que i'ay observé touchant la façon de vivre des sauvages que des autres choses singulieres & inconnues par deçà, que i'ay veues en leur pays.

En premier lieu doncques (à fin que, commençant par le principal, ie poursuiue par ordre), les sauvages de l'Amerique, habitans en la terre du Bresil, nommez *Toüoupinambaoults*, avec lesquels i'ay demeuré & fréquenté familièrement environ un an, n'estant point plus grans, plus gros ou plus petits de stature que nous sommes en l'Europe, n'ont le corps ny monstrueux ny prodigieux à nostre esgard : bien sont ils plus forts, plus robustes & replets, plus disposts,

moins fuiets à maladie : & mesme il n'y a presque point de boiteux, de borgnes, contrefaits ny maleficiés entre eux. Davantage, combien que plusieurs parviennent iusques à l'aage de cent ou six vingt ans (car ils savent bien ainsi retenir & conter leurs aages par lunes) peu y en a qui en leur vieillesse ayent les cheveux ny blancs ny gris. Choses qui pour certain montrent non seulement le bon air & bonne temperature de leur pays, auquel, comme i'ay dit ailleurs, sans geles ny grandes froidures, les bois, herbes & champs sont toujours verdoyans, mais aussi (eux tous beuvans vraiment à la fontaine de Iovence) le peu de soin & de souci qu'ils ont des choses de ce monde. Et de fait, comme ie le monstreray encore plus amplement cy apres, ou ainsi qu'ils ne puissent, en façon que ce soit en ces sources fangeuses, ou plustost pestilentiales, dont découlent tant de ruisseaux qui nous rongent les os, succent la moëlle, attenuent le corps & consomment l'esprit : brief nous empoisonnent & font mourir par deça devant nos cours : assavoir, en la des fiance, en l'avarice qui en procede, aux procez & brouilleries, en l'envie & ambition, aussi rien de tout cela ne les tourmente, moins les domine & passionne.

Quant à leur couleur naturelle, attendu la région chaude où ils habitent, n'estans pas autrement noirs, ils sont seulement basanez, comme vous diriez les Espagnols ou Provençaux.

Au reste, chose non moins estrange que difficile à croire à ceux qui ne l'ont veu, tant hommes, femmes qu'enfans, non seulement sans cacher aucune partie de leurs corps, mais aussi sans montrer aucun signe d'en avoir honte ny vergongne, demeurent & vont coutumierement aussi nuds qu'ils fortent du ventre de leurs meres. Et cependant tant s'en faut, comme

aucuns pensent, & d'autres le veulent faire accroire, qu'ils soient velus ny couverts de leurs poils, qu'au contraire, n'estans point naturellement plus pelus que nous sommes en ce pays par deçà, encore si tost que le poil qui croist sur eux commence à poindre & à fortir de quelque partie que ce soit, voire iusques à la barbe, & aux paupieres & sourcils des yeux (ce qui leur rend la veüe louche, bicle, esgaree & farouche), ou il est arraché avec les ongles, ou, depuis que les chrestiens y frequentent, avec des pincettes qu'ils leur donnent: ce qu'on a aussi escrit que font les habitans de l'isle de Cumana au Peru, l'excepte seulement, quant à nos *Tououpinambaouls*, les cheveux, lesquels encore à tous les masles, dès leurs ieunes aages, depuis le sommet & tout le devant de la teste sont tondus fort pres, tout ainsi que la couronne d'un moine, & sur le derriere, à la façon de nos maieurs et de ceux qui laissent croistre leur perruque, on leur rongne sur le col. A quoy aussi, pour (s'il m'est possible) ne rien omettre de ce qui fait à ce propos, i'adiousteray en cest endroit, qu'ayant en ce pays là certaines herbes, larges d'environ deux doigts, lesquelles croissent un peu courbees en rond & en long, comme vous diriez le tuyau qui couvre l'espy de ce gros mil que nous appellons en France bled farrazin: i'ai veu des vieillards (mais non pas tous, ny mesmes nullement les ieunes hommes, moins les enfans) lesquels prenans deux feuilles de ces herbes, les mestoyent & lioyent avec du fil de coton à l'entour de leur membre viril, comme aussi ils l'enveloppoient quelquesfois avec les mouchoirs & autres petits linges que nous leur baillions. En quoy, de prime face, il sembleroit qu'il restat encore en eux quelque scintille de honte naturelle: voire toutesfois s'ils faisoient telles choses ayant

esgard à cela : car, combien que ie ne m'en fois point autrement enquis, i'ay plustost opinion que c'est pour cacher quelque infirmité qu'ils peuvent avoir en leur vieillesse en ceste partie là.

Outre plus, ils ont ceste coustume que dès l'enfance de tous les garçons, la levre de dessous au dessus du menton leur estant percée, chacun y porte ordinairement dans le trou un certain os bien poli, aussi blanc qu'yvoire, fait presque de la façon d'une de ces petites quilles de quoy on iouë par deçà sur la table avec la pirouette : tellement que le bout pointu fortant un pouce ou deux doigts en dehors, cela est retenu par un arrest entre les gencives & la levre, & l'ostent & remettent quand bon leur semble. Mais ne portans ce poinçon d'os blanc qu'en leur adolescence, quand ils sont grans & qu'on les appelle *conomiouaffon* (c'est-à-dire gros ou grand garçon) au lieu d'iceluy ils appliquent & enchassent au pertuis de leurs levres une pierre verte (espece de fausse emeraude), laquelle aussi retenue d'un arrest par le dedans, paroist par le dehors, de la rondeur & largeur, & deux fois plus espesse qu'un teston : voire il y en a qui en portent d'aussi longue & ronde que le doigt, de laquelle dernière façon i'en avois apporté une en France. Que si au reste quelquesfois, quand ces pierres sont ostees, nos *Toioupinambaouls*, pour leur plaisir, font passer leurs langues par ceste fente de la levre, estant lors admis à ceux qui les regardent qu'ils ont deux bouches : ie vous laisse à penser s'il les fait bon voir de ceste façon & si cela les difforme ou non. Tant qu'entre cela, i'ay veu des hommes, lesquels ne se contentans pas seulement de porter de ces pierres vertes à leurs levres, en avoient aussi aux deux ioues, lesquelles semblablement ils s'estoyent fait percer pour cest effect.

Quant au nez, au lieu que les sages femmes de par deçà, dès la naissance des enfans, à fin de leur faire plus beaux & plus grans, leur tirent avec les doigts : tout aü rebours, nos Ameriquains faisans consister la beauté de leurs enfans d'estre fort camus, si tost qu'ils sont sortis du ventre de la mere, (tout ainsi que voyez qu'on fait en France es barbets & petits chiens), ils ont le nez escrafé & enfoncé avec le pouce : ou, au contraire, quelque autre dit qu'il y a une certaine contrée au Peru où les Indiens ont le nez si outrageusement grand qu'ils y mettent des emeraudes, turqueries & autres pierres blanches & rouges avec filets d'or.

Au surplus, nos Bresiliens se bigarrent souvent le corps de diverses peintures & couleurs : mais surtout ils se noircissent ordinairement si bien les cuisses & les iambes du ius d'un certain fruiet qu'ils nomment *Genipat*, que vous iugeriez, à les voir un peu de loin de ceste façon, qu'ils sont chauffez des chausses de prestre : & s'imprime si fort sur leur chair ceste faiture noire faite de ce fruiet *Genipat*, que quoyqu'ils se mettent dans l'eau, voire qu'ils se lavent tant qu'ils voudront, ils ne la peuvent effacer de dix ou douze iours.

Ils ont aussi des croissans, plus longs que demi pied, faits d'os bien unis, aussi blancs qu'albâtre, lesquels ils nomment *Yaci*, du nom de la lune, qu'ils appellent ainsi : & les portent quand il leur plaist pendus à leur col, avec un petit cordon fait de fil de cotton, cela battant à plat sur la poitrine.

Semblablement apres qu'avec une grande longueur de temps, ils ont poli sur une piece de grez une infinité de petites pieces d'une grosse coquille de mer appelee *Vignol*, lesquelles ils arrondissent & font aussi

primes, rondes & desliees qu'un denier tournois : percees qu'elles font par le milieu, & enfilees avec du fil de cotton, ils en font des colliers qu'ils nomment *Bou-re*, lesquels, quand bon leur semble, ils tortillent à l'entour de leur col, comme on fait en ces pays les chaînes d'or. C'est, à mon advis, ce qu'aucuns appellent porcelaine, de quoy nous voyons beaucoup de femmes porter des ceintures par deçà : & en avoir plus de trois brasses, d'aussi belles qu'il s'en puisse voir, quand i'arrivay en France. Les sauvages font encore de ces colliers qu'ils appellent *Bou-re*, d'une certaine espece de bois noir, lequel, pour estre presque aussi pesant & luyfant que iayet, est fort propre à cela.

Davantage, nos Ameriquains ayant quantité de poules communes, dont les Portugais leur ont baillé l'engeance, plumans souvent les blanches & avec quelques ferremens, depuis qu'ils en ont, & auparavant avec des pieces trenchantes decoupans plus menu que chair de paste les duvetz & petites plumes, apres qu'ils les ont fait bouillir & teindre en rouge, avec du Bresil, s'estans frottez d'une certaine gomme qu'ils ont propre à cela, ils s'en couvrent, emplumassent & charrent le corps, les bras & les iambes : tellement qu'en cest estat ils semblent avoir du poil folet, comme les pigeons & autres oyseaux nouvellement esclos. Et est vray semblablement que quelques uns de ces pays par deçà, les ayant veu du commencement qu'ils arriverent en leur terre accoustrez de ceste façon, s'en estans revenus sans avoir plus grande cognoissance d'eux, divulguerent & firent courir le bruit que les sauvages estoient velus : mais, comme i'ay dit ci dessus, ils ne font pas tels de leur naturel, & partant ç'a esté une ignorance & chose trop legere-

ment receüe. Quelqu'un au semblable a escrit que les Cumanois s'oignent d'une certaine gomme ou onguent gluant, puis se couvrent de plumes de diverses couleurs, n'ayans point mauuaise grace en tel equipage.

Quant à l'ornement de teste de nos *Toïoupinamkuins*, outre la couronne sur le devant & cheveux pendans sur le derriere, dont i'ay fait mention, ils lient & arrentent des plumes d'aïles d'oyseaux incarnates, rouges & d'autres couleurs, desquelles ils font des fronteaux, assez ressemblans quant à la façon aux cheveux vrais ou faux, qu'on appelle raquettes ou ratepenades : dont les dames & demoiselles de France & d'autres pays deçà, depuis quelque temps, se sont si bien accommodees : & diroit on qu'elles ont eu ceste invention de nos sauvages, lesquels appellent cest engin *Yempenambi*.

Ils ont aussi des pendans à leurs oreilles, faits d'os blancs, presque de la mesme sorte que la pointe que i'ay dit cy dessus, que les ieunes garçons portent en leurs levres trouees. Et, au surplus, ayans en leur pays un oyseau qu'ils nomment *Toucan*, lequel (comme ie le descriroy plus amplement en son lieu) a entierement le plumage aussi noir qu'un corbeau, excepté sous le col, qu'il a environ quatre doigts de long & trois de large, tout couvert de petites & subtiles plumes iaunes, bordé de rouge par le bas, escorchans ses portraits (lesquels ils appellent aussi *Toucan* du nom de l'oyseau qui les porte), dont ils ont grande quantité, apres qu'ils sont secs, ils en attachent avec de la cire qu'ils nomment *Yra-Yetic*, un de chacun costé de leurs visages au-dessus des oreilles : tellement qu'ayans ainsi ces placards iaunes sur les iouës, il semble presque advis que ce soyent deux bossettes de

cuivre doré aux deux bouts du mord ou frain de la bride d'un cheval.

Que si outre tout ce que dessus, nos Bresiliens vont en guerre, ou qu'à la façon que ie diray ailleurs ils tuent solennellement un prisonnier pour le manger : se voulans lors parer & faire plus braves, ils se vestent de robes, bonnets, bracelets & autres paremens de plumes vertes, rouges, bleues & d'autres diverses couleurs naturelles, naives & d'excellente beauté. Tellement qu'après qu'elles sont par eux ainsi diversifiées, entremeslées & fort proprement liées l'une à l'autre, avec de tres petites pieces de bois de cannes, & de fil de cotton, n'y ayant plumassier en France qui les sceust gueres mieux manier, ny plus dextrement accoustrer, vous iugeriez que les habits qui en sont faits sont de velours à long poil. Ils sont de mesme artifice les garnitures de leurs espees & massues de bois, lesquelles aussi ainsi decorées & enrichies de ces plumes si bien appropriées & appliquées à cest usage, il fait merveilleusement bon voir.

Pour la fin de leurs equippages, recouvrans de leurs voisins de grandes plumes d'austruches (qui montre y avoir en quelques endroits de ces pays là de ces gros & lourds oyseaux, où neant moins, pour n'en rien dissimuler, ie n'en ay point veu) de couleurs grises, accommodans tous les tuyaux ferrez d'un costé, & le reste qui s'esparille en rond en façon d'un petit pavillon ou d'une rose, ils en font un grand pennache, qu'ils appellent *Araroye* : lequel estant lié sur leurs reins avec une corde de cotton, l'estroit devers la chair & le large au dehors, quand ils en sont enharnachés (comme il ne leur sert à autre chose), vous diriez qu'ils portent une mue à tenir les poulets dessous, attachée sur leurs fesses. Ie diray plus

amplement en autre endroit, comme les plus grands guerriers d'entre eux, à fin de monstrier leur vaillance, & surtout combien ils ont tué de leurs ennemis, & massacrez de prisonniers pour manger, s'incisent la poitrine, les bras & les cuisses : puis frottent ces deschiquetures d'une certaine poudre noire, qui les fait paroistre toute leur vie : de maniere qu'il semble à les voir de ceste façon que ce soyent chaufses & pourpoints decoupez à la Suisse, & à grand balaffres, qu'ils ayent vestus.

Que s'il est question de sauter, boire & *caouiner*, qui est presque leur mestier ordinaire, à fin qu'outre le chant & la voix, dont ils usent coustumierement en leurs danfes, ils ayent encor quelques choses pour leur resveiller l'esprit, apres qu'ils ont cueilli un certain fruct qui est de la grosseur, & aucunement approchant de la forme d'une chasteigne d'eau, lequel a la peau assez ferme : bien sec qu'il est, le noyau osté, & au lieu d'iceluy mettans de petites pierres dedans, en enfilant plusieurs ensemble, ils en font des iambieres, lesquelles liees à leurs iambes, font autant de bruit que feroient des coquilles d'escargots ainsi disposées, voire presque que les sonnettes de par deçà, desquelles aussi ils font fort convoiteux, quand on leur en porte.

Outre plus, y ayant en ce pays là une sorte d'arbres qui porte son fruct aussi gros qu'un œuf d'austuche, & de mesme figure, les sauvages l'ayant percé par le milieu (ainsi que vous voyez en France les enfans percer de grosses noix pour faire des molinets), puis creusé & mis dans iceluy de petites pierres rondes, ou bien des grains de leur gros mil, duquel il sera parlé ailleurs, passant puis apres un baston d'environ un pied et demi de long à travers, ils en font un

instrument qu'ils nomment *maraca*, lequel bruyant plus fort qu'une vessie de pourceaux pleine de pois, nos Bresiliens ont ordinairement en la main. Quand ie traiteray de leur religion, ie diray l'opinion qu'ils ont tant de ce *maraca*, que de sa sonnerie, apres que par eux il a esté enrichi de belles plumes & dedié à l'usage que nous verrons là. Voilà en somme quant au naturel, accoustremens & paremens dont nos *Toüoupinambaoult*s ont accoustumé de s'esquiper en leur pays. Vray est qu'outre tout cela, nous autres ayans porté dans nos navires grande quantité de frises rouges, vertes, jaunes, & d'autres couleurs, nous leur en faisons faire des robes & des chausses bigarrees, lesquelles nous leur changions à des vivres, guenons, perroquets, bresil, coton, poivre long & autres choses de leur pays, de quoy les mariniers chargent ordinairement leurs vaisseaux. Mais les uns sans rien avoir sur leur corps, chauffans aucunefois de ces chausses larges à la matelotte : les autres au contraire sans chausses vestans des sayes, qui ne leur venoyent que iusques aux fesses, apres qu'ils s'estoyent un peu regardez & pourmenez en tel equippage (qui n'estoit pas sans nous faire rire tout nostre saoul) eux despouillans ces habits, les laissoyent en leurs maisons iusques à ce que l'envie leur vinst de les reprendre : autant en faisoient ils des chapeaux & chemises que nous leur baillions.

Ainsi ayant deduit bien amplement tout ce qui se peut dire touchant l'exterieur du corps, tant des hommes que des enfans masses ameriquains, si maintenant en premier lieu, suyvant ceste description, vous vous voulez représenter un sauvage, imaginez en vostre entendement un homme nud, bien formé & proportionné de ses membres, ayant tout le poil qui

croist sur luy arraché, les cheveux tondus de la façon que j'ay dit, les levres & ioues fendues, & des os pointus, ou des pierres vertes comme enchassées en icelles, les oreilles percées avec des pendants dans les trous, le corps peinturé, les cuisses & iambes noircies de ceste teinture qu'ils font du fruit *Genipat* sus mentionné : des colliers composez d'une infinité de petites pieces de ceste grosse coquille de mer qu'ils appellent *Vignol*, tels que ie vous les ay dechiffrez, pendus au col : vous le verrez comme il est ordinairement en son pays, & tel, quant au naturel, que vous le voyez pourtrait cy apres, avec seulement son croissant d'os bien poli sur sa poitrine, sa pierre au pertuy de la levre : & par contenance son arc desbandé & ses fleches aux mains. Vray est que pour remplir ceste planche nous avons mis aupres de ces *Tououpinambaoults* l'une de ses femmes, laquelle, suyvant leur coustume, tenant son enfant dans une escharpe de cotton, l'enfant au reciproque, selon la façon aussi qu'elles les portent, tient le costé de la mere embrassé avec les deux iambes : & aupres des trois un liét de cotton, fait comme un rets à pescher, pendu en l'air, ainsi qu'ils couchent en leur pays. Semblablement la figure du fruit qu'ils nomment *Ananas*, lequel, ainsi que ie le descriroy cy apres, est des meilleurs que produise ceste terre du Bresil.

Pour la seconde contemplation d'un sauvage, luy ayant osté toutes les susdites fanfares de dessus, apres l'avoir frotté de gomme glutineuse, couvrez-luy tout le corps, les bras & les iambes de petites plumes hachées menues, comme de la bourre teinte en rouge, & lors estant ainsi artificiellement velu de ce poil folet, vous pouvez penser s'il fera beau fils.

En troisieme lieu, soit qu'il demeure en sa couleur

naturelle, qu'il soit peinturé ou emplumassé, revestez le de ses habillemens, bonets & bracelets si industrieusement faits de ces belles & naïves plumes de diverses couleurs, dont ie vous ay fait mention, & ainsi accoustré, vous pourrez dire qu'il est en son grand pontificat.

Que si pour la quatrieme, à la façon que ie vous ay tantost [dit qu'ils sont, le laissant moitié nud & moitié vestu, vous le chauffez & habillez de nos frises de couleurs, ayant l'une des manches verte & l'autre iaune, considerez là dessus qu'il ne luy faudra plus qu'une marote.

Finalemēt adioustant aux choses susdites l'instrument nommé *Maraca* en sa main, & pennache de plumes qu'ils appellent *Arfaroye* sur les reins, & ses sonnettes composees de fruiçts à l'entour de ses iambes, vous le verrez lors, ainsi que ie le représenteray encore en autre lieu, équipé en la façon qu'il est quand il danse, faute, boit & gambade.

Quant au reste de l'artifice dont les sauvages usent pour orner & parer leur corps, selon la description entiere que i'en ay fait cy dessus, outre qu'il faudrait plusieurs figures pour les bien représenter, encores ne les sçauroit on bien faire paroistre sans y adiouster la peinture, ce qui requerroit un livre à part. Toutesfois au parsus de ce que i'en ay ia dit, quand ie parleray de leurs guerres & de leurs armes, leur deschiquetant le corps, & mettant l'espee ou massue de bois, & l'arc & les flesches au poing, ie le descriray plus furieux. Mais laissant pour maintenant un peu à part nos *Toïoupinambaouls* en leur magnificence, grandir & iouir du bon temps qu'ils se sçavent bien donner, il faut voir si leurs femmes & filles, lesquelles ils nomment *Quoniam* (& depuis que les Portugais ont

frequenté par delà en quelques endroits *Maria*), sont mieux parees & attifees.

Premierement outre ce que j'ay dit au commencement de ce chapitre qu'elles vont ordinairement toutes nues aussi bien que les hommes, encore ont elles cela de commun avec eux de s'arracher tant tout le poil qui croist sur elles, les paupieres & fourcils des yeux. Vray est que pour l'esgard des cheveux, elles ne les ensuyvent pas : car, au lieu qu'eux, ainsi que j'ay dit ci-dessus, les tondent sur le devant & rongnent sur le derriere, elles au contraire non-seulement les laissent croistre & devenir longs, mais aussi (comme les femmes de par deçà) les peignent & lavent fort soigneusement : voire les troussent quelques fois avec un cordon de cotton teint en rouge : toutes fois les laissant plus communément pendre sur leurs espales, elles vont presque tousiours descheveeles.

Au surplus, elles different aussi en cela des hommes qu'elles ne se font point fendre les levres ny les ioues, & par consequent ne portent aucunes pierreries au visage : mais quant aux oreilles, à fin de s'y appliquer des pendans elles se les font si outrageusement percer ; qu'outre que quand ils en sont ostés, on passeroit aisement le doigt à travers des trous, encores ces pendans faits de ceste grosse coquille de mer nommée *Vignol*, dont j'ay parlé, estans blancs, ronds & aussi longs qu'une moyenne chandelle de suif : quand elles en sont coiffées, cela leur battant sur les espales, voire iusques sur la poitrine, il semble à les voir un peu de loïn, que ce foyent oreilles de limiers qui leur pendent de costé & d'autre.

Touchant le visage, voici la façon comme elles se l'accoustrent. La voisine, ou compagne avec le petit pinceau en la main ayant commencé un petit rond

droit au milieu de la ioïe de celle qui se fait peindre, tournoyant tout à l'entour en rouleau & forme de limaçon, non seulement continuera iusques à ce qu'avec des couleurs, bleüe, iaune & rouge, elle luy ait bigarré & chamarré toute la face, mais aussi (ainsi qu'on dit que font semblablement en France quelques impudiques), au lieu des paupieres & sourcils arrachez, elle n'oublia pas de bailler le coup de pinceau.

Au reste elles font de grands bracelets, composez de plusieurs pieces d'os blancs, coupez & taillez en maniere de grosses escailles de poissons, lesquelles elles scauent si bien rapporter, & si proprement ioindre l'une à l'autre, avec de la cire & autre gomme meslee parmi en façon de colle, qu'il n'est pas possible de mieux. Cela ainsi fabriqué, long qu'il est d'environ un pied & demi, ne se peut mieux comparer qu'aux brassars de quoy on ioïe au ballon par deçà. Semblablement elles portent de ces colliers blancs (nommez *Boïre* en leur langage), lesquels i'ay descrit cy-dessus : non pas toutesfois qu'elles les pendent à leur col, comme vous avez entendu que font les hommes, car seulement elles les tortillent à l'entour de leurs bras. Et voilà pourquoi, & pour se servir à mesme usage, elles trouvoient si iolis les petits boutons de verre iaunes, bleux, verts & d'autres couleurs enfilez en façon de patenostres qu'elles appellent *Mauroubi*, desquels nous avions porté grand nombre pour trafiquer par delà. Et de fait, soit que nous allissions en leurs villages, ou qu'elles vinsent en nostre fort, à fin de les avoir de nous, en nous presentant des fruiçts, ou quelque autre chose de leur pays, avec la façon de parler pleine de flatterie dont elles usent ordinairement, nous rompant la teste, elles estoyent incessam-

ment apres nous, difant : *Mair, deagatorem amabé mauroubi*, c'est-à-dire : François, tu es bon, donne moy de tes bracelets de boutons de verre. Elles faifoient le semblable pour tirer de nous des peignes qu'elles nomment *Guap* ou *Kuap*, des miroirs qu'elles appellent *Aroua*, & toutes autres merceries & marchandises que nous avions dont elles avoyent envie.

Mais entre les choses doublement estranges & vrayement esmerveillables, que i'ay observees en ces femmes bresiliennes, c'est qu'encores qu'elles ne se peignent pas si souvent le corps, les bras, les cuisses & les iambes que font les hommes, mesmès qu'elles ne se couvrent ni de plumasseries ni d'autres choses qui croissent en leur terre : tant y a neantmoins que quoy que nous leur ayons plusieurs fois voulu bailler des robbes de frise & des chemises (comme i'ay dit que nous faisions aux hommes qui s'en habilloient quelquesfois), il n'a iamais esté en nostre puissance de les faire vestir : tellement qu'elles en estoient là résolues (& croy qu'elles n'ont pas encore changé d'avis) de ne souffrir ni avoir sur elles chose quelle qu'elle soit. Vray est que pour pretexte de s'en exempter & demeurer toujours nues, nous allegant leur coustume, qui est qu'à toutes les fontaines & rivieres claires qu'elles rencontrent, s'accroupissans sur le bord, ou se mettans dedans, elles iettent avec les deux mains de l'eau sur leur teste, & se lavent & plongent ainsi tout le corps comme cannes, tel iour fera plus de douze fois. Elles disoyent que ce leur seroit trop de peine de se depouiller si souvent. Ne voilà pas une belle & bien pertinente raison ? Mais telle qu'elle est, si la faut il recevoir, car d'en contester davantage contre elle, ce seroit en vain & n'en auriez autre chose. Et de fait, cest animal se delecte si fort en ceste nudité que non-

seulement, comme i'ay ià dit, les femmes de nos *Tououpinambaoults* demeurantes en terre ferme en toute liberté, avec leurs maris, peres & parens, estoient là du tout obstinees de ne vouloir s'habiller en façon que ce fust : mais aussi, quoy que nous fissions couvrir par force les prisonnieres de guerre que nous avions achetees & que nous tenions esclaves pour travailler en nostre fort, tant y a toutesfois qu'aussitost que la nuict estoit close, elles despouillans secretement leurs chemises & les autres haillons qu'on leur bailloit, il falloit que pour leur plaisir & avant que se coucher, elles se pourmenassent toutes nues parmi nostre isle. Brief, si c'eust esté au choix de ces pauvres miserables, & qu'à grands coups de fouets on ne les eust contraintes de s'habiller, elles eussent mieux aimé endurer le halle & la chaleur du soleil, voire s'escorcher les bras & les espaules à porter continuellement la terre & les pierres, que de rien endurer sur elles.

Voilà aussi sommairement quels sont les ornemens, bagues & ioyaux ordinaires des femmes & des filles ameriquaines. Partant sans en faire icy autre epilogue, que le lecteur par ceste narration les contemple comme il luy plaira.

Traitant du mariage des sauvages, ie diray comme leurs enfans sont accoustrez dès leur naissance : mais pour l'esgard des grandets au-dessus de trois ou quatre ans, ie prenois surtout grand plaisir de voir les petits garçons qu'ils nomment *conomis-miri*, lesquels fessus, grassets & refaits qu'ils sont, beaucoup plus que ceux de par deça, avec leurs poinçons d'os blancs dans leurs levres fendues, les cheveux tondus à leur mode, & quelquefois le corps peinturé, ne failloyent iamais de venir en troupe dansans au devant de nous quand

ils nous voyoyent arriver en leurs villages. Aussi pour en estre recompensez, en nous amadouans & fuyvans de pres ils n'oubloiyent pas de dire & repeter souvent en leur petit gergon : *Coutoüassat, amabé pinda*, c'est-à-dire : Mon amy & mon allié, donne moy des haims à pescher. Que si là dessus leur ottroyant leur requeste (ce que j'ay souvent fait) nous leur en mettions dix ou douze des plus petits parmi le fable & la poussiere, eux se baissant soudainement, c'estoit un passe temps de voir ceste petite marmaille toute nue, laquelle pour trouver & amasser ces hameçons trepilloit & grattoit la terre comme connils de garenne.

Finalemēt combien que durant environ un an, que j'ay demeuré en ce pays là, ie aye esté si curieux de contempler les grands & les petits, que m'estant advis que ie les voye tousiours devant mes yeux, i'en auray à iamais l'idee & l'image en mon entendement : si est ce neantmoins qu'à cause de leurs gestes & contenance du tout dissemblables des nostres, ie confesse qu'il est malaisé de les bien représenter, ni par escrit, ni mesme par peinture. Parquoy pour en avoir le plaisir, il faut les voir & visiter en leur pays. Voire mais, direz-vous, la planche est bien longue : il est vray, & partant si vous n'avez bon pied, bon œil, craignans que ne trebuschiez, ne vous iouez pas de vous mettre en chemin. Nous verrons encore plus amplement & apres, selon que les matieres que ie traiteray se presenteront, quelles sont leurs maisons, ustensiles de ménage, façon de coucher & autres manieres de faire.

Toutesfois avant que clorre ce chapitre, ce lieu ci requiert que ie responce tant à ceux qui ont escrit qu'à ceux qui pensent que la frequentation entre ces sauvages tout nuds, & principalement parmi les

femmes, incite à lubricité & paillardise. Surquoy ie diray en un mot, qu'encores autrement qu'en apparence il n'ait que trop d'occasion d'estimer qu'outre la deshonesteté de voir ces femmes nues, cela ne semble aussi servir comme d'un appast ordinaire à convoitise : toutesfois, pour en parler selon ce qui s'en est communement apperceu pour lors, ceste nudité ainsi grossiere en telle femme est beaucoup moins at- trayante qu'on ne cuideroit. Et partant, ie maintiens que les atifets, fards, fausses perruques, cheveux tortillez, grands collets fraisez, vertugales, robes sur robes, & autres infinies bagatelles dont les femmes & filles de par deçà se contrefont & n'ont iamais assez, sont sans comparaison cause de plus de maux que n'est la nudité ordinaire des femmes sauvages : lesquelles cependant, quant au naturel, ne doivent rien aux autres en beauté. Tellement que si l'hon- nesteté me permettoit d'en dire davantage, me vantant bien de soudre toutes les obiections qu'on pourroit amener au contraire, i'en donnerois des raisons si evidentes que nul ne les pourroit nier. Sans doncques poursuivre ce propos plus avant, ie me rapporte de ce peu que i'en ay dit à ceux qui ont fait le voyage en la terre du Bresil & qui, comme moy, ont veu les unes & les autres.

Ce n'est pas cependant que contre ce que dit la Sainte Escriture d'Adam & d'Eve, lesquels, apres le pesché, recognoissans qu'ils estoyent nuds furent honteux, ie veuille en façon que ce soit approuver ceste nudité : plustost detesteray ie les heretiques qui, contre la loy de nature (laquelle toutesfois, quant à ce poinct, n'est nullement observee entre nos pauvres Ameriquains), l'ont autresfois voulu introduire par deçà.

Mais ce que j'ay dit de ces sauvages est, pour monstrier qu'en les condannans si austerement, de ce que sans nulle vergongne ils vont ainsi le corps entierement descouvert, nous excedans en l'autre extremité, c'est-à-dire en nos bombances, superfluitez & eux en habits, ne sommes gueres plus louables. Et pleust à Dieu, pour mettre fin à ce point, qu'un chacun de nous, plus pour l'honnesteté & necessité, que pour la gloire & mondanité, s'habillast modestement.





CHAPITRE IX

Des grosses racines & gros mil dont les sauvages font farines qu'ils mangent au lieu de pain : & de leur breuvage qu'ils nomment caou-in.

PUISQUE nous avons entendu, au precedent chapitre, comme nos sauvages sont parez & equippez par le dehors, il me semble en deduisant les choses par ordre, qu'il ne conviendra pas mal de traiter maintenant tout d'un fil des vivres qui leur sont communs & ordinaires. Sur quoy faut noter en premier lieu, qu'encores qu'ils n'ayent, & par consequent ne sement ni ne plantent bleds ni vignes en leur pays, que neantmoins, ainsi que ie l'ay veu & experimenté, on ne laisse pas pour cela de s'y bien traiter & d'y faire bonne chere sans pain ni vin.

Ayans doncques nos Ameriquains en leur pays, deux especes de racines qu'ils nomment *Aypi* & *Maniot*, lesquelles, en trois ou quatre mois, croissent dans terre aussi grosses que la cuisse d'un homme, & longues de pied & demi, plus ou moins ; quand elles sont arrachees les femmes (car les hommes ne s'y occupent point), apres les avoir fait secher au feu sur le *Boucan*, tel que ie le descriray ailleurs, ou bien quelquesfois les prenans toutes vertes, à force de les raper

sur certaines petites pierres pointues, ficees & arrangees sur une piece de bois plate (tout ainsi que nous raclons & ratifions les fromages & noix muscades), elles les reduisent en farine, laquelle est aussi blanche que neige. Et lors ceste farine ainsi crue, comme aussi le son blanc qui en fort, dont ie parleray tantost : a la vraye senteur de l'amidon fait de pur froment longtems trempé en l'eau quand il est encore frais & liquide, tellement que depuis mon retour par deçà, m'estant trouvé en un lieu où on en faisoit, ce flair me fit ressouvenir de l'odeur qu'on sent ordinairement ès maisons des sauvages, quand on y fait de la farine de racine.

Après cela & pour l'apprester ces femmes Bresiliennes ayans de grandes & fort larges poesses de terre, contenant chacune plus d'un boisseau, qu'elles font elles-mesmes assez proprement pour cest usage, les mettans sur le feu, & quantité de ceste farine dedans : pendant que elle cuict elles ne cessent de la remuer avec des courges mi parties, desquelles elles se servent ainsi que nous faisons d'escuelles. Ceste farine cuisant de ceste façon, se forme comme petite grelace, ou dragee d'apoticair.

Or elles en font de deux fortes : assavoir de fort cuicte & dure, que les sauvages appellent *ouy-entan*, de laquelle parce qu'elle se garde mieux, ils portent quand ils vont en guerre : & d'autre moins cuicte & plus tendre qu'ils nomment *ouy-pon*, laquelle est d'autant meilleure que la premiere, que quand elle est fraische, vous diriez, en la mettant en la bouche & en la mangeant, que c'est du molet de pain blanc tout chaut : l'une & l'autre en cuisant changent aussi ce premier goust que i'ay dit en un plus plaissant & souef.

Au surplus, combien que ces farines, nommément quand elles sont fraîches, soyent de fort bon goût, de bonne nourriture & de facile digestion : tant y a neantmoins que comme ie l'ay expérimenté, elles ne sont nullement propres à faire pain. Vray est qu'on en fait bien de la paste, laquelle s'enflant comme celle de bled avec le levain, est aussi belle & blanche que si c'estoit fleur de froment : mais en cuisant, la crouste & tout le dessus se seichant & bruslant, quand on vient à couper ou rompre le pain, vous trouvez que le dedans est tout sec & retourné en farine. Partant ie croy que celuy qui rapporte premierement que les Indiens qui habitent à vingt deux ou vingt trois degrez par delà l'equinoctial, qui sont pour certain nos *Tououpinambaoultz*, vivoyent de pain fait de bois gratté : entendant parler des racines dont est question, faute d'avoir bien observé ce que j'ay dit, s'estoit équivoqué.

Neantmoins l'une & l'autre farine est bonne à faire de la boulie, laquelle les sauvages appellent *Mingant*, & principalement quand on la destrempe avec quelque bouillon gras : car devenant lors grumeleuse comme du ris, ainsi apprestec elle est de fort bonne saveur.

Mais quoy que c'en soit, nos *Tououpinambaoultz*, tant hommes, femmes qu'enfans, estans dès leur jeunesse accoustumés de la manger toute seiche au lieu de pain, sont tellement duits & façonnez à cela que, la prenant avec leurs quatre doigts dans la vaisselle de terre ou autre vaisseau où ils la tiennent, encores qu'ils la jettent d'assez loin, ils rencontrent neantmoins si droit dans leurs bouches qu'ils n'en espanchent pas un seul brin. Que si entre nous François, les voulans imiter, la pensions manger de ceste façon, n'estans point comme eux stylez à cela, au lieu de

la jetter dans la bouche, nous l'espanchions sur les joues & nous enfarinions tout le visage : partant, si non que ceux principalement qui portoyent barbe eussent voulu estre accoustrez en ioueurs de farces, nous estions contraints de la prendre avec des cuilliers.

Davantage il adviendra quelquefois qu'apres que ces racines d'*Aypi* & de *Maniot* (à la façon que ie vous ay dit) seront rapees toutes vertes, les femmes faisant de grosses pelotes de la farine fraische & humide qui en fort, les pressurant & pressant bien fort entre leurs mains, elles en feront sortir du jus presque aussi blanc & clair que lait : lequel elles retenans dans des plats & vaisselle de terre, apres qu'elles l'ont mis au soleil, la chaleur duquel le fait prendre & figer comme caillee de fromage, quand on la veut manger, le renversant dans d'autres poeles de terre, & en icelle les faisant cuire sur le feu comme nous faisons les aumelettes d'œufs, il est fort bon ainsi appresté.

Au surplus, la racine d'*Aypi* non seulement est bonne en farine, mais aussi quand tout entiere on la fait cuire aux cendres ou devant le feu, s'attendrissant, fendant & rendant lors farineuse comme une châtagne rostie à la braise (de laquelle aussi elle a presque le goût), on la peut manger de ceste façon. Cependant il n'en prend pas de mesme de la racine de *Maniot*, car n'estant bonne qu'en farine bien cuicte, ce seroit poison de la manger autrement.

Au reste les plantes ou tiges de toutes les deux, differentes bien peu l'une de l'autre quant à la forme, croissent de la hauteur des petits genevriers : & ont les feuilles assez semblables à l'herbe de peonia, ou pivoine en françois. Mais ce qui est admirable & digne

de grande consideration en ces racines d'*Aypi* & de *Maniot* de nostre terre du Bresil gist en la multiplication d'icelles. Car comme ainsi foit que les branches foyent presque aussi tendres & aisées à rompre que chenevottes, si est ce neantmoins qu'autant qu'on en peut rompre & ficher le plus avant qu'on peut dans terre, sans autrement les cultiver, autant a on de grosses racines au bout de deux ou trois mois.

Outre plus, les femmes de ce pays la fichant aussi en terre un baston pointu, plantent encor en ceste sorte de ces deux especes de gros mil, assavoir blanc & rouge, que vulgairement on appelle en France bled sarrazin (les sauvages le nomment *avati*), duquel semblablement elles font de la farine, laquelle se cuict & mange en la maniere que j'ay dit ci dessus que fait celle de racines. Et croy (contre toutesfois ce que j'avois dit en la premiere edition de ceste histoire, où ie distinguois deux choses, lesquelles neantmoins quand j'y ay bien pensé ne font qu'une), que cest *avati* des Ameriquains est ce que l'historien Indois appelle *maiz*, lequel, selon qu'il recite, sert aussi de bled aux Indiens du Perou : car voici la description qu'il en fait.

La canne de *maiz*, dit-il, croist de la hauteur d'un homme & plus : est assez grosse & iette ses feuilles comme celles des cannes de maretz, l'espice est comme une canne de pin sauvage, le grain gros & n'est ni rond ni quarré, ni si long que nostre grain : il se meurit en trois ou quatre mois, voire aux pays arroufez de ruisseaux en un mois & demi. Pour un grain, il en rend 100, 200, 300, 400, 500 & s'en est trouvé qui a multiplié jusques à 600 : qui demonstre aussi la fertilité de ceste terre possedee maintenant des Espagnols. Comme aussi un autre a escrit qu'en quelques endroits

de l'Inde orientale le terroir est si bon qu'au rapport de ceux qui l'ont veu, le froment, l'orge & le millet y passent quinze coudees de hauteur. Ce que dessus est en somme tout ce dequoy i'ay veu user ordinairement, pour toutes sortes de pains au pays des sauvages en la terre du Bresil dite Amerique.

Cependant les Espagnols & Portugais, à present habituez en plusieurs endroits de ces Indes occidentales, ayans maintenant force bleds & force vins que ceste terre du Bresil leur produit, ont fait preuve que ce n'est pas pour le defaut du terrain que les sauvages n'en ont point. Comme aussi nous autres François, à nostre voyage y ayant porté des bleds en grains & des seps de vignes, i'ay veu par l'experience si les champs estoient cultivez & labourez comme ils sont par deça, que l'un & l'autre y viendroit bien. Et de faict, la vigne que nous plantasmes ayant tres bien reprins, & ietté de fort beau bois & de belles feuilles, faisoit grande demonstration de la bonte & fertilité du pays. Vray est que pour l'esgard du fruit, durant environ un an que nous fumes là, elle ne produisit que des aigrets, lesquels encore, au lieu de meurir, s'endurcirent & demeurerent secs : mais comme i'ay sceu de n'aguere de certains bons vigneron, cela estant ordinaire que les nouveaux plants, ès premieres & secondes annees ne rapportent sinon des lambrusces & verins, dont on ne fait pas grand cas : i'ay opinion que si les François & autres qui demeurerent en ce pays là apres nous, continuerent à façonner nostre vigne, qu'es ans suyvans ils en eurent de beaux & bons raisins.

Quant au froment & au seigle que nous y semasmes, voici le defaut qui y fut : c'est que combien qu'ils vinsent beaux en herbes, & mesmes parvinssent iusques à

l'espi, neantmoins le grain ne s'y forma point. Mais dautant que l'orge y grena & vint à iuste maturité, voire multiplia grandement, il est vray-semblable que ceste terre estant trop grasse pressoit & avançoit tellement le froment & le seigle (lesquels, comme nous voyons par deça avant que produire leurs fructs, veulent demeurer plus longtems en terre que l'orge) qu'estans trop tost montez (comme ils furent incontinent), ils n'eurent pas le temps pour fleurir & former leurs grains. Partant que pour rendre les champs plus fertiles & meilleurs, en nostre France on les fume & engraisse: au contraire, i'ay opinion, pour faire que cest terre neuve rapportast mieux le froment & semblables semences, qu'en la labourant souvent il la faudroit laisser & desgraisser pour quelques annees.

Et certes comme le pays de nos *Tououpinambaoults* est capable de nourrir dix fois plus de peuple qu'il n'y en a, tellement que moy y estant me pouvois vanter d'avoir à mon commandement plus de mille arpens de terre, meilleurs qu'il n'y en ait en toute la Beauffe : qui doute si les François y fussent demeurez (ce qu'ils eussent fait, & y en auroit maintenant plus de dix mille si Villegagnon ne se fust revolté de la religion reformee) qu'ils n'en eussent receu et tiré le mesme profit que font maintenant les Portugais qui y sont si bien accommodez? Cela soit dit en passant, pour satisfaire à ceux qui voudroyent demander si le bled & le vin estans femez, cultivez & plantez en la terre du Bresil, n'y pourroyent pas bien venir.

Or en reprenant mon propos, à fin que ie distingue mieux les matieres que i'ay entrepris de traiter, avant encore que ie parle des chairs, poissons, fructs & autres viandes du tout dissemblables de celles de nostre

Europe, de quoy nos sauvages se nourrissent, il faut que ie dise quel est leur bruvage & la façon comme il se fait.

Sur quoy faut aussi noter en premier lieu que, comme vous avez entendu ci dessus, que les hommes d'entre eux ne se meslent nullement de faire la farine, ains en laissent toute la charge à leurs femmes, qu'aussi font ils le semblable, voire font encore beaucoup plus scrupuleux pour ne s'entremettre de faire leur bruvage. Partant, outre que ces racines d'*Aypi* et de *Maniot*, accommodees de la façon que j'ay tantost dit, leur servent de principale nourriture : voicy encor comme elles en usent pour faire leur bruvage ordinaire.

Après donc qu'elles les ont decoupees aussi menues qu'on fait par deçà les raves à mettre au pot, les faisans ainsi bouillir par morceaux, avec de l'eau dans de grands vaisseaux de terre, quand elles les voyent tendres & amollies, les ostans de dessus le feu, elles les laissent un peu refroidir. Cela fait, plusieurs d'entre elles estans accroupies à l'entour de ces grands vaisseaux, prenans dans iceux ces rouelles de racine ainsi mollifiees, après que sans les avaler elles les auront bien maschees & tortillees parmi leurs bouches : reprenans chacun morceau l'un après l'autre, avec la main, elles les remettent dans d'autres vaisseaux de terre qui sont tous prests sur le feu, esquels elles les font bouillir derechef. Ainsi remuant tousiours ce tripotage avec un baston iusques à ce qu'elles cognoissent qu'il soit assez cuit, l'ostans pour la seconde fois de dessus le feu, sans le couler ni passer, ains le tout ensemble le versant dans d'autres plus grandes cannes de terre, contenantes chacune environ une feuillette de vin de Bourgogne : après qu'il a un

peu escumé & cuvè, couvrans ces vaisseaux, elles y laissent ce bruvage, iusques à ce qu'on le veuille boire en la maniere que ie diray tantost. Et à fin de mieux exprimer le tout, ces derniers grans vases dont ie viens de faire mention font faits presque de la façon des grans cuviers de terre, esquels, comme i'ay veu, on faict la lescive en quelques endroits de Bourbonnois & d'Auvergne : excepté toutesfois qu'ils font plus estroits par la bouche & par le haut.

Or nos Ameriquaines, faisans semblablement bouillir & maschans aussi puis apres dans leur bouche de ce gros mil, nommé *Avati* en leur langage, en font encore du bruvage de la mesme sorte que vous avez entendu qu'elles font celuy des racines sus mentionnées. Te repete nommément que ce font les femmes qui font ce mestier : car combien que ie n'aye point veu faire de distinction des filles d'avec celles qui font mariees (comme quelqu'un a escrit), tant y a neantmoins qu'outre que les hommes ont ceste ferme opinion que s'ils maschoyent tant les racines que le mil pour faire ce breuvage, qu'il ne feroit pas bon : encore reputedoyent ils aussi indecent à leur sexe de s'en mesler, qu'à bon droit, ce me semble, on trouve estrange de voir ces grans debraillez payfans de Bresse & d'autres lieux par deçà, prendre des quenouilles pour filer. Les sauvages appellent ce bruvage *caouin*, lequel estant trouble & espais comme lie, a presque goust de lait aigre : & en ont de rouge & de blanc comme nous avons du vin.

Au surplus, tout ainsi que ces racines & ce gros mil dont i'ay parlé, croissent en tout temps en leur pays, aussi, quand il leur plaist, font-ils en toute saison faire de ce bruvage : voire quelquefois en telle quantité que i'en ay veu pour un coup plus de trente de ces

grans vaisseaux (lesquels ie vous ay dit tenir chacun plus de soixante pintes de Paris), pleins & arrangez en long au milieu de leurs maisons, où ils font tousiours couverts iusques à ce qu'il faille *caou-iner*.

Mais avant que d'en venir là, ie prie (sans toutesfois que i'approuve le vice) que, par maniere de preface, il me soit permis de dire : Arriere Allemans, Flamans, Lanfquenets, Suisses & tous qui faites *carhous* & professions de boire par deçà : car comme vous mesme, apres avoir entendu comment nos Ameriquains s'en acquittent, confesserez que vous n'y entendez rien au prix d'eux, aussi faut il que vous leur cediez en cest endroit.

Quand doncques ils se mettent apres, & principalement quant avec les ceremonies que nous verrons ailleurs, ils tuent solennellement un prisonnier de guerre pour le manger : leur coustume (du tout contraire à la nostre en matiere de vin, lequel nous aimons frais & clair) estant de boire ce *caou-in* un peu chaud, la premiere chose que les femmes font est un petit feu à l'entour des cannes de terre, où il est pour le tiedir. Cela fait, commençant à l'un des bouts à descouvrir le premier vaisseau, & à remuer & troubler ce bruvage, puis apres dedans avec de grandes courges parties en deux, dont les unes tiennent environ trois chopines de Paris, ainsi que les hommes en dansant passent les uns apres les autres aupres d'elles, leur presentans & baillans à chacun en la main une de ces grandes gobelles toutes pleines, & elles mesmes en servans de sommeliers, n'oubliant pas de chopiner d'autant : tant les uns que les autres ne faillent point de boire & trouffer cela tout d'une traite. Mais sçavez-vous combien de fois ? Ce sera iusques à tant que les vaisseaux, & y en eust il une

centaine, seront tous vuydes, & qu'il n'y restera plus une seule goutte de *caou-in* dedans. Et de fait, ie les ay veu, non seulement trois iours & trois nuits sans cesser de boire : mais aussi apres qu'ils estoient si faouls & si yvres qu'ils n'en pouvoient plus (d'autant que quitter le ieu eut esté pour estre réputé effeminé & plus que schelm entre les Allemans) quand ils avoyent rendus leur gorge, c'estoit à recommencer plus belle que devant.

Et ce qui est encore plus estrange & à remarquer entre nos *Toüoupinambaouls* est, que comme ils ne mangent nullement d'urant leurs beuveries, aussi quand ils mangent, ils ne boyvent point parmi leur repas : tellement que nous voyans entremesler l'un parmi l'autre, ils trouvoient nostre façon fort estrange. Que si on dit là-dessus ils font doncques comme les chevaux? La responce à cela d'un quidam ioyeux de nostre compagnie estoit que, pour le moins, outre qu'il ne les faut point brider ny mener à la riviere pour boire, encore font-ils hors des dangers de rompre leurs croupieres.

Cependant il faut noter qu'encores qu'ils n'observent pas les heures pour disner, souper ou collationner, comme on fait en ces pays par deça, mesmes qu'ils ne facent point de difficulté, s'ils ont faim, de manger aussi tost à minuiet qu'à midi : neantmoins ne mangeant iamais qu'ils n'ayent appetit, on peut dire qu'ils font aussi sobres en leur manger qu'excessifs en leur boire. Comme aussi quelques uns ont ceste honneste coustume de se laver les mains & la bouche avant & apres le repas : ce que toutesfois ie croy qu'ils font pour l'esgard de la bouche, parce qu'autrement ils l'auroyent toujours pasteuses de ces farines faites de racines & de mil, desquelles i'ay dit qu'elles

usent ordinairement au lieu de pain. Davantage parce que quand ils mangent ils font un merveilleux silence, tellement que s'ils ont quelque chose à dire, ils le réservent iusques à ce qu'ils ayent achevé : Quand, suivant la coustume des François, ils nous oyoyent iaser & caqueter en prenant nos repas, ils s'en favoyent bien moquer.

Ainsi, pour continuer mon propos, tant que ce *caouinage* dure, nos friponniers & galebontemps d'Ameriquains, pour s'eschauffer tant plus la cervelle, chantans, sifflans, s'encourageans & exhortans l'un l'autre de se porter vaillamment & de prendre force prisonniers quand ils iront en guerre, estant arrangez comme grues, ne cessent en ceste sorte de danser & aller & venir parmi la maison où ils sont assemblez, iusques à ce que ce soit fait : c'est à dire, ainsi que j'ay ia touché, qu'ils ne fortiront iamais de là, tant qu'ils sentiront qu'il y a quelque chose es vaisseaux. Et certainement pour mieux verifier ce que j'ai dit, qu'ils font les premiers & superlatifs en matiere d'yvrongnerie, ie croy qu'il y en a tel, qui à sa part, en une seule assemblee avale plus de vingt pots de *caou-in*. Mais sur tout, quant à la maniere que ie les ay depeints au chapitre precedent, ils sont emplumassez, & qu'en cest equippage ils tuent & mangent un prisonnier de guerre, faisans ainsi les Bacchanales à la facon des anciens Payens, saouls semblablement qu'ils sont comme prestres : c'est lors qu'il les fait bon voir rouiller les yeux en la teste. Il advient bien neantmoins, que quelques fois voisins avec voisins, estant assis dans leurs lits de cotton pendus en l'air, boivent d'une façon plus modeste : mais leur coustume estant telle, que tous les hommes d'un village ou de plusieurs s'assemblient ordinairement pour boire (ce

qu'ils ne font pas pour manger) ces buvettes particulières se font peu souvent entre eux.

Semblablement aussi, soit qu'ils boivent peu ou prou, outre ce que j'ay dit, qu'eux n'engendrans jamais melancolie, ont ceste coutume de s'assembler tous les iours pour danser et s'esjouir en leurs villages, encor les ieunes hommes à marier ont cela de particulier, qu'avec chacun un de ces grands pennaches qu'ils nomment *Araroye*, lié sur les reins, & quelques fois le *Maraca* en la main, & les fruités secs (desquels j'ay parlé cy dessus) sonnans comme coquilles d'escargots, liez & arrangez à l'entour de leurs iambes, ils ne font presque autre chose toutes les nuits qu'en tel équipage aller & venir, fautans & dansans de maison en maison; tellement que les voyant & oyant si souvent faire ce mestier, il me ressouvenoit de ceux qu'en certains lieux par de çà on appelle valets de la feste, lesquels es temps de leurs vogues & festes qu'ils font des saincts & patrons de chacune paroisse, s'en vont aussi en habits de fols, avec des marottes au poing, & des sonnettes aux iambes, baguenaudans & dansant la Morisque parmi les maisons & les places.

Mais il faut noter en cest endroit, qu'en toutes les danses de nos sauvages, soit qu'ils se suyvent l'un l'autre, ou, comme ie diray, parlant de leur religion, qu'ils soyent disposez en rond, que les femmes ny les filles, n'estant iamais meslées parmi les hommes, si elles veulent danser cela se fera à part elles.

Au reste, avant que finir ce propos de la façon de boire de nos Ameriquains, sur lequel ie suis à present, à fin que chacun sache comme s'ils avoyent du vin à souhait, ils hausseroyent gaillardement le gobelet: ie raconteray icy une plaisante histoire, & toutesfoy tragique, laquelle un *Moussacat*, c'est à dire, bon pere

de famille qui donne à manger aux passans, me recita un iour en son village.

Nous surprismes une fois, dit-il en son langage, une caravelle de Peros, c'est à dire Portugais (lesquels comme i'ay touché ailleurs, sont ennemis mortels & irreconciliables de nos *Tououpinambaoult*s) de laquelle apres que nous eufmes assommez & mangez tous les hommes qui estoient dedans, ainsi que nous prenions leurs marchandises, trouvant parmi icelle de grans *Caramenos* de bois (ainsi nomment-ils les tonneaux & autres vaisseaux) pleins de bruvage, les dressans & deffonçans par le bout, nous voulusmes taster quel il estoit. Toutesfois, me disoit ce vieillard sauvage, ie ne scay de quelle sorte de *caou-in* ils estoient remplis, & si vous en avez de tel en ton pays: mais bien le dirai-je, qu'apres que nous en eufmes beus tout nostre faoul, nous fufmes deux ou trois iours tellement assommez & endormis, qu'il n'estoit pas en nostre puissance de nous pouvoir resveiller. Ainsi estoit vray semblable que c'estoyent tonneaux pleins de quelque bon vin d'Espagne, desquels les sauvages sans y penser, avoyent fait la feste de Bacchus, il ne se faut pas esbahir, si apres que cela leur eut à bon escient donné sur la corne, nostre homme disoit qu'ils s'estoyent aussi soudainement trouvez prins.

Pour nostre esgard, du commencement que nous fufmes en ce pays-la, pensans eviter la morfilleur, laquelle, comme i'ay nagueres touché, ces femmes sauvages font en la composition de leur *caou-in*, nous pilasmes des racines d'*Aypi* & de *Maniot* avec du mil, lesquelles (cuidant faire ce bruvage d'une plus honneste façon) nous fismes bouillir ensemble: mais, pour en dire la verité, l'experience nous monstra qu'ainii fait il n'estoit pas bon: pourtant petit à petit nous

nous accoustumâmes d'en boire de l'autre tel qu'il estoit, non pas cependant que nous en buissions ordinairement, car ayans les cânes de sucre à commandement, les faisans & laissans quelques iours infuser dans de l'eau, apres qu'à cause des chaleurs ordinaires qui sont là, nous l'avions un peu fait rafraichir : ainsi succree nous la buvions avec grand contentement. Mesmes d'autant que les fontaines & rivieres, belles & claires d'eau douce, soit à cause de la temperature de ce pays-là si bonnes (voire diray sans comparaison plus saines que celles de par deçà) que quoy qu'on en boive à souhait, elles ne font point de mal : sans y rien mistionner, nous en buvions coustumierement l'eau toute pure. Et à ce propos les sauvages appellent l'eau douce, *Uh-ete*, & la salée *Uh-eeu* : qui est une diction, laquelle eux prononçans du gosier comme les Hebreux font leurs lettres qu'ils nomment gutturales, nous estoit la plus fascheuse à proferer entre tous les mots de leur langage.

Finalemment parce que ie ne doute point que quelques-uns de ceux qui auront ouy ce que i'ai diét cy dessus, touchant la mascheure & tortilleure, tant des racines que du mil, parmi la bouche des femmes sauvages quand elles composent leur bruvage dit *caou-in*, n'ayent eu mal au cœur, & en ayent craché : à fin que ie leur oste aucunement ce desgout, ie les prie de se ressouvenir de la façon qu'on tient quand on fait le vin par deçà. Car s'ils considerent seulement cecy : qu'ès lieux mesmes où croissent les bons vins, les vigneronns, en temps de vendange, se mettent dans les tinnes & dans les cuves esquelles à beaux pieds, & quelques fois avec leurs souliers, ils foulent les raisins, voire comme i'ai veu, les patrouillent encor ainsi sur les pressoirs, ils trouveront qui s'y passe beaucoup

de choses, lesquelles n'ont guere meilleure grace que ceste maniere de maschiller, accoustumee aux femmes Ameriquaines. Que si on dit là dessus, voire, mais le vin en cuvant & bouillant iette toute ceste ordure : ie respons que nostre *caou-in* se purge aussi, & partant, quant à ce point, qu'il y a mesme raison de l'un à l'autre.





CHAPITRE X.

*Des animaux, venaisons, gros lezards, serpens
& autres bestes monstrueuses de l'Amerique.*

I'ADVERTIRAY en un mot, au commencement de ce chapitre, que pour l'esgard des animaux à quatre pieds, non seulement en general, & sans exception, il ne s'en trouve pas un seul en ceste terre du Bresil en l'Amerique, qui en tout & par tout soit semblable aux nostres : mais qu'aussi nos *Tououpinambaoults* n'en nourrissent que bien rarement de domestiques. Pour doncques descrire les bestes sauvages de leur pays, lesquelles quant au genre sont nommees par eux *Soo*, ie commenceray par celles qui sont bonnes à manger. La premiere & plus commune est une qu'ils appellent *Tapirouffou*, laquelle ayant le poil rougeastre, & assez long, est presque de la grandeur, grosseur & forme d'une vache : toutesfois ne portant point de cornes, ayant le col plus court, les aureilles plus longues & pendantes, les iambes plus seiches & deliees, le pied non fendu, ains de la propre forme de celui d'un asne, on peut dire que participant de l'un & de l'autre elle est demie vache & demie asne. Neantmoins elle differe encore entierement de tous les deux, tant de la queue

qu'elle a fort courte (& notez en cest endroit qu'il se trouve beaucoup de bestes en l'Amérique qui n'en ont point du tout) que des dents, lesquelles elle a beaucoup plus trenchantes & aigues : cependant pour cela, n'ayant aucune resistance que la fuite, elle n'est nullement dangereuse. Les sauvages la tuent, comme plusieurs autres, à coups de flesches ; ou la prennent à des chausses trapes & autres engins qu'ils font assez industrieusement.

Au reste, cest animal, à cause de sa peau, est merveilleusement estimé d'eux : car, quand ils l'escorchent, coupans en rond tout le cuir du dos, apres qu'il est bien sec, ils en font des rondelles aussi grandes que le fond d'un moyen tonneau, lesquelles leur servent à soutenir les coups de flesches de leurs ennemis quand ils vont en guerre. Et de fait, ceste peau ainsi seichee & accoustree est si dure, que ie ne crois pas qu'il y ait flesche, tant rudement descochee fust-elle, qui la sceust percer. Je rapportois en France par singularité deux de ces targes, mais quant à nostre retour, la famine nous print sur mer, apres que tous nos vivres furent faillis, & que les guenons, perroquets & autres animaux que nous apportions de ce pays la nous eurent servi de nourriture, encore nous fallut-il manger nos rondelles grillees sur les charbons, voire, comme ie diray en son lieu, tous les autres cuirs & toutes les peaux que nous avions dans nostre vaisseau.

Touchant la chair de ce *Tapiroussou*, elle a presque le mesme goust q'celle de bœuf : mais quant à la façon de la cuire & apprester, nos sauvages, à leur mode, la font ordinairement *boucaner*. Et parce que i'ay ia touché cy devant, & faudra encore que ie reitere souvent cy apres ceste façon de parler *boucaner* :

à fin de ne tenir plus le lecteur en fufpens, tout auffi que l'occafion fe prefente icy maintenant bien à propos, ie veux declarer quelle en eft la maniere.

Nos Ameriquains doncques, fichans affez avant dans terre quatre fourches de bois, auffi groffes que le bras, diftantes en quarré d'environ trois pieds, & egallement hautes eslevees de deux & demi, mettans fur icelles des baftons à travers, à un pouce ou deux doigts pres l'un de l'autre, font de cefte façon une grande grille de bois, laquelle en leur langage ils appellent *Boucan*. Tellement qu'en ayant plufieurs plantez en leurs maifons, ceux d'entre eux qui ont de la chair, la mettans deffus par pieces, & avec du bois bien fec, qui ne rend pas beaucoup de fumee, faifant un petit feu lent deffous, en la tournant & retournant de demi quart en demi quart d'heure, la laiffent ainfi cuire autant de temps qu'il leur plaift. Et mefmes parce que ne fallans pas leurs viandes pour les garder, comme nous faifons par deça, ils n'ont autre moyen de les conferver finon les faire cuire. S'ils avoyent prins en un iour trente beftes fauves, ou autres telles que nous les defcrivons en ce chapitre, à fin d'éviter qu'elles ne s'empuantiffent, elles feront incontinent toutes mifes par pieces fur le boucan : de maniere qu'ainfi que j'ay dit, les virans & revirans fouvent fur iceluy, ils les y laiffent quelques fois plus de vingt-quatre heures, & iufques à ce que le milieu & tout au pres des os foit auffi cuict que le dehors. Ainfi font-ils des poiffons, defquels mefmes quand ils ont grande quantité (& nommément de ceux qu'ils appellent *Pirapirati*, qui font francs milets, dont ie parleray encore ailleurs) apres qu'ils font bien secs, ils en font de la farine. Brief, ces *Boucans* leur fervans de falloirs, de crochets et de garde-manger, vous n'iriez guere en

leurs villages que vous ne les vissiez garnis, non seulement de venaisons ou de poissons, mais aussi le plus souvent (comme nous verrons cy apres) vous les trouveriez couverts tant de cuisses, bras, iambes que autres grosses pieces de chair humaine des prisonniers de guerre qu'ils tuent & mangent ordinairement. Voila quant au *Boucan* & *Boucannerie*, c'est à dire rostisserie de nos Ameriquains : lesquels au reste (sauf la reverence de celuy qui a austrement escrit) ne laissent pas, quand il leur plaist, de faire bouillir leurs viandes.

Or, à fin de pourfuyvre la description de leurs animaux, les plus gros qu'ils ayent apres l'asne-vache, dont nous venons de parler, sont certaines especes, voirement de cerfs & de biches qu'ils appellent *Seouaïffous* : mais outre qu'il s'en faut beaucoup qu'ils soyent si grans que les nostres, & que leurs cornes aussi soyent sans comparaison plus petites, encore different-ils en cela qu'ils ont le poil aussi grand que celuy des chevres de par deça.

Quant au sanglier de ce pays la, lequel les sauvages nomment *Taiassou*, combien qu'il soit de forme semblable à ceux de nos forests, & qu'il ait ainsi le corps, la teste, les oreilles, iambes & pieds : mesmes aussi les dents fort longues, crochues, pointues, & par consequent tres dangereuses, tant y a qu'outre qu'il est beaucoup plus maigre & descharné, & qu'il a son grongnement & cri effroyable, encore a-il une austre difformité estrange : assavoir naturellement un pertuis sur le dos par où (ainsi qu'ay dit que le *marsouin* a sur la teste) il souffle, respire & prend vent quand il véut. Et à fin qu'on ne trouve cela si estrange, celuy qui a escrit l'*Histoire generale des Indes* dit qu'il y a aussi au pays de Nicaragua, pres du royaume de la

nouvelle Espagne, des porcs qui ont le nombril sur l'eschine, qui sont pour certain de la mesme espèce que ceux que ie viens de descrire. Les trois fudits animaux, assavoir le Tapirouffou, le Seouassou, & Taiaffou sont les plus gros de ceste terre du Bresil.

Passant donc outre aux autres sauvagines de nos Ameriquains, ils ont une beste rousse qu'ils nomment *agouti*, de la grandeur d'un cochon d'un mois, laquelle a le pied fourchu, la queüe fort courte, le museau & les oreilles presque comme celles d'un lievre, & est fort bonne à manger.

D'autres, de deux ou trois especes, qu'ils appellent *Tapitis*, tous assez semblables à nos lievres, & quasi de mesme goust : mais quant au poil, ils l'ont plus rougeastre.

Ils prennent semblablement par les bois certains rats, gros comme escurieux & presque de mesme poil roux, lesquels ont la chair aussi delicate que celle des connils de garenne.

Pag, ou *pague* (car on ne peut pas bien discerner lequel des deux ils proferent) est un animal de la grandeur d'un moyen chien braque, a la teste bigerre & fort mal faite, la chair presque de mesme goust que celle de veau : & quant à sa peau, estant fort belle & tachetee de blanc, gris & noir, si on en avoit par deça, elle seroit fort riche & bien estimee en fourreure.

Il s'en voit un autre de la forme d'un putoy, & de poil ainsi grisastre, lequel les sauvages nomment *Sari-goy* : mais parce qu'il put aussi, eux n'en mangent pas volontiers. Toutesfois nous autres en ayant escorchez quelques-uns, & cognus que c'estoit seulement la graisse qu'ils ont sur les rongnons qui leur rend ceste mauvaise odeur, apres leur avoir ostee, nous ne

laissons pas d'en manger : & de fait la chair en est tendre & bonne.

Quant au *Tatou* de ceste terre du Bresil, cest animal (comme les herissons par deçà) sans pouvoir courir si viste que plusieurs autres, se traîne ordinairement par les buissons : mais en recompense il est tellement armé, & tout couvert d'escailles si fortes & si dures, que ie ne croy pas qu'un coup d'espee luy fist rien : & mesmes quand il est escorché, les escailles iouans & se manians avec la peau (de laquelle les sauvages font de petits cofins qu'ils appellent *Caramemo*), vous diriez, la voyant pliee, que c'est un gantelet d'armes : la chair en est blanche & d'assez bonne faveur. Mais quant à sa forme, qu'il soit si haut monté sur ses quatre iambes que celui que Belon a representé par portrait à la fin du troisieme livre de ses observations (lequel toutesfois il nomme *Tatou* du Bresil), ie n'en ay point veu de semblable en ce pays là.

Or outre tous les susdits animaux qui sont les plus communs pour le vivre de nos Ameriquains : encores mangent-ils des crocodiles, qu'ils nomment *Iacaré*, gros comme la cuisse de l'homme, & longs à l'avenant : mais tant s'en faut qu'ils soyent dangereux, qu'au contraire i'ay veu plusieurs fois les sauvages en rapporter tous en vie en leurs maisons, à l'entour desquels leurs petits enfans se iouoyent sans qu'ils leur fissent nul mal. Neantmoins i'ay ouy dire aux vieillards qu'allans par pays ils font quelquefois asfailis, & ont fort affaire de se deffendre à grans coups de flesches contre une sorte de *Iacaré*, grans & monstrueux : lesquels les apercevans & sentans venir de loin, sortent d'entre les roseaux des lieux aquatiques où ils font leurs repaires.

Et à ce propos, outre ce que Pline & autres recitent de ceux du Nil en Egypte, celuy qui a escrit l'*Histoire generale des Indes*, dit qu'on a tué des crocodiles, en ces pays-là, pres la ville de Panama, qui avoyent plus de cent pieds de long : qui est une chose presque incroyable. J'ay remarqué en ces moyens que j'ay veu, qu'ils ont la gueule fort fendue, les cuisses hautes, la queue non ronde ny pointue, ains plate & desliée par le bout. Mais il faut que ie confesse que ie n'ay point bien pris garde si, ainsi qu'on tient communement, ils remuent la mâchoire de dessus.

Nos Ameriquains, au surplus, prennent des lezards qu'ils appellent *Touous*, non pas verds, ainsi que sont les nostres, ains gris & ayans la peau lincee, comme nos petites lezardes : mais quoy qu'ils soyent longs de quatre à cinq pieds, gros de mesme, & de forme hideuse à voir, tant y a neantmoins que se tenant ordinairement sur les rivages des fleuves & lieux marécageux comme les grenouilles, aussi ne sont-ils non plus dangereux. Et diray plus, qu'estant escorchez, estripez, nettoyez & bien cuicts (la chair en estant aussi blanche, delicate, tendre & favorable que le blanc d'un chapon), c'est l'une des bonnes viandes que j'ay mange en l'Amerique. Vray est que du commencement j'avois cela en horreur, mais apres que j'en eus tasté, en matiere de viandes, ie ne chantois que de lezards.

Semblablement, nos *Tououpinambaults* ont certains gros crapaux, lesquels *Boucanex* avec la peau, les tripes & les boyaux leur servent de nourriture. Partant attendu que nos medecins enseignent, & que chacun tient aussi par deça, que la chair, sang & generalement le tout du crapau est mortel, sans

que ie dise autre chose de ceux de ceste terre du Bresil que ce que i'en viens de toucher, le lecteur pourra de là aisément recueillir qu'à cause de la temperature du pays (ou peut-estre pour autre raison que i'ignore) ils ne sont vilains, venimeux ni dangereux comme les nostres.

Ils mangent au semblable des serpens gros comme le bras & longs d'une aune de Paris : & memes i'ay veu les fauvages en traïner & apporter (comme i'ay dit qu'ils font des crocodiles), d'une sorte de riollee de noir & de rouge, lesquels encor tous en vie ils iettoient au milieu de leurs maisons parmi leurs femmes & enfans qui, au lieu d'en avoir peur, les manioient à pleines mains. Ils apprestent & font cuire par tronçons ces grosses anguilles terrestres : mais pour en dire ce que i'en sçay, c'est une viande fort fade & douçastre.

Ce n'est pas qu'ils n'ayent d'autres sortes de serpens, & principalement dans les rivieres où il s'en trouve de longs & desliez, aussi verts que porrees, la piqueure desquels est fort venimeuse : mais aussi par le recit suyvant vous pourrez entendre qu'outre ces *Touous* dont i'ay tantost parlé, il se trouve par les bois une espece d'autres gros lezards qui sont tres dangereux.

Comme donc deux autres François & moy fîmes un iour ceste faute de nous mettre en chemin pour visiter le pays sans (selon la coustume) avoir des fauvages pour guides, nous estans esgarés par les bois, ainsi que nous allions le long d'une profonde vallee, entendans le bruit et le trac d'une beste qui venoit à nous, pensans que ce fust quelque fauvage, sans nous en soucier ni laisser d'aller, nous n'en fîmes pas autre cas. Mais tout incontinent à dextre, & à environ trente pas de nous, voyant sur le costau un lezard

beaucoup plus gros que le corps d'un homme & long de six à sept pieds, lequel paroissant couvert d'escailles blanchâtres, aspres & raboteuses comme coquilles d'huitres, l'un des pieds devant levé, la teste haussée & les yeux estincelans, s'arresta tout court pour nous regarder. Quoy voyans & n'ayans lors pas un seul de nous arquebuses ni pistoles, ains seulement nos espees, & à la maniere des sauvages, chacun l'arc & les fleches en la main (armes qui ne nous pouvoient pas beaucoup servir contre ce furieux animal si bien armé), craignans neantmoins si nous nous enfuyions qu'il ne courrust plus fort que nous, & que nous ayant attrapez il ne nous engloutist & devorast : fort estonnez que nous fumes en nous regardans l'un l'autre, nous demeurasmes ainsi tous cois en une place. Ainsi apres que ce monstrueux & espouvantable lezard, en ouvrant la gueule, & à cause de la grande chaleur qu'il faisoit (car le soleil luisoit & estoit lors environ midi), soufflant si fort que nous l'entendions bien aisement, nous eut contemplé pres d'un quart d'heure, se retournant tout à coup, & faisant plus grand bruit & fracassement de feuilles & de branches par où il passoit, que ne feroit un cerf courant dans une forest, il s'enfuit contre mont. Partant nous, qui ayans eu l'une de nos peurs, n'avions garde de courir apres, en louant Dieu qui nous avoit delivrez de ce danger, nous passasmes outre. J'ay pensé depuis, suivant l'opinion de ceux qui disent que le lezard se delecte à la face de l'homme, que cestuy la avoit prins aussi grand plaisir de nous regarder que nous avions eu peur à le contempler.

Outre plus, il y a en ce pays la une beste ravissante que les sauvages nomment *Ian-ou-are*, laquelle est presque aussi haute en iambes et legere à courir qu'un

levrier : mais comme elle a de grands poils à l'entour du menton, & la peau fort belle & bigarree comme celle d'une once, aussi en tout le reste luy ressemble elle bien fort. Les sauvages, non sans cause, craignent merveilleusement ceste beste : car vivant de proye, comme le lion, si elle les peut attrapper, elle ne faut point de les tuer, puis les deschirer par pieces & les manger. Et de leur costé aussi comme ils sont cruels & vindicatifs contre toute chose qui leur nuit, quand ils en peuvent prendre quelques-unes aux chausses-trapes (ce qu'ils font souvent) ne leur pouvant pis faire, ils les dardent & meurtrissent à coups de fleches, & les font ainsi longuement languir dans les fosses où elles sont tombees, avant que les achever de tuer. Et à fin qu'on entende mieux comment ceste beste les accoustre : un iour que cinq ou six autres François & moy nous passions par la grande isle, les sauvages du lieu nous advertissans que nous nous donnissions garde du *Ian-ou-are* nous dirent qu'il avoit ceste semaine là mangé trois personnes en l'un de leurs villages.

Au surplus, il y a grande abondance de ces petites guenons noires, que les sauvages nomment *Cay*, en ceste terre du Brésil : mais parce qu'il s'en voit assez par deçà, ie n'en feray icy autre description. Bien diray-je toutesfois qu'estant par les bois en ce pays là, leur naturel estant tel de ne bouger guère de dessus certains arbres, qui portent un fruit ayant gouffes presque comme nos grosses febves de quoy elles se nourrissent, s'y assemblans ordinairement par troupes, & principalement en temps de pluye (ainsi que font quelques fois les chats sur les toits par deçà), c'est un plaisir de les ouyr crier & mener leurs sabbats sur ces arbres.

Au reste cest animal n'en portant qu'un d'une ventree, le petit a ceste industrie de nature, que fitost qu'il est hors du ventre, embrassant & tenant ferme le col du pere ou de la mere : s'ils se voyent poursuivis des chasseurs, sautant de branche en branche, ils le fauvent en ceste façon. Tellement qu'à cause de cela les sauvages n'en pouvans ayfement prendre ni ieunes ni vieilles, ils n'ont autre moyen de les avoir sinon qu'à coups de flesches ou de matterats les abbattre de dessus les arbres : d'où tombans estourdies & quelques fois bien blecees, apres qu'ils les ont gueries & un peu apprivoisees en leurs maisons, ils les changent à quelques marchandises avec les estrangers qui voyagent par delà. Je dis nommement apprivoisees, car du commencement que ces guenons sont prises, elles sont si sarouches que mordans les doigts, voire transperçant de part en part avec les dents les mains de ceux qui les tiennent, de la douleur qu'on sent on est contraint à tous coups de les assommer pour leur faire lascher prinse.

Il se trouve aussi en ceste terre du Bresil, un marot, que les sauvages appellent *Sagouin*, non plus gros qu'un escurieu, & de semblable poil roux : mais quant à sa figure, ayant le muffle, le col, & le devant & presque tout le reste ainsi que le Lion : fier qu'il est de mesme, c'est le plus ioli petit animal que j'aye veu par delà. Et de fait, s'il estoit aussi aisé à repasser la mer qu'est la guenon, il seroit beaucoup plus estimé : mais outre qu'il est si delicat qu'il ne peut supporter le branlement du navire sur mer, encor est-il si glorieux que pour peu de fascherie qu'on luy face, il se laisse mourir de despit. Cependant il s'en voit quelques uns par-deça, & croy que c'est de ceste beste de quoy Marot fait mention, quand introduisant

son ferviteur Fripelipes parlant à un nommé Sagon qui l'avoit blasmé, il dit ainsi,

Combien que Sagon soit un mot
Et le nom d'un petit marmot.

Or combien que ie confesse (nonobstant ma curiosité) n'avoir point si bien remarqué tous les animaux de ceste terre d'Amerique que ie desirerois, si est ce neant moins que pour y mettre fin i'en veux encores descrire deux, lesquels sur tous les autres sont de forme estrange & bigerre.

Le plus gros que les sauvages appellent *Hay*, est de la grandeur d'un gros chien barbet & a la face ainsi que la guenon, approchante de celle de l'homme, le ventre pendant comme celuy d'une truie pleine de cochons, le poil gris enfumé ainsi que laine de mouton noir, la queue fort courte, les iambes velues comme celles d'un ours, & les griffes fort longues.

Et quoy que quand il est par les bois il soit fort farouche, tant y a qu'estans prins il n'est pas malaisé à apprivoiser. Vray est qu'à cause de ses griffes nos *Tououpinambaoults*, tousiours nuds qu'ils sont, ne prennent pas grand plaisir de se iouer avec luy. Mais au demeurant (chose qui semblera possible fabuleuse) i'ay entendu non seulement des sauvages, mais aussi des truchemens qui avoyent demeuré long temps en ce pays la, que iamais homme, ni par les champs, ni à la maison, ne vid manger cest animal : tellement qu'aucuns estiment qu'il vit du vent.

L'autre, dont ie veux aussi parler, lequel les sauvages nomment *Coati*, est de la hauteur d'un grand lievre, a le poil court, poli et tacheté, les oreilles petites, droites & pointues: mais quant à la teste, outre qu'elle n'est gueres grosse, ayant depuis les yeux un

groin long de plus d'un pied, rond comme un baston, & s'estressiffant tout à coup, sans qu'il soit plus gros par le haut qu'aupres de la bouche (laquelle aussi il a si petite qu'à peine y mettroit-on le bout du petit doigt) ce museau, di-ie, ressemblant le bourdon ou le chalumeau d'une cornemuse, il n'est pas possible d'en voir un plus bigerre, ni de plus monstrueuse façon. Davantage parce que quand ceste beste est prinse, elle se tient les quatre pieds serrez ensemble, & par ce moyen panche toujours d'un costé ou d'autre, ou se laisse tomber tout à plat, on ne la sçauroit ni faire tenir debout, ni manger, si ce n'est quelques fourmis, de quoy aussi elle vit ordinairement par les bois. Environ huit mois apres que nous fumes arrivez en l'isle où se tenoit Villegagnon, les sauvages nous apporterent un de ces *coati*, lequel à cause de la nouvelleté fut autant admiré d'un chacun de nous que vous pouvez penser. Et de faict (comme i'ay dit) estant estrange-ment defectueux, eu esgard à ceux de nostre Europe, i'ay souvent prié un nommé Iean Gardien, de nostre compagnie, expert en l'art de pourtraiture de contre-faire tant cestuy là que beaucoup d'autres, non seulement rares, mais aussi du tout incongnus par deçà, à quoy neantmoins à mon bien grand regret, il ne se voulut iamais adonner.





CHAPITRE XI

De la variété des oyseaux de l'Amérique, tous differens des nostres : ensemble des grosses chauve-souris, abeilles, mouches, mouschillons, & autres vermines estranges de ce pays-là.



NE commenceray aussi ce chapitre des oiseaux (lesquels en general nos *Toûou-pinambaoult*s appellent *oura*) par ceux qui sont bons à manger. Et premièrement diray, qu'ils ont grande quantité de ces grosses poules que nous appellons d'Indes, lesquelles eux nomment *Arignan-ouffou* : comme aussi depuis que les Portugais ont fréquenté ce pays là, ils leur ont donné l'engeance des petites poules communes, qu'ils nomment *Arignan-miri*, desquelles ils n'avoient point auparavant. Toutesfois, comme j'ay dit quelque part, encore qu'ils fassent cas des blanches pour avoir les plumes, à fin de les teindre en rouge & de s'en parer le corps, tant y a qu'ils ne mangent gueres ni des unes ni des autres. Et mesmes estimans entr'eux que les œufs qu'ils nomment *Arignan-ropia*, soyent poisons : quand ils nous en voyoient humer, ils en estoient non seulement bien esbahis, mais aussi, disoyent-ils, ne pouvans avoir la patience de les laisser couvrir, c'est trop grande gourmandise à vous, qu'en mangeant un œuf, il faille que vous mangiez une poule. Partant ne tenant gueres plus de conte de

leurs poules que d'oiseaux sauvages, les laissant pondre où bon leur semble, elles amènent le plus souvent leurs poussins des bois & buissons où elles ont couvé: tellement que les femmes sauvages n'ont pas tant peine d'élever les petits d'Indets avec des moyeux d'œufs qu'on en a par deçà. Et de fait, les poules multiplient de telle façon en ce pays là, qu'il y a de tels endroits & tels villages, des moins fréquentez par les estrangers, où pour un cousteau de là valeur d'un carolus, on aura une poule d'Inde, & pour un de deux liards, ou pour cinq ou six haims à pescher, trois ou quatre des petites communes.

Or avec ces deux sortes de poulailles nos sauvages nourrissent domestiquement des cannes d'Indes, qu'ils appellent *Upec*, mais parce que nos pauvres *Toüoupinambaults* ont ceste folle opinion enracinée en la cervelle, que s'ils mangeoyent de cest animal qui marche si pesamment, cela les empescheroit de courir quand ils seroyent chassés & pourfuyvis de leurs ennemis, il fera bien habile qui leur en fera taster: s'abstenans, pour mesme cause, de toutes bestes qui vont lentement, & mesmes des poissons, comme les rayes & autres qui ne nagent pas viste.

Quant aux oyseaux sauvages, il s'en prend par les bois de gros comme chappons, et de trois sortes, que les Bresiliens nomment *Iacoutin*, *Iacoupen* & *Iacououaffou*, lesquels ont tous le plumage noir & gris: mais quant à leur goust comme ie croy que ce sont especes de faisans, aussi puis-je assurer qu'il n'est pas possible de manger de meilleures viandes que ces Iacous.

Ils en ont encore de deux sortes d'excellens qu'ils appellent *Mouton*, lesquels sont aussi gros que paons, & de mesme plumage que les susdits: toutesfois ceux-ci sont rares & s'en trouve peu.

Mocacoïa & *Ynambou-ouassou* font deux especes de perdrix aussi grosses que nos oyes, & ont mesme goust que les precedens.

Comme aussi les trois suivans font : assavoï *Ynamboumiri*, de mesme grandeur que nos perdrix : *Pegassou* de la grosseur d'un ramier, & *paicacu* comme une tourterelle.

Ainsi pour abreger, laissant à parler de gibier qui se trouve en grande abondance, tant par les bois que sur les rivages de la mer, marets & fleuves d'eau douce, ie viendray aux oyseaux lesquels ne sont pas si communs à manger en ceste terre du Bresil. Entre autres, il y en a deux de mesme grandeur, ou peu s'en faut, assavoir plus gros qu'un corbeau, lesquels ainsi que presque tous les oyseaux de l'Amérique, ont les pieds & becs crochus comme les perroquets, au nombre desquels on les pourroit mettre. Mais quant au plumage (comme vous mesme iugerez apres l'avoir entendu) ne croyans pas qu'en tout le monde universel il se puisse trouver oyseaux de plus esmerveillable beauté, aussi en les considerant y a il bien de quoy, non pas magnifier nature comme font les prophanes, mais l'excellent & admirable createur d'iceux.

Pour donc en faire la preuve, le premier que les sauvages appellent *Arat*, ayant les plumes des ailes & celles de la queue, qu'il a longues de pied et demi, moitié aussi rouges que fine escarlate, & l'autre moitié (la tige au milieu de chaque plume separant tousiours les couleurs opposites des deux costez) de couleur celeste aussi estincelante que le plus fin escarlatin qui se puisse voir, & au surplus tout le reste du corps azuré : quand cest oyseau est au soleil, où il se tient ordinairement, il n'y a œil qui se puisse lasser de le regarder.

L'autre nommé *Canidé*, ayant tout le plumage sous le ventre & à l'entour du col aussi iaune que fin or: le dessus du dos, les aisles & la queüe, d'un bleu si naif qu'il n'est pas possible de plus, estant advis qu'il soit vestu d'une toile d'or par dessus, & emmantelé de damas violet figuré par dessus, on est ravi de telle beauté.

Les sauvages en leurs chançons, font communément mention de ce dernier, difans & repetans souvent en ceste facon: *Canidé-ioune, canidé-ioune heuraouech*: c'est à dire, un oyseau iaune, un oyseau iaune, etc., car *ioune* ou *ioup* veut dire iaune en leur langage. Et au surplus, combien que ces deux oyseaux ne soyent pas domestiques, estant neantmoins plus coustumierement sur les grands arbres au milieu des villages que parmi les bois, nos *Tououpinambaoult*s les plumans soigneusement trois ou quatre fois l'année, font (comme j'ay dit ailleurs) fort proprement des robes, bonnets, bracelets, garnitures d'espees de bois & autres choses de ces belles plumes, dont ils se parent le corps. J'avois apporté en France beaucoup de tels pennaches: & surtout de ces grandes queües que j'ay dit estre si bien naturellement diversifiées de rouge & de couleur celeste: mais à mon retour passant à Paris, un quidam de chez le Roy, auquel ie les monstray, ne cessa iamais que par importunité il ne les eust de moy.

Quant aux perroquets il s'en trouve de trois ou quatre sortes en ceste terre du Bresil: mais quant aux plus gros & plus beaux, que les sauvages appellent *Aiourous*, lesquels ont la teste rioletée de iaune, rouge & violet, le bout des aisles incarnat, la queüe longue & iaune, & tout le reste du corps vert, il ne s'en repasse pas beaucoup par deçà: & toutesfois outre la

beauté du plumage, quand ils sont apprins, ce sont ceux qui parlent le mieux, & par conséquent où il y auroit plus de plaisir, & de fait un truchement me fit présent d'un de ceste sorte, qu'il avait gardé trois ans, lequel proféroit si bien tant le sauvage que le François, qu'en ne le voyant pas, vous n'eussiez sceu discerner sa voix de celle d'un homme.

Mais c'estoit bien encor plus grande merveille d'un perroquet de ceste espece, lequel une femme sauvage avoit apprins en un village à deux lieues de nostre isle : car comme si cest oyseau eust eu entendement pour comprendre & distinguer ce que celle qui l'avoit nourri luy disoit : quand nous passions par là elle nous disoit en son langage, me voulez-vous donner un peigne ou un miroir, & ie feray tout maintenant en vostre presence chanter & danser mon perroquet ? Si là dessus, pour en avoir le passé temps, nous luy bail lions ce qu'elle demandoit, incontinent qu'elle avoit parlé à cest oyseau, non seulement il se prenoit à fauteler sur la perche où il estoit, mais aussi à causer, siffler et contrefaire les sauvages quand ils vont en guerre, d'une façon incroyable : bref, quand bon sembloit à sa maistresse de luy dire, chante, il chantoit, & danse, il dançoit. Que si au contraire il ne luy plaisoit pas, & qu'on ne luy eust rien voulu donner, si tost qu'elle avoit dit un peu rudement à cest oyseau, *augé*, c'est à dire cesse, se tenant tout coy sans sonner mot, quelque chose que nous luy eussions peu dire, il n'estoit pas lors en nostre puissance de luy faire remuer pieds ni langue. Partant pensez que si les anciens Romains, lesquels, comme dit Pline, furent si sages que de faire non seulement des funeraillies somptueuses au corbeau qui les saluoit nom par nom dans leur palais, mais aussi firent perdre la

vie à celuy qui l'avoit tué, eussent eu un perroquet si bien appris, comment ils en eussent fait cas. Aussi ceste femme sauvage l'appeloit son *Cherimbané*, c'est à dire, chose que j'aime bien, le tenoit si cher que quand nous le luy demandions à vendre, & que c'est qu'elle en vouloit, elle respondoit par moquerie, *Mocouassou*, c'est à dire une artillerie : tellement que nous ne le sceusmes jamais avoir d'elle.

La seconde espece de perroquets appelez *Marganaç* par les sauvages, qui sont de ceux qu'on apporte & qu'on voit plus communément en France, n'est pas en grande estime entre eux : & de fait les ayans par-delà en aussi grande abondance que nous avons ici les pigeons, quoy que la chair en soit un peu dure, neantmoins parcequ'elle a le goust de la perdrix, nous en mangions souvent & tant qu'il nous plaisoit.

La troisieme sorte de perroquets, nommez *Toüs* par les sauvages, & par les mariniers de Normandie *moissons*, ne sont pas plus gros qu'estourneaux : mais quant au plumage, excepté la queue qu'ils ont fort longue & entremeslee de jaune, ils ont le corps aussi entierement vert que porree.

Au reste, avant que finir ce propos des perroquets, me ressouvenant de ce que quelqu'un dit en sa cosmographie, qu'à fin que les serpens ne mangent leurs œufs ils font leurs nids pendus à une branche d'arbre, ie diray, en passant, qu'ayant veu le contraire en ceux de la terre du Bresil, qui les font tous en des creux d'arbres, en rond & assez durs, j'estime que ç'a esté une faribole et conte fait à plaisir à l'auteur de ce livre.

Les autres oyseaux du pays de nos Ameriquains sont, en premier lieu, celuy qu'ils appellent *Toucan* (dont à autre propos j'ay fait mention ci-dessus) lequel

est de la grosseur d'un ramier, & a tout le plumage, excepté le poictral, aussi noir qu'une corneille. Mais ce poictral (comme j'ay aussi dit ailleurs) estant l'environ quatre doigts de longueur & trois de largeur, plus iaune que safran, & bordé de rouge par le bas : escorché qu'il est par les sauvages, outre qu'il leur sert, tant pour s'en couvrir et parer les ioïes qu'autres parties du corps, encore parce qu'ils en portent ordinairement quand ils dansent, & pour ceste cause le nomment *Toucantabouracé*, c'est à dire plume pour danser, ils en font plus d'estime. Toutesfois, en ayans grande quantité, ils ne font point de difficulté d'en bailler & changer à la marchandise que les François & Portugois qui traffiquent par delà leur portent.

Outre plus, cest oyseau *Toucan* ayant le bec plus long que tout le corps, & gros en proportion, sans luy parangonner ni opposer celuy de grue, qui n'est rien en comparaison, il le faut tenir non seulement pour le bec des becs, mais aussi pour le plus prodigieux & monstrueux qui se puisse trouver entre tous les oyseaux de l'univers. Tellement que ce n'est point sans raison que Belon, en ayant recouvé un, l'a par singularité fait pourtraire à la fin de son troisieme livre des oyseaux : car combien qu'il ne le nomme point, si est-ce sans doute que ce qui est là representé se doit entendre du bec de nostre *Toucan*.

Il y en a un d'autre espece en ceste terre du Bresil, lequel est de la grosseur d'un merle, & ainsi noir, fors la poitrine qu'il a rouge comme sang de bœuf : laquelle les sauvages escorchent comme la precedent, & appellent cest oyseau *Panon*.

Un autre de la grosseur d'une grive qu'ils nomment *Quiampian*, lequel sans rien excepter a le plumage aussi entierement rouge que escarlate.

Mais pour une finguliere merveille, & chef-d'œuvre de petitesse, il n'en faut pas omettre un que les sauvages nomment *Gonambuch*, de plumage blanchastre & luifant, lequel combien qu'il n'ait pas le corps plus gros qu'un frelon ou qu'un cerf-volant, triomphe neantmoins de chanter : tellement que ce tres petit oyselet, ne bougeant gueres de dessus ce gros mil que nos Ameriquains appellent *Avati*, ou sur autres grandes herbes, ayant le bec & le gosier tousiours ouverts, si on ne l'oyoit & voyoit par experience, on ne croiroit iamais que d'un si petit corps il peust sortir un chant si franc & si haut, voire diray si clair & si net qu'il ne doit rien au rossignol.

Au surplus, parce que ie ne pourrois pas spécifier par le menu tous les oyseaux qu'on voit en ceste terre du Bresil, lesquels non seulement different en especes à ceux de nostre Europe, mais aussi sont d'autres varietez de couleurs, comme rouge, incarnat, violet, blanc, cendré, diapré de pourpre & autres : pour la fin i'en descriray un que les sauvages (pour la cause que ie diray) ont en telle recommandation que non seulement ils seroyent bien marris de luy mal faire, mais aussi s'ils scavoient que quelqu'un en eust tué de ceste espece, ie croy qu'ils l'en seroyent repentir.

Cest oyseau n'est pas plus gros qu'un pigeon, & de plumage gris cendré : mais au reste le mystere que ie veux toucher est qu'ayant la voix penetrante & encore plus piteuse que celle du chat-huant : nos pauvres *Toüoupinambaoults* l'entendant aussi crier plus souvent de nuict que de iour ont ceste resverie imprimee en leur cerveau, que leurs parens & amis trespassez en signe de bonne adventure, & surtout pour les accourager à se porter vaillamment en guerre contre leurs ennemis, leur envoient ces oyseaux : ils croyent fer-

mement s'ils observent ce qui leur est signifié par ces augures que non seulement ils vaincront leurs ennemis en ce monde, mais, qui plus est, quand ils seront morts, que leurs ames ne faudront point d'aller trouver leurs predecesseurs derriere les montagnes pour danfer avec eux.

Je couchay une fois en un village, appelé *Upec* par les François, où sur le soir, oyant ainsi piteusement chanter ces oyseaux & voyant ces pauvres sauvages si attentifs à les escouter, & sachant aussi la raison pourquoy, ie leur voulus remonstrer leur folie : mais ainsi qu'en parlant à eux, ie me prins un peu à rire contre un François qui estoit avec moy, il y eut un vieillard qui assez rudement me dit : « Tais-toy & ne nous empesche point d'ouyr les bonnes nouvelles que nos grans peres nous annoncent à present : car quand nous entendons ces oyseaux, nous sommes tous resjouis, & recevons nouvelle force. » Partant sans rien repliquer (car c'eust esté peine perdue), me ressouvant de ceux qui tiennent & enseignent que les ames des trespassez retournans de Purgatoire les viennent aussi advertir de leur devoir, ie pensay que ce que font nos pauvres aveugles Ameriquains est encor plus supportable en cest endroit : car comme ie diray parlant de leur religion, combien qu'ils confessent l'immortalité des ames, tant y a neantmoins qu'ils n'en sont pas là logez, de croire qu'apres qu'elles sont separées du corps elles reviennent, ains seulement disent que ces oyseaux sont leurs messagers. Voilà ce que j'avois à dire touchant les oyseaux de l'Amerique.

Il y a toutesfois encores des chauves souris en ce pays là presque aussi grandes que nos choucas, lesquelles entrans ordinairement la nuit dans les maisons, si elles trouvent quelqu'un qui dorme les pieds des-

couverts, s'adressant toujours principalement au gros orteil, elles ne faudront point d'en succer le sang : voire en tireront quelquefois plus d'un pot sans qu'on en sente rien. Tellement que quand on est resveillé le matin, on est tout esbahi de voir le liét de cotton & la place aupres toute sanglante : dequoy cependant les sauvages s'apperceyans, soit que cela advienne à un de leur nation ou à un estrangier, ils ne s'en font que rire. Et de fait, moy-mesme ayant esté quelquefois ainsi surprins, outre la mocquerie que i'en recevois, encore y avoit-il que ceste extremité tendre au bout du gros orteil estant offensee (combien que la douleur ne fust pas grande), ie ne pouvois de deux ou trois iours me chauffer qu'à peine. Ceux de Cumana, costé de terre environ dix degrez au deçà de l'Équinoctial, sont pareillement molestez de ces grandes & meschantes chauves fouris : auquel propos celuy qui a escrit l'*Histoire generale des Indes* fait un plaisant conte. « Il y avoit, dit-il, à Saint-Foy de Ciribici, un ferviteur de moine qui avoit la pleuresie, duquel n'ayant peu trouver la veine pour le seigner, estant laissé pour mort, il vint de nuict une chauve fouris, laquelle le mordit pres du talon qu'elle trouva descouvert, d'où elle tira tant de sang que non seulement elle s'en faoula, mais aussi laissant la veine ouverte, il en faillit autant de sang qu'il estoit besoin pour remettre le patient en santé. » Surquoy i'adiouste, avec l'historien, que ce fust un plaisant & gracieux chirurgien pour le pauvre malade. Tellement que nonobstant la nuisance que i'ay dit qu'on reçoit de ces grandes chauves fouris de l'Amerique, si est-ce que ce dernier exemple monstre qu'il s'en faut beaucoup qu'elles soyent si dangereuses qu'estoyent ces oyseaux malencontreux, nommez par les Grecs Striges, lesquels, comme dit

Ovide, *Fastes*, liv. 6, succoyent le sang des enfans au berceau : à cause de quoy ce nom a esté depuis donné aux forciers.

Quant aux abeilles de l'Amérique, n'estant pas semblables à celles de par deçà, ains ressemblans mieux aux petites mouches noires que nous avons en esté, principalement au temps des raisins, elles font leur miel & leur cire par les bois dans des creux d'arbre, esquels les sauvages sçavent bien amasser l'un & l'autre. De façon que meslez encores ensemble, appelans cela *Yra-Yetic*, car *Yra* est le miel & *Yetic* la cire, apres qu'ils les ont separez, ils mangent le miel comme nous faisons par deçà : & quant à la cire, laquelle est presque aussi noire que poix, ils la serrent en rouleaux gros comme le bras. Non pas toutesfois qu'ils en fassent ny torches ny chandelles : car n'usans point la nuit d'autre lumiere que de certains bois qui rend la flamme fort claire, ils se servent principalement de ceste cire à estouper les grosses cannes de bois où ils tiennent leurs plumasseries, à fin de les conserver contre une certaine espece de papillons, lesquels autrement les gasteroyent.

Et à fin aussi que, tout d'un fil, ie describe ces bestioles, lesquelles sont appelees par les sauvages *Aravers*, n'estans pas plus grosses que nos grillons, mesmes fortans ainsi la nuit par troupes aupres du feu, si elles trouvent quelque chose, elles ne faudront point de le ronger. Mais principalement outre ce qu'elles se iettoyent de telle façon sur les collets & fouliers de maroquins, que mangeans tout le dessus, ceux qui en avoyent, les trouvoyent le matin à leur lever tous blancs & effleurez : encores y avoit-il cela, que si le soir nous laissions quelques poules ou autres volailles cuictes & mal ferrees, ces *Aravers* les rongans iuf-

ques aux os, nous nous pouvions bien attendre de trouver le lendemain des anatomies.

Les sauvages sont aussi persécutés en leurs personnes d'une autre petite verminette qu'ils nomment *Tou* : laquelle se trouvant parmi la terre, n'est pas du commencement, si grosse qu'une petite puce, mais neantmoins se fichant, nommément sous les ongles des pieds & des mains, où tout soudain, ainsi qu'un ciron, elle y engendre une demanaison, si on n'est bien soigneux de la tirer. Se fourrant toujours plus avant, elle deviendra dans peu de temps aussi grosse qu'un petit poix, tellement qu'on ne la pourra arracher qu'avec grande douleur. Et ne le sentent pas seulement les sauvages qui vont tous nuds & tous deschaux, atteints & molestés de cela, mais aussi nous autres François, quelque bien vestus & chaussés que nous fussions, avions tant d'affaire de nous garder, que pour ma part (quelque soigneux que ie fusse d'y regarder souvent) on m'en a tiré de divers endroits plus de vingt pour un iour. Bref i'ay vu personnages paresseux & y prendre garde estre tellement endommagés de ces tignes-puces, que non seulement ils en avoyent les mains, pieds & orteils gastés, mais mesme sous les aisselles & autres parties tendres, ils estoient tous couverts de petites bossettes comme verrues provenantes de cela. Aussi croy-ie pour certain que c'est ceste petite bestiole que l'historien des Indes occidentales appelle *Nigua* : laquelle semblablement, comme il dit, se trouve en l'Isle Espagnolle, car voici ce qu'il en a écrit : « La *Nigua* est comme une petite puce qui faute : elle ayme fort la poudre : elle ne mord point sinon es pieds où elle se fourre entre la peau & la chair, & aussitost elle iette des lentilles en plus grande quantité qu'on n'estimerait, attendu sa

petiteſſe : leſquelles en engendrent d'autres, & ſi on les y laiſſe ſans y mettre ordre, elles multiplient tant qu'on ne les peut chaffer, ny remédier qu'avec le feu ou le fer : mais ſi on les oſte de bonne heure, elles font peu de mal. Aucuns Eſpagnols (adiouſte-il) en ont perdu les doigts des pieds, autres les pieds entiers. »

Or, pour y remédier, nos Amériquains ſe frottent tant les bouts des orteils qu'autres parties où elles ſe veulent nicher, d'une huile rougeaſtre & eſpaiſſe, faite d'un fruit qu'ils nomment *Couroq*, lequel eſt preſque comme une chaiſtaine en l'eſcorce : ce qu'auiſſi nous faiſions eſtans par delà. Et diray plus, que ceſt onguent eſt ſi ſouverain pour guerir les playes, caſſures & autres douleurs qui ſurviennent au corps humain, que nos ſauvages cognoiſſans ſa vertu, le tiennent auſſi précieux que font aucuns par deçà, ce qu'ils appellent la ſaincte huile. Auſſi le barbier du navire où nous repaſſâmes en France, l'ayant expérimentée en pluſieurs fortes en apporta dix ou douze grans pots pleins : & autant de graiſſe humaine qu'il avoit recueillie quand les ſauvages cuiſoyent & roſtiſſoyent leurs priſonniers de guerre, à la façon que ie diray en ſon lieu.

Davantage, l'air de ceſte terre du Breſil produit encore une forte de petits mouſchillons que les habitans d'icelles nomment *Yetin*, leſquels piquent ſi vivement, voire à travers de legers habillemens, qu'on diroit que ce ſont pointes d'eſguilles. Partant vous pouvez penſer quel paſſe-temps c'eſt de voir nos ſauvages tous nuds en eſtre pourſuyvis : car claquans des mains ſur leurs ſeſſes, cuiſſes, eſpaules, bras, & ſur tout leur corps, vous diriez lors que ce ſont chartiers ſinglans les chevaux avec leurs fouets.

I'adioufteray encores qu'en remuant la terre & defous les pierres, en nostre contrée du Bresil, on trouve des scorpions, lesquels, combien qu'ils soyent beaucoup plus petits que ceux qu'on voit en Provence, neantmoins pour cela ne laissent pas, comme ie l'ay expérimenté, d'avoir leurs pointures venimeuses & mortelles. Comme ainsi soit doncques que cest animal cherche les choses nettes, advint qu'apres que i'eus un iour fait blanchir mon liét de cotton, l'ayant repandu en l'air, à la façon des sauvages, il y eut un scorpion qui, s'estant caché dans le repli, ainsi que ie me voulus coucher, & sans que ie le visse, me picqua au grand doigt de la main gauche, laquelle fut si soudainement enflée (que si en diligence ie n'eusse eu recours à l'un de nos apothicaires, lequel en tenant de morts dans une phiole, avec de l'huile, m'en appliqua un sur le doigt), il n'y a point de doute que le venin ne se fust incontinent espanché par tout le corps. Et de fait, nonobstant ce remede, lequel neantmoins on estime le plus souverain à ce mal, la contagion fut si grande que ie demeuray l'espace de vingt-quatre heures en telle detresse que, de la vehemence de la douleur, ie ne me pouvois contenir. Les sauvages aussi estans piquez de ces scorpions, s'ils les peuvent prendre, usent de la mesme recepte, assavoir de les tuer & escacher soudain sur la partie offensée. Et au surplus, comme i'ay dit quelque part, qu'ils sont fort vindicatifs, voire forcenez contre toutes choses qui leur nuisent, mesmes s'ils s'aheurtenant du pied contre une pierre, ainsi que chiens enragez ils la mordront à belles dents : aussi recherchant à toutes restes les bestes qui les endommagent, ils en despeuplent leur pays tant qu'ils peuvent. Finalement il y a des cancrez terrestres, appellés *Oussa* par les *Tououpinambaoults*,

lesquels se levans en troupes, comme grosses fauterelles sur les rivages de la mer & autres lieux un peu maref-
cageux, fitost qu'on arrive en ces endroits-là, vous les voyez fuir de costé & se fauver de vitesse dans les trous qu'ils ont ès palis & racines d'arbres, d'où malaifément on se peut tirer sans avoir les doigts bien pincez de leurs grans pieds tortus, encores qu'on puisse aller à sec iusques sur les pertuis qu'on voit tout à descouvert par dessus. Au reste, ils sont beaucoup plus maigres que les cancre marins : mesmes outre qu'ils n'ont guere de chair, encores parce qu'ils sentent comme vous diriez les racines de chevre, ils ne sont gueres bons à manger.

FIN DU TOME PREMIER.





NOTES

Préface de l'éditeur. — Page 1, ligne 2. — La Margelle est dans le département de la Côte-d'Or, canton de Saint-Seine.

Page 3, ligne 1. — SENEBIER, *Histoire littéraire de Genève*, t. II, p. 28.

Page 4, ligne 24. — L'original de cette lettre, dont on pourra lire une copie dans la préface de l'ouvrage de Léry, est conservé à la Bibliothèque de Genève. Un annotateur anonyme a marqué le nom de Villegagnon par les mots : *Rex Americae*.

Page 6, ligne 3. — Voir CRESPIN, *Histoire des martyrs*. Édit. 1619. Genève, 1^{re} partie, p. 432-438. 2^e partie, p. 452-457.

— Ligne 8, voir chapitre XXII.

Page 7, ligne 2. — Voir LE LABOUREUR, *Additions aux Mémoires de Castelnau*. T. II, liv. II.

— Ligne 20. — Voir PASQUIER, *Recherches de la France*. T. II, p. 99.

Page 11, ligne 26. — Voir LÉRY, *Relation du siège de Sancerre*, § 13.

Page 12, ligne 6. — Blet, canton de Nérondes, arrondissement de Saint-Amand, département du Cher.

— Ligne 13. — Relation du siège. Elle est intitulée : *Histoire mémorable de la ville de Sancerre, contenant les entreprises, siège, approches, batteries, asseaux & autres efforts des assiegeans; le catalogue des morts & blessez, le tout fidèlement recueilli sur le lieu, par*

I. de LÉRY. 1574. Petit in-8, 253 pages. Réimprimé, mais par fragments & avec beaucoup d'incorrections, dans les *Archives curieuses de l'Histoire de France*, par CIMBER et DANJOV.

Nouvelle édition en 1842. Bourges. Vermeil, in-8, 170 pages.

Traduction latine : *De sacro Cæsaris, quod Sancerrum vocant, obsidione, fame, ditione historia*. Heidelbergæ. 1576. Petit in-8°, 50 pages. Apud. Joannem Mareschallum.

— Ligne 19. — *Discours du siège tenu devant la Charité l'an 1577*. Paris. De Laestre, 1577. — Orléans. Hotot, 1577. Petit in-8.

Ligne 26. — Il mourut en 1611. Sur la biographie de Léry, consulter : PAPILLON, *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*; le PÈRE LELONG, *Bibliothèque historique de la France*; BAYLE, *Dictionnaire*, article Léry; SENEBIER, *Histoire littéraire de Genève*; HAAG, *la France protestante*, article Léry; POUPARD, *Histoire de Sancerre*; BARBIER, *Dictionnaire des Anonymes*; DUVERDIER et LACROIX du MAINE; MUTEAU, *Galerie bourguignonne*.

Dédicace de Léry. — Page 19, titre. — François de Coligny, fils de l'amiral Gaspard de Coligny, né le 28 avril 1557, mort en 1591. Échappé au massacre de la Saint-Barthélemy, il se réfugia d'abord à Genève, puis à Bâle. Il rentra ensuite en France et fut un des principaux membres du parti des politiques. Il se rallia plus tard à Henri IV, qui le récompensa de sa fidélité par le gouvernement du Rouergue et les places lucratives de colonel général de l'infanterie et d'amiral de Guyenne.

— Ligne 1. — Il s'agit de l'amiral Gaspard de Coligny.

Page 2, ligne 19. — Léry reviendra, à plusieurs reprises, dans le cours de l'ouvrage, sur cette affirmation. Cf. chapitre XXI. Les écrivains brésiliens en conviennent eux-mêmes. Cf. VERNHAGEN, *Historia geral do Brasil*. T. I, p. 230.

— Ligne 30. — Nicolas Durand de Villegagnon, commandant en chef de l'expédition française au Brésil. Sur la biographie de cet aventureux capitaine, les renseignements abondent, mais ils sont disséminés. Nous les indiquerons au fur et à mesure dans ces notes. Voir GAFFAREL, *Histoire du Brésil français au XVI^e siècle*.

Page 3, ligne 17. — THEVET, d'Angoulême, cosmographe du roi Henry II, compagnon de Villegagnon au Brésil et son ardent défenseur contre les attaques du parti protestant. Il composa deux ouvrages, en 1558, *les Singularitez de la France antarctique*, et en 1575, *la Cosmographie universelle*, auxquels nous ferons de nom-

breux emprunts & dans lesquels il ne tarit pas en invectives contre l'*Histoire du voyage au Brésil* de LÉRY.

— Ligne 22. — THEVET. *Cosmographie universelle*, p. 638 : « Du règne du roy Charles neuviesme, il eut une meffange si mal sortable, qu'il affligea l'estat du royaume, qui diminua envers tous sa premiere autorité. »

— Ligne 34. — Léry avait été assiégé à Sancerre et y avait souffert toutes les horreurs de la famine du 13 février au 14 août 1573. Cf. son *Histoire mémorable de la ville de Sancerre, contenant les entreprinſes, ſieges, approches, &c.* 1574.

Page 4, ligne 15. — Louise de Coligny, fille de l'amiral Gaspard, avait épousé en 1571 Charles de Taligny, gentilhomme protestant « si accompli, d'après Brantôme, en lettres & en armes que peu de sa volée y a-t-il qui l'ont surpassé. » Il fut une des premières victimes de la Saint-Barthélemy. Sa veuve se remaria avec Guillaume de Nassau, prince d'Orange.

Hommages poétiques.

Page 5, 2^e pièce. — Melet, pasteur protestant, collègue de Léry à la Charité au moment de la Saint-Barthélemy.

Page 7. — La pièce grecque est d'Isaac Casaubon, théologien calviniste & savant critique, né à Genève le 8 février 1559, mort à Londres le 1^{er} juillet 1614. — Cette pièce & les trois suivantes sont insérées dans la traduction latine. Édit. Debry, p. 137. In-8.

Préface de Léry. — Page 11, ligne 19. — En 1563, Léry était à Genève depuis la paix de 1562. Il ne revint en France qu'en 1564, époque à laquelle il desservit le temple protestant de Nevers.

Page 12, ligne 10. — Léry se trouvait dans cette ville en 1572. Lors de la Saint-Barthélemy, vingt-deux de ses ouailles furent égorgées à ses côtés. Il réussit à s'échapper & trouva un refuge à Sancerre.

— Ligne 32. — Allusion à la préface des *Singularités de la France antarctique* (édition de 1878), d'après laquelle « Ambroise de la Porte, homme studieux & bien entendu en la langue françoise, avoit pris l'entiere charge du present livre. »

— Ligne 34. — FUMÉ (Martin), traducteur de l'ouvrage de GOMARA : *Histoire générale des Indes occidentales & Terres-Neuves*, Paris, 1578. In-8.

Page 14, ligne 32. — THEVET. *Cosmographie universelle*, p. 925.

Page 15, ligne 31. — THEVET. *Les Singularités de la France antarctique*, chapitres XXIV, XXV, LX.

Page 16, ligne 6. — Thevet n'était cependant pas dans son tort, si du moins on en croit un passage de son *Histoire*, manuscrite, de deux voyages par luy faicts aux Indes australes & occidentales. (Bibliot. nat. fonds Saint-Germain français n° 656.) « Depuis l'an 1555, ie feis un autre voyage & accompagnay le sire de Villegagnon, avec lequel ie demeuray quelques annees. Ie scay bien que ce menteur Lery s'est persuadé que ie retournay en France la mesme annee que i'arrivay la... Depuis estant, ce galand, adverty par quelques-uns de mes amis de la faute par luy faicte à la seconde edition imprimee à Geneve, pour se iustifier, s'est contredit. »

Page 17, ligne 6. — Il s'agissait d'une lettre de Calvin qu'il avait confiée à Çorguilleray pour la remettre à Villegagnon. Voir chapitre I.

— Ligne 11. — *Rois*, liv. IV, § 17.

— Ligne 12. — *Mémoires* de CLAUDE HATON, édit. Bourquelot, p. 37. Ces engagés volontaires étaient peu nombreux, car « aucuns curieux de veoir y allerent; mais non en si grand nombre que ledict seigneur eust bien voulu. Parquoy eut recours au roy, auquel il feit entendre que pour parfaire l'entreprinse... il seroit bon s'il plaisoit à S. M. de prendre les criminelz des prisons de Paris, de Rouen et autres villes, de quelque qualité qu'ils fussent, pour les mener avec luy audict pays. »

— Ligne 30. — D'après les *Mémoires* de CLAUDE HATON (édit. Bourquelot, p. 37) : « Par le congé du roy, ledit seigneur alla visiter les prisons de Paris pour veoir les prisonniers qui y estoient, qui seroient de service pour l'affaire à quoy il les vouloit employer; & tous ceux qu'il trouva en lesdictes prisons qui n'estoient trop vieux ni caduques..., requisit aux iuges de luy delivrer ceux qui estoient criminelz & qui devoient estre condamnez à mourir, pour les mener audict voyage... »

Page 18, ligne 16. — Sur cette haine des Portugais contre les empiètements de la France, voir Relation de MARINO GIUSTINIANO, ambassadeur de Venise à Paris en 1535 (édit. Tommaseo, I, p. 87) : « On fait bien que dans les Indes, qui appartiennent au roi de Portugal *ex veteri occupatione*, celui-ci non seulement ne voudrait

pas de rivaux, mais même ne voudrait pas que ses rivages fussent abordés par des sujets d'une puissance étrangère. Les Normands, les Bretons, les Picards qui étaient allés au Brésil ont été fort maltraités, ce qui donna lieu à des plaintes amères de la France contre les Portugais : non seulement vouloir avoir la supériorité, mais non vouloir qu'aucun autre homme, si elle le voulait, vada aquelli luoghi... » — Recueil de RAMUSIO, *Navigazioni d'un gran capitano del mare francese*, etc. « Les Portugais veulent interdire aux Français le commerce du Brésil, de la Guinée et de la Taprobane. Bien que ce peuple soit le plus petit de tout le globe, celui-ci ne lui semble pas assez grand pour satisfaire sa cupidité. » Cf. THEVET. *Cosmographie universelle*, p. 909.

Page 20, ligne 7. — Cette conspiration est racontée tout au long par CRESPIN, *Histoire des martyrs*, p. 434, & par N. BARRÉ dans ses lettres insérées dans la collection de Bry. (*Americæ descriptio*, § 3, p. 285-295.)

— Ligne 14. — Ces cinq domestiques étaient des Écossais de la garde particulière de Villegagnon.

Page 22, ligne 7. — Villegagnon était-il donc calviniste, comme l'en accusèrent ses ennemis, quand il s'exprimait ainsi dans une lettre à Calvin ?

— Ligne 14. — Renée de France, duchesse de Ferrare, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne (1510-1576), penchait vers le calvinisme et protégea Calvin et Marot.

— Ligne 32. — THEVET (*Cosmographie univ.*), p. 665.

Page 23, ligne 21. — Le contraire est établi par CRESPIN, ouv. cité, p. 455, & par le dernier chapitre du présent ouvrage.

Page 24, ligne 18. — CRESPIN. *Le Livre des martyrs*, pages 455-457.

Page 25, ligne 24. — D'après LEROUX DE LINCY. *Proverbes français*, t. II, p. 65 : « La dame de Sigongne, une des dames d'honneur de Catherine de Médicis, avoit tant d'esprit & racontoit si bien qu'on la citoit comme une des plus agréables personnes de la cour. Pour soutenir sa réputation, elle ne se contentoit pas de raconter, elle inventoit souvent. De là l'expression : faire des contes à la Sigongne. »

Page 26, ligne 4. — THEVET. *Cosmographie universelle*, p. 909.

— Ligne 18. — THEVET. *Singularitez de la France antarctique*, p. 45.

— Ligne 19. — THEVET. *Cosmographie universelle*, p. 913.

Page 27, ligne 8. — Thevet raconte, en effet, ses excursions à la rivière des Vases et dans le bassin de la Plata. Mais Léry ne s'avance-t-il pas trop en niant ces voyages?

— Ligne 22. — Voir *Cosmographie universelle*, p. 921.

— Ligne 31. — *Id.*, p. 921.

— Ligne 34. — *Id.*, p. 916.

Page 28, ligne 27. — THEVET. *Singularitez de la France antarctique*, § 27.

Page 29, ligne 6. — BELLEFOREST (François de), né à Sarzau (Guyenne) en novembre 1530, mort à Paris le 1^{er} janvier 1583. Il a composé une *Cosmographie*, qui n'est qu'un abrégé de la *Cosmographie* de SÉB. MUNSTER. Son meilleur ouvrage est l'*Histoire des neuf rois de France qui ont porté le nom de Charles* (1568).

— Ligne 31. — THEVET. *Cosmographie universelle*, page 952 et planche 955.

Page 30, ligne 2, chapitre VII, planche p. 908 de la *Cosmographie universelle* de THEVET.

— Ligne 13. — Ces Mémoires existent, du moins en partie, dans l'*Histoire manuscrite des Indes australes & occidentales*. (Bibliot. nat. fonds Saint-Germain français n° 656), par THEVET.

Page 31, ligne 22. — Villegagnon mourut dans sa commanderie de Beauvais, près Nemours, le 9 janvier 1571. Cf. *Mémoires de CLAUDE HATON*. (Édit. Bourquelot.)

Ligne 30. — Ces scrupules honorent Léry; mais ses coreligionnaires n'avaient pas attendu la mort de Villegagnon pour l'injurier dans leurs pamphlets, et Léry lui-même s'était donné librement carrière dans sa relation de la persécution du Brésil, insérée dans l'ouvrage de CRESPIN.

— Ligne 42. — C'est ici seulement que commence la préface dans l'édition de Bry.

Page 32, ligne 23. — VIRGILE. *Enéide*, IX. Sua cuique Deus fit diva cupido.

Page 35, ligne 11. — Léry est trop modeste, car son style est précis, pittoresque & parfois imagé. Il rappelle celui de Montaigne.

— Ligne 30. — Il s'agit de GOMARA. *Historia general de las Indias, con la conquista del Mexico y de la nueva Espana*. Très-souvent

cité par Léry. Ce qui prouve en passant que Léry savait l'espagnol, puisque la traduction française de M. FUMÉE ne parut qu'en 1606.

Page 36, ligne 22. — Cependant HANS STADEN avait publié le récit de son voyage en 1557, mais Léry pouvait ne pas le connaître, car il avait paru d'abord en allemand. Même observation pour l'*Histoire véritable d'un voyage curieux*, par ULRICH SCHMIDEL DE STRAUBING, dont la première édition parut à Nuremberg en 1559 : Léry, dans l'édition de 1594, en parle. Ce fut seulement en 1586 que Léry connut l'*Histoire d'un pays situé dans le nouveau monde, nommé Amérique*; par HANS STADEN. Nous en avons la preuve dans une lettre fort curieuse de lui, insérée par TERNAUX COMPANS dans sa « *Collection de voyages, relations & mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique.* » Nous reproduisons ici cette lettre, parce qu'elle complète la préface de notre auteur : « ... & faut que l'adiouste encores ici, pour le contentement des lecteurs & confirmation de tout ce que j'ai traité en ceste histoire, qu'estant à Basle en Suisse, au mois de mars 1586, M. le docteur Felix Platteros, personnage rare par son savoir & amateur de toutes singularitez, dont il a ses salles, chambres & cabinetz parez, tant de choses naturelles qu'artificielles. Comme j'ai veu, apres m'avoir fait un tres bon accueil en sa maison, des plus belles qui soyent en ladiète ville, lui et moi ayant discouru bien au long de mon voyage en Amérique, dont il avoit l'histoire imprimée, il m'a dit que, l'ayant conferee avec ce que Jean Staden, Allemand de nation, qui avoit esté fort long temps en ce pays là, en avoit escrit, il trouvoit que nous nous convenions très bien en la description & façons de faire des sauvages américains : et là dessus me bailla le livre dudit Staden, figuré & imprimé en allemand, à la charge toutesfois (pour ce qu'il s'en recouvroit malaisément) que ie lui renvoyerois, comme ie fis après que Théodore Turquet, seigneur de Mayenne, qui entend fort bien la langue allemande (& qui est aussi versé en toute bonne science) ne l'eust traduit en françois, au moins la plus grande partie, & les principales matières qui y sont traittes. Ce que ie leu avec le plus grand plaisir, pour ce que Jean Staden, qui a esté environ huit ans en ce pays là, en deux voyages qu'il y a faits, ayant esté détenu prisonnier plus de six mois par les Tououpinambaoults qui l'ont voulu manger plusieurs fois, mesme ceux que j'ai cognus depuis, nom par nom, aux environs de la rivière de Geneure, qui estoient nos alliez

& ennemis des Portugais, avec lesquels Jean Staden estoit quand il fut prins; comme il le disoit, ie remarquay qu'il en parloit du tout à la vérité; bien aise aussi que ie fus, de ce qu'ayant mis mon histoire en lumière plus de huit ans avant que l'eussé jamais ouy parler de Jean Staden, moins qu'il eust voyagé en Amérique, ie vis que nous avions si bien rencontré en la description des sauvages brésiliens & autres choses qui se voyent, tant en ceste terre là que sur mer, qu'on diroit que nous avons communiqué ensemble avant que de faire nos narrations. Ainsi ce livre de Jean Staden qui, de n'a guères, a esté imprimé en latin, et desiré, bien qu'il le soit en françois, ofrant, si on le veut faire, de bailler ce que l'en ai de traduit, & l'embellir de choses notables, mérite semblablement d'estre leu de tous ceux qui désirent scavoit au vrai les coustumes & façons de faire vraiment sauvages des Brésiliens. Joint qu'il tesmoignera avec moi que Thevet a esté superlativement effronté menteur, tant en ce qu'il a mis en général en sa *Cosmographie* & ailleurs en ses œuvres, touchant ce qui se fait & se voit en Amérique, que particulièrement de Quoniambegue, avec lequel Staden, ayant esté à la guerre & long temps prisonnier sous lui, combien qu'il le descriva tres cruel & inhumain envers tous ceux qu'il pouvoit attraper de ses ennemis, tant il y a toutesfois qu'il ne dit pas que ce fust un géant, mais seulement un puissant homme, moins qu'il portast des pièces d'artillerie pour les tirer de dessus ses espauls toutes nues après ses ennemis, comme Thevet l'a barbouillé & fait pourtraire en sa fabuleuse *Cosmographie*, &c.

Chapitre I. Page 39. — Tout ce premier chapitre est résumé en treize lignes (p. 145) dans la traduction latine. (Éd. de Bry.)

— Ligne 1. — Voyez HARRISSE. *Bibliotheca americana vetustissima. A Description of works relating to America published between the years 1492 and 1551.* New-York, 1866. Voir aussi le volume supplémentaire. Paris, 1872.

Page 40, ligne 3. — Rapprocher de ce passage la *Persecution des fidèles en la terre de l'Amérique*, éditée par CRESPIN, mais écrite par LERY.

— Ligne 6. — Villegagnon étoit alors à Brest en qualité de vice-amiral de Bretagne. D'après CRESPIN, « étant entré en discord avec le capitaine du chasteau de Brest, à raison des fortifications du chasteau, ce discord engendra mescontentement & haine mortelle entre eux, iusques à espier les occasions pour se surprendre l'un l'autre. Leur querelle parvint iusques aux oreilles du Roy

Henry, second de ce nom, duquel estoit beaucoup plus favorisé le capitaine du chasteau que Villegagnon... »

— Ligne 13. — CRESPIN, id. « ... Par subtils moyens, il s'insinua en faveur, faisant entendre à tous ceux desquels il esperoit grand support, & qui pouvoient avancer son entreprise heureusement, qu'il avoit un ardent desir & affection incroyable de chercher un lieu de repos & tranquillité pour retirer ceux qui sont affligez pour l'Évangile en France. »

— Ligne 20. — Voyez *Mémoires* de CLAUDE HATON. Édit. Bourquelot, p. 36.

— Ligne 29. — TESSIER. *L'amiral Coligny*, p. 58. CRESPIN, id. « Ceux auxquels il s'estoit adressé creurent facilement ses paroles, louans ceste entreprise, digne plus tost d'un prince que d'un simple gentilhomme. Et à la poursuite lui promirent toute faveur vers le Roy, pour impetrer toutes choses qui seroyent requises à la navigation. »

Page 41, ligne 12. — Voyez collection de BRY. T. III, p. 285-295. *Exemplar duarum litterarum quibus breviter explicatur navigatio N. Villagagnonis*. CRESPIN, *Histoire des martyrs*.

— Ligne 16. — C'est le rocher nommé le Rattier.

— Ligne 29. — Cf. GANDAVO, HANS STADEN & U. SCHMIEDEL. *Passin.* — THEVET. *Cosmographie universelle*, p. 964.

Page 42, ligne 22. — Voyez HAAG. *France protestante*. Article sur Du Pont de Corguilleray. C'était un ami particulier de Coligny, dont il avait été le voisin à Châtillon-sur-Loing. C'est sur les instances de l'amiral qu'il se décida à partir pour le Brésil. D'après CRESPIN, *Histoire des martyrs*, « la conduite de ceste compagnie fut donnée à Philippe de Corguilleray, dit Du Pont, gentilhomme bien renommé, lequel (combien que son aage et sa disposition ne requeroient d'entreprendre un tel voyage) ne fut neantmoins aucunement diverti par les choses susdites : ne mesme l'amour de ses propres enfans & negoces domestiques ne le peurent empescher de s'employer en la charge à laquelle le seigneur l'appelloit. »

Page 43, ligne 5. — P. Richer ou Richier (dit de l'Isle), ancien carme & docteur en théologie, se convertit au calvinisme & trouva un asile à Genève. Envoyé au Brésil en 1556, il revint en Europe en 1559 & mourut à la Rochelle le 8 mars 1580. On a de lui : 1^o *Libri duo apologetici contra N. Durandum, qui se cognominat Villagagnonem* (1561); 2^o *Réfutation des folles resveries et men-*

songes de N. Durand, dit le chevalier de Villegagnon (1562);
3^o *Brief sommaire des traditions de Calvin.*

— Ligne 7. — D'après CRESPIN, « tous deux estoient conus de saine & solide doctrine, & d'une bonne vie & honneste conversation. »

— Ligne 29. — Il s'agit de la lettre de Villegagnon à Calvin, inférée dans la préface.

Page 44, ligne 6. — Bordon, Vermeil, Lafon & Dubordel étaient destinés à de tragiques aventures. Voir le dernier chapitre de LÉRY et surtout CRESPIN, *Histoire des martyrs*, p. 451-457.

— Ligne 27. — Ces gentilshommes ne sont pas nommés dans l'ouvrage de Léry : ce sont peut-être les sieurs de la Chapelle et de Boissy, dont il parle au chapitre XXI, mais sans dire qu'ils étaient partis avec les Genevois.

Chapitre II. Page 46, ligne 6. — Édit. de Bry, pl. p. 146.

Page 47, ligne 12. — Question fort controversée & qui n'est pas encore résolue. Consulter à ce sujet FALCONET, *Académie des inscriptions & belles-lettres*, 1717; BOCHART, *Phaleg & Chanaan*, p. 645-647.

— Ligne 33. — C'est la fameuse doctrine : La force prime le droit. A propos des pirateries légales, consulter PARDESSUS, *Recueil des lois maritimes*. Passim.

Page 48, ligne 18. — Question fort controversée. Voir *l'Étude sur les rapports de l'Amérique & de l'ancien continent avant C. Colomb*, par P. GAFFAREL. — MARGRY. *Les Navigations françaises*. — *Revue politique & littéraire*. Mai 1874.

— Ligne 27. — RAMUSIO. *Navigazioni d'un gran capitano del mare francese, &c.* « ... Les Portugais croient pouvoir tenir dans une seule main ce qu'ils ne pourraient embrasser avec toutes les deux, & il semble que Dieu ne fit que pour eux les mers & la terre, & que les autres nations ne sont pas dignes de naviguer..... Il est fort heureux pour ce peuple que le roi François 1^{er} use à leur égard de tant de bonté & de courtoisie, car s'il voulait lâcher tant soit peu la bride aux négociants français, en moins de quatre à cinq ans, ceux-ci lui auraient conquis l'amitié & assuré l'existence des peuples de ces nouvelles terres. » Cf. LA POPELINIÈRE. *Histoire des trois mondes*, liv. III, p. 21.

Page 49, ligne 9. — C'est le psaume 106, vers. 26, 27. Ascendunt usque ad coelos & descendunt usque ad abyssos. — Anima eorum n. malis tabescebat. — Turbati sunt moti sicut ebrius.

— Ligne 30. — Il s'agit de JUVÉNAL, *Sat.* XII. V.

I nunc, & ventis animam committe, doloso
 Confusus ligno, digitis a morte remotus
 Quattuor, aut septem, si fit latissima tœda.

Page 50, ligne 17. — Aujourd'hui Graciosa, Lanzerote & Fuerteventura. Les cinq autres (car on compte huit Canaries, & non pas sept) sont la Gran Canaria, Teneriffa, Palma, Gomera, Ferro.

— Ligne 31. — C'est ce qu'avaient déjà fait les hommes de Villegagnon en 1555. Cf. Lettre de NICOLAS BARRÉ, un des officiers de l'expédition, insérée dans le recueil de DE BRY. T. III, p. 285-295.

Page 52, ligne 30. — Teneriffa & la Gran Canaria sont en réalité deux îles distinctes.

Page 53, ligne 28. — En effet, toute cette partie de la côte africaine était jadis sous les eaux, puisque le Sahara est un ancien port de mer. Au temps de Pline, on trouva une ancre dans le Sahara. Voir MELA, *De situ orbis*, § VI.

Page 54, ligne 5. — Job. XXXVIII, 8, 9. — Quis conclusit ostiis mare, quando erumpebat quasi de vulva procedens: — Cum ponerem nubem vestimentum ejus, & caligine illud quasi pannis infantice obvolverem?

Page 56, ligne 13. — Cf. DEPPING. *Expédition des Normands*. — G. GRAVIER. *Découverte de l'Amérique par les Normands au 9^e siècle*.

— Ligne 19. — La traduction latine (édit. DE BRY, p. 150) ajoute à la fin du chapitre: « Animosum certe consilium, si ab his res gestas memoriæ prodiderunt, nominatim que ab Otorio (in histor. Lusit., liv. VII, VIII & IX) repetamus, quantum armis Lusitani excelluerint, quas nationes, quamque varias devicerint: cum & bello contra Mauritanos in Africa contenderent & Orientem versus contra Indos dimicarent. Opponi tamen potest Gallos Barbaris dexteritate præstare (ex quibus cum initio peterentur, extitere qui alvearibus apum in hostes coniectis se defenderent) neque sine sanguine & sudore tam fortes viros unquam posse superari. »

Chapitre III. Page 57, ligne 9. — Voir la traduction DE BRY. Planché 151. — Cf. THEVET. *Cosmographie universelle*, p. 976.

Page 59, ligne 9. — THEVET. *Cosmog. univ.*, p. 977: « C'est

albacore i'oseray dire estre le meilleur poisson, soit de Levant ou de Ponant... à fin de l'avoir, on contrefait le poisson volant, avec du linge blanc, & puis le fait on voltiger par l'air à un pied de l'eau. L'albacore le voyant, ne fault de se hausser pour l'engloutir : mais pensant autruy prendre, il se voit luy mesme surpris. »

Page 60, ligne 5. — On pourrait le faire aujourd'hui, grâce aux viveros inventés par les pêcheurs des États-Unis. Voir *Tour du monde*, n° 476. — POUSSIELGUE. *Voyage en Floride*.

Page 64, ligne 2. — PLIN. H. N. Liv. IX, § 12. — Testudines tantæ magnitudinis Indicum mare emittit ut singularum superficie habitabiles casus integant : atque insulas Rubri maris his navigant cymbis.

Chapitre IV. Page 67, ligne 2. — Inutile de faire remarquer qu'il n'y a jamais eu sous l'équateur de « pluye puante ou contagieuse. » On lit pourtant dans la relation de Gonville, qui voyageait en 1503 dans ces parages : « Aussi estoient incommodés de pluies puantes, qui tachoient les habits : cheutes sur la chair, faisoient venir bibes, & estoient frequentes. » — THEVET, dans les *Singularitez de la France antarctique*, § LXIX, fait la même remarque. On cite également dans la première lettre de NICOLAS BARRÉ, un des compagnons de Villegagnon : « Les vents estoient ioindés avec pluye tant puante, que ceulx lesquels estoient mouillez de ladite pluye, souldain ils estoient couverts de grosses pustules. »

Page 69, ligne 4. — LEROUX DE LINCY. *Proverbes français*, t. 1, p. 393. « C'est aux pèlerins de Saint-Michel qu'il faut apporter des coquilles. » — CYRANO DE BERGERAC. *Le Pédant joué*, p. 97 & 99. « Mais à qui vendez-vous vos coquilles ? A ceux qui viennent de Saint-Michel. » — Comédie des *Proverbes*, p. 22.

Page 70, ligne 17. — D'après THEVET. *Singularitez de la France antarctique*, p. 33 : « Ceste ligne equinoctiale est une trace imaginative du soleil par le milieu de l'univers, lequel lors il divise en deux parties egales, deux fois l'année, c'est assçavoir le quatorzième de septembre, & l'unzième de mars, &c. »

— Ligne 19. — Ce passage serait inintelligible si on ne se rappelait que la réforme grégorienne du calendrier ne fut adoptée en France qu'en 1582.

Page 71, ligne 9. — GOMARA. *Hist. gen. de las Indias*, § XCVII,

p. 130. « Anda siempre cabe el sur, o polo antartico, una nubecilla blanquisca, y quatro estrellas en cruz, y otras tres alli iunto, que se mejan nuestro septentrion. » Remarquer que la Croix du Sud était déjà connue avant la découverte de l'Amérique. Dante décrit cette constellation dans son *Purgatoire*. (Cant. I, terzo 22.) Consulter dans la traduction de DANTE, par A. DE MONTOR (p. 170), une lettre de l'amiral Rossel. — HUMBOLDT. *Histoire de la géographie de l'ancien continent*, t. II, p. 323. Nombreuses planisphères arabes, & spécialement le globe Borgia, dressé par Abou-Cassem en 1225.

Page 72, ligne 21. — *Psaume* CIII, v. 25. Hoc mare magnum & spatiosum : illic reptilia quorum non est numerus, animalia pusilla cum magnis.

ION, XL, 26. — Numquid implebis fagenas pelle ejus & gurgustium piscium capite illius?

Chapitre V. Page 73, ligne 7. — Cette question est à tout le moins controversée. Voir P. GAFFAREL. *Étude sur les relations de l'Amérique & de l'ancien continent avant C. Colomb*. — Jean Cousin, de Dieppe, paraît avoir reconnu le Brésil en 1490 (*Revue politique & littéraire*, mai 1874), par conséquent avant Vespucce. — Comparer HUMBOLDT. *Histoire de la géographie du nouveau continent*. — D'AVEZAC. *Hylacomylus & Vespucce*.

Page 74, ligne 4. — Le Huuassou se trouve entre le Rio Mucur & le Rio Doce.

— Ligne 22. — D'après GANDAVO. *Histoire de la prov. de Santa-Cruz*, p. 26 : « La terre est toujours verte comme dans notre patrie aux mois d'avril & de mai. »

Page 78, ligne 4. — Spiritus sanctus est aujourd'hui Espirito santo, près de Victoria.

— Ligne 16. — Tapemiry est aujourd'hui ville & rivière d'Itapemurim.

Page 79, ligne 30. — Rapprocher HÉRODOTE, lib. IV, § 196.

Page 84, ligne 3. — GOMARA. *Hist. gen. de las Indias*, § XLVI, p. 52. « Los hombres son muy altos forçudos, y ligeros que alcançan un ciervo, y que corren un dia entero sin descansar. »

— Ligne 6. Id. § LXXXVIII, p. 114. — « ... Hombres como jayanes, y tan ligeros que corriendo a pie toman a manos los venados. »

— Ligne 19. — Maq-hé est aujourd'hui Macalé.

Page 82, ligne 5. — Ces îles se nomment aujourd'hui les îles S. Anna & Papagayos.

— Ligne 17. — Ces vents dangereux qui se lèvent soudainement se nomment les *pamperos*. — Cf. LIAIS. *Le Brésil*.

Page 83. — Ligne 7. — *Vadulo* se lit ordinairement : Boutez de loo, ou : Lof, c'est-à-dire, d'après l'*Essai des merveilles de nature*, par RENÉ FRANÇOIS, § XII, p. 107 : « Prenez le vent de boline qui donne par flanc, attachez-y les escoutes, afin que le navire coule plus doucement. »

— Ligne 15. — Comparer CARTIER. *Voyage au Canada*, édit. Charton, p. 6 : « Desquels oiseaux nos deux barques se chargèrent en moins de demie-heure, comme l'on auroit pu faire de cail-loux; de sorte qu'en chaque navire nous en fimes valer quatre ou cinq tonneaux, sans compter ceux que nous mangeâmes frais. »

Page 84, ligne 1. — Le cap de Fric a conservé son nom : cabo Frio.

— Ligne 16. — Ce poisson monstrueux est sans doute un espadon.

Page 85, ligne 13. — Geneure, ou plutôt Janeiro. Les Portugais s'y étaient déjà établis. Cf. CRESPIN. *Histoire des martyrs persécutés*. « Les Portugais desirans habiter les plus beaux ports & havres qu'ils trouvoient en la reconnoissance de ladite terre, erigent une terre de pierre en la rivière de Colligny, qu'ils nommerent pour lors de Ianuario, pour ce que le premier iour dudit mois ils y entrèrent. En celle tous lesdits Portugais avoyent laissé quelque nombre de povres condamnez à mort pour permuter avec les habitans naturels, aussi pour apprendre la langue. Apres quelques années passées, iceux se porterent si mal à l'endroit desdits habitans naturels, que par iceux fût la plus grande partie exterminée, saccagée & mangée. Les autres s'enfuirent en haute mer dans un basteau. »

CHAPITRE VI. — Tout ce chapitre manque à la traduction latine Édit. De Bry.

Page 87, ligne 4. — D'après CRESPIN, *Histoire des martyrs*, « Villegagnon ayant leu les lettres, fut grandement consolé & resioi en son entendement, connoissans que tant de vertueux & honnestes personnages avoyent son entreprise en singulière recommandation. Il leur declara apertement quelle affection l'avoit induit de laisser les plaisirs & delices de France, pour vivre prive-

ment en celle terre... Au reste quant aux ministres & à leur compagnie, les pria d'establir la police & discipline de l'Eglise, selon la forme de Geneve, à laquelle il promet, en pleine assemblee, se submittre & sa compagnie pareillement. »

Page 88, ligne 1. — *Psaume* v. Verba mea auribus percipe, Domine, intellige clamorem meum.

— Ligne 4. — *Psaume* xxvi. Unam petii a Domino, hanc requiram.

Page 89, ligne 28. — D'après THEVET (*Cosmogr.*, p. 908) : « Mesmes les principaux d'entre nous ne s'y espargnoient pour donner exemple aux autres, qui par ce moyen furent tellement encouragez, qu'ils estoient tous prests d'exposer leur vie pour la perfection de ce nouveau fort. » D'après CRESPIN, *Histoire des martyrs* : « Chacun oyant telles paroles eut un courage merueilleux de s'employer en tout ce qu'il estoit appelé... Les artisans & autres, selon leur pouvoir, avançoient la fortification à laquelle on les employoit comme povres gastadous : ce qu'ils ne refusoient, tant ils avoyent d'esperoir aux promesses dudit Villegagnon. »

— Ligne 30. — Curieuse lettre de Richier, insérée dans la collection des lettres de Calvin. (Édit. 1667. Amsterdam. p. 121.) Nous la reproduisons ici à cause de sa rareté & de son importance.

« Nolui occasionem oblatam præterire, frater, quin tuam humanitatem de rebus nostris certiore facerem : in primis notum tibi esse velim beneficium, quod a Domino hæcenus accepimus, ut eiusdem bonitati digneris nobiscum gratias referre. Id utique est quemadmodum optamus. Quandoquidem omnium nostrum talem pro sua bonitate habuit curam, ut per tam varia terrarum & maris discrimina, omnes nos ad portum sanos & incolumes perduxerit. Satan quidem ut est sui similis, diversis nos in itinere exposuit periculis : sed ut filii (etsi hoc nomine indigni) experti sumus semper tanti Patris manum auxiliatricem : quam etiam benigne exporrigit in dies magis ac magis erga nos. Altero die portum appulimus, Villagagno voluit verbum Dei publice prædicari : deinde subsequenti hebdomade sacrosanctam Christi cœnam administrari expetivit, quam & ipse cum aliquot e suis domesticis religiose adiit reddita primum suæ fidei ratione cum magna ecclesiæ quæ aderat ædificatione. Quid connectius nostro instituto contingere poterat? Quid demum votis omnibus nostrum respondisse opportunius, quam ut his esseris apud nos vera appareret Ecclesia. Talibus beneficiis dignatus est nos prosequi benignus ille summus

Pater. Regio hæc autem, quod sit inculta raroque habitatore, nihil fere profert quod nostrates vel gustare vellent. Milium quidem, ficus sylvestres, & quasdam radices quibus farinam ad viaticum conficiunt suis, gignit incolis. Panem vero non habet, nec vinum aut quid vino proximum profert. Imo nec fructum aliquem (quem noverim) quo quandoque usi fuerimus. Nihilominus, tamen nobis bene est, et recte valemus : imo ut me exempli vice proferam, vegetior sum solito, sed & id omnibus aliis commune est. Beneficium aeri adscriberet physicus, qui adeo temperatus sit ut nostro respondeat maio. Sed ne tanta summo illi, maximo & optimo numini irrogetur iniuria, dicam quod sentio. Hoc modo paternum suum affectum nobis aperit bonus ille cœlestis pater, qui hic in tam barbaro & agresti solo suum nobis ministrat favorem, adeo ut experiamur viaticum hominis pendere non e pane, sed e verbo Dei, cuius favor hic nobis est omnium deliciarum loco. Unum est quod nos mediocriter urget & arigit, populi scilicet barbaries, quæ tanta est ut maior esse non possit. Non affero, quod sint anthropoplagi, quod tamen illis adeo vulgare est ut nil magis : sed doleo crassam mentis ipsorum hebetudinem, quæ mediis in tenebris tamen est palpabilis. De virtute Patris quamvis & hi nihil norunt prorsus, bonum a malo non fecerunt, denique, vitia quæ natura in cæteris gentibus naturaliter arguit, loco virtutis habent : saltem vitiorum turpitudinem non agnoscunt, adeo ut hac in re a brutis parum differant. Cœterum, quod omnium perniciosissimum est, latet eos an sit Deus. Tantum abest ut legem eius observent, vel potentiam & bonitatem eius mirentur : quo fit ut prorsus sit nobis adempta spes lucrificandi eos Christo : quod ut omnium est gravissimum, ita inter cætera maxime ægre ferimus. Audio quidem qui mox objiciet eos tabulam rasam esse quæ facile suis possit depingi coloribus, quod nativo huius modi colorum splendori nihil habeat contrarium. Sed norit ille quantum impediatur idiomatum diversitas. Adde quod desunt nobis interpretes, qui Domino sint fideles. Proponeramus quidem illorum ministerio & industria uti : Scilicet reperimus illos ipsissima esse Satanæ membra, quibus nihil magis incisum quam sanctum Christi Evangelium. Proinde hac in re nobis operæ pretium est, sistere gradum, patienterque exspectare, donec adolescentuli, quos Dominus a Villagagnone barbaris huius patriæ tradidit educandos, norint naturalem ipsorum distinguere linguam. Ad hoc enim illi apud eos degunt & versantur. Faxit Deus ut sit hoc illis citra aliquod animarum suarum periculum. Nam ubi hoc

munere nos donavit altissimus, speramus hanc Idumeam futuram Christo possessionem. Interim exspectamus frequentiorem populum, cuius conversatione & formetur hæc natio barbara, & nostra Ecclesia suum accipiat incrementum. Abundaremus utique omni bonorum copia, si hic frequens adesset populus. Nam quod tenuis & modica nostra sit anima, id efficit rarus habitator & somnolentus agricola. Sed in omnibus prospiciet Altissimus. Nos vero nostrarum omnium Ecclesiarum precibus commendari obnixè cupimus.

In Gallia antarctica.

Pridie Aprilis MDLVII.

Tuus P. RICHERIUS.

Page 90, ligne 28. — CRESPIN, *Hist. des martyrs* : « Or pour ce que ce Cointac s'estoit trouvé fort estrange en disputes & en ses mœurs mal reformé : d'avantage, qu'il avoit confessé à quelques-uns qu'il tenoit un benefice en France, l'un des ministres le pria de rendre confession de sa foi publiquement, afin que toute la mauvaise opinion qu'on pouvoit avoir de lui, puis apres demeurast du tout esteinte. »

Page 95, ligne 10. — C'estoyent certains truchemens de Normandie, qui estans espartis parmi les sauvages, avant que Villegagnon allast en ce pays la, ne se voulurent renger sous luy à son arrivée. (Note de Léry.)

Page 98, ligne 15. — A propos du départ de Chartier, voir CRESPIN, *Histoire des martyrs* : « Toutesfois les plus aparens de la compagnie desplaisans grandemens de tels discours, persuaderent aux parties de traicter quelque bon accord : ce que Villegagnon & Cointac promettent faire, moyennant que les articles mis en contention fussent mis en ordre, & envoyez aux Eglises de France & d'Allemagne pour décider, & pour ce faire plus seurement, le plus ieune ministre dit Chartier, fut esleu pour les porter. Ceste fraude fut controuvée pour s'en deffaire, comme Villegagnon a depuis confessé. »

— Ligne 29. — Erreur de Léry ou du moins contradiction avec Crespin. La lettre de Villegagnon à Calvin est datée du 31 mars 1551, & fut portée en Europe par un des Genevois, Carneau. D'ailleurs elle ne contient rien d'hostile aux Genevois. Chartier ne partit que le 4 juin, & la lettre de Villegagnon à

Calvin, dont il était porteur, & qui devait être relatée aux discussions récemment soulevées, n'a pas été retrouvée.

Page 99, ligne 23. — *Mémoires* de CLAUDE HATON, éd. Bourquelot. « Ledit seigneur print par force ou amytié quelque demy cent de personnes de ce pays là, hommes, femmes & enfans, tant filz que filles, qu'il amena en France avec soy, d'une partie desquels fit present au roy & aultres seigneurs, & en retint pour soy & son frère quelque demye douzaine. Desquelz en donna à son frère le bally de Provins deux ieunes garçons de seize à dix huit ans, lesquelz s'appeloient l'ung Donat & l'autre Doncart, que ledit bally habilla & s'en servit iusqu'à leur mort. Lesquelz quand ils sceurent un peu parler François..., furent baptizez à l'hostel Dieu de Provins, & ont vescu depuis, chascun quelque sept ou huit ans, audit Provins, & sont morts au service dudit bailly, qui les traictoit fort humainement. »

Page 102, ligne 30. — Pauli ad Timotheum, I, 3-2. Oportet episcopum irreprehensibilem esse, unius uxoris virum...

Page 103, ligne 1. — Allusion au fameux défi lancé à Calvin, par Villegaignon, le 13 juillet 1560.

— Ligne 29. — *Richelius est sans doute RICHERIUS*, dans son ouvrage intitulé *Apologetici libri duo*.

— Ligne 29. — Efrillèrent & espouffeterent, allusion à deux pamphlets lancés contre Villegaignon, en 1561. *L'Estrille de Nicolas Durand, dit le chevalier de Villegaignon*, & *L'Espouffette des armoiries de Villegaignon*.

Page 104, ligne 9. — Les passages cités de Thevet sont dans la *Cosmographie universelle*, liv. II, § 2, 8.

Page 105, ligne 17. — Le cardinal de Lorraine était frère de François de Guise, grand inquisiteur de France, & chef du parti catholique.

Page 106, ligne 8. — CRESPIN (*Histoire des martyrs*, p. 437-438) raconte autrement la conspiration.

Page 108, ligne 3. — Allusion à un pamphlet calviniste, intitulé *l'Amende honorable de Nicolas Durand, dit le chevalier de Villegaignon*, 1561.

— Ligne 23. — CRESPIN, *Histoire des martyrs* : « Villegaignon refusa le congé que lui demandoit Du Pont & Richer, alleguant qu'ils avoyent promis de lui tenir compagnie, iusques à la venue

de ses navires... enfin conclurent avec lui qu'ils vouloyent se retirer en France, congé ou non : par quoi qu'il y avifast : & usèrent de paroles rudes, par lesquelles ils desclaroyent que d'autant il avoit faussé sa foi, & apostasié de la religion, ne le connoissoyent plus pour leur seigneur, mais pour tyran & ennemi de la republique. »

Page 111, ligne 2. — *Matthieu*, xxvi, 29. — Dico autem vobis : non bibam amodo de hoc genimine vitis... — *Marc*, xiv, 25. — Amen dico vobis quia iam non bibam, de hoc genimine vitis.

CHAPITRE VII. — Sur la baie de Rio, on peut lire LEAIS. *L'Espace céleste & la nature tropicale*, p. 205, 210. Planches, pages 205, 206, 208, 209.

Page 114, ligne 15. — GANDAVO (*Hist. de Sanãa-Cruz*, p. 43) décrit ainsi la rade de São Sebastian, plus tard Rio. « Cette ville est située sur un bras de mer qui s'avance sept lieues dans les terres ; il en a cinq de large. »

Page 115, ligne 4. — THEVET (*Cosmog.*, p. 908). « En l'emboucheure d'icelle, vous y voyez trois petites isles, qu'il faut costoyer, pour entrer en ladite rivière... & y entraimes par un detroit assez fascheux. » Les trois petites isles se nomment Tucinha, Pay & Taipu.

— Ligne 6. — GANDAVO (ut. sup., p. 45). « L'entrée, qui est la partie la plus étroite, n'a guère qu'un mille. Au milieu s'élève un îlot de 56 brasses de long sur 26 de large, où l'on pourrait facilement construire un fort pour la défense du pays. »

— Ligne 16. — Le *Pot de Beurre* se nomme aujourdhui le Pain de Sucre ou le Corcovado. Cf. BIARD. *Voyage au Brésil. Tour du Monde*, n° 79, p. 7.

— Ligne 18. — THEVET (*Cosmog.*, p. 908) : « Et pour ce qu'il est fort près de ladite entrée, nous y fismes bracquier deux grosses pieces d'artillerie, & quelques faulconneaux. Mais la mer se déborda un iour si outrageusement, qu'elle mit artillerie & boulets au parfond d'icelle : & Dieu sçait la peine que nous eufmes pour les tirer hors. » Les Brésiliens ont conservé à cet îlot le nom de Villegaignon.

— Ligne 20. — Le fort que construisit Villegaignon porte encore aujourdhui son nom. L'emplacement en avait été choisi avec bonheur. Il constitue la meilleure défense de la rade de Rio.

Page 117, ligne 2. — Léry accuse à tort Villegaignon, car ce

ne fut pas lui, mais bien son neveu Bois le Comte, qui perdit la colonie.

— Ligne 6. — La traduction latine (éd. de Bry, p. 163) est interrompue à partir de ce paragraphe & ne reprend qu'après cette digression contre Thevet.

— Ligne 16. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 908) donne en effet le plan de la baie avec les villages brésiliens, & Henryville.

Page 119, ligne 10. — *La belle isle se nomme aujourd'hui ilha do Governador.*

— Ligne 17. — Ces islettes se nomment Ilha das Cobras, das Enchadas, da Caqueirada, das Tavares, Jurubahybas, da Paqueta Brocoio, Boqueirao, d'Agoa, Guia, etc.

Page 121, ligne 17. — *Rivière des Vases.* Description de ce pays par THEVET. *Cosm. univ.*, p. 952 & 1022. — Est-ce la lagune dos Patos avec le Rio Grande do Sul?

CHAPITRE VIII. — Page 122, ligne 13. — Savantes dissertations de d'ORBIGNY. *L'homme américain*, t. I, p. 71-139, sur la forme, couleur, complexion & longévité des indigènes. Il confirme de tout point le témoignage de Léry.

Page 123, ligne 4. — Cas de longévité extraordinaire chez les sauvages. Voir BASANIER, *Relation de la Floride*, p. 74. « Les François l'interrogerent sur le cours de son aage, à quoy il fait réponse se montrant estre la première source vivante, de laquelle il estoit sorti cinq générations, ainsi qu'il leur fait apparoir par un autre vieillard ami vis-à-vis de luy, lequel en vieillesse l'outrepassoit de beaucoup : aussi estoit-il son père, lequel ressembloit mieux à une carcasse d'os qu'à un homme vivant. »

— Ligne 12. — Léry était Bourguignon & connaissait mieux que de réputation la célèbre fontaine, qui se trouve dans le val Suzon, à 15 kilomètres au nord-ouest de Dijon.

Page 124, ligne 4. — Les sauvages s'épilent avec soin. Cf. THEVET (*Cosm. univ.*, p. 941) : « Le poil leur croissant, les femmes l'arrachent aux hommes avec une certaine herbe, laquelle tranche comme un rafoir. Quant au poil amatoire, ils se l'arrachent réciproquement les uns aux autres... Depuis que nous y avons fréquenté, ils ont appris à avoir des pincettes, avec lesquelles elles se pincettent & arrachent brusquement le poil. » OSORIO, *De Rebus Emmanuelis*, liv. II, p. 49. Sunt omnes imberbes, propterea quod volfellis omnes corporis pilos evellunt.

— Ligne 12. — GOMARA, *Hist. gen. de las Indias*, § LXXIX. HANS STADEN (p. 267) : « Je leur ai souvent demandé d'où leur venait cette habitude. Ils m'ont répondu que leurs ancêtres l'avaient prise d'un homme nommé Meire Humane, qui avait fait beaucoup de miracles. On prétend que c'est un des apôtres ou un prophète. »

Page 125, ligne 5. — HANS STADEN (p. 268) : « Ils ont la coutume de se percer la lèvre inférieure avec une forte épine. Ils y placent alors une petite pierre ou un petit morceau de bois ; ils guérissent la plaie avec un onguent, & le trou reste ouvert. Quand ils sont devenus grands & en état de porter les armes, ils agrandissent ce trou, & ils y introduisent une pierre verte... ordinairement si lourde qu'elle leur fait pendre en dehors la lèvre inférieure. » — GANDAVO (*Santa-Cruz*, p. 114) : « Leur grande parure est de se percer la lèvre inférieure, & d'y placer une pierre oblongue ; d'autres ont la figure pleine de trous & de pierres, de manière qu'ils sont affreux & difformes. » — BIARD, *Voyage au Brésil*. THEVET, *France antarctique*, § XXXIV. Cf. *Tour du Monde*, n° 81, p. 45. — D'ORBIGNY, *Voyage dans les deux Amériques*, p. 168 : « Ce qui caractérise les Botocudos des deux sexes, c'est l'usage hideux de se percer la lèvre inférieure & les lobes des oreilles pour y introduire d'énormes rouelles ou disques en bois qu'ils agrandissent avec l'âge. » — VOIR FERDINAND DENIS. Sur l'usage de se percer la lèvre inférieure chez les Américains du Sud. *Magasin pittoresque*, t. XVIII, p. 138, 183, 239, 338, 350, 390. THEVET admirait ces pierres vertes. « Je pense, dit-il dans sa *Cosmographie* (p. 931), que facilement on trouveroit des émeraudes en cette montagne ; car j'ay vu telle de ces pierres, qui imitoit de près la nature de l'émeraude. » Ses prévisions se sont réalisées, car on trouve au Brésil, surtout dans le Minas Geraes, de fort belles émeraudes. — THEVET, *Cosm. univ.*, p. 931. « Ces pierres avec leur cavité rendent la bouche à ces bestiaux, quelquefois aussi grosse que le poing : la pierre en étant ôtée, s'ils veulent parler, on leur voit couler par ce trou leur salive... Et encore ces barbares se voulans moquer, tirent la langue par là, ainsi que si on elanguait un pourceau. »

Page 126, ligne 9. — GOMARA (*Hist. gen. de las Indias*, § CVIII, p. 141) : « Traen assi mesmo esmeraldas, y otras cosas en las narizes, y oreias. Sartales de oro, turquesas, piedras blancas y coloradas. »

— Ligne 17. — D'après H. STADEN (p. 319). « Les naturels expriment le suc du *iunipa peryva* dans des vases, & s'en servent pour se peindre. Quand on le met sur le corps, il paraît clair comme de l'eau; mais, au bout de quelques instants, il devient noir comme de l'encre. Cette couleur dure pendant neuf jours, & quelque peine qu'on se donne pour la laver, il est impossible de l'enlever plus tôt. » Cf. GANDAVO, *Santa Cruz*, p. 115. — THEVET, *Singularitez de la France antarctique*, § xxxii.

Page 127, ligne 11. — Sans doute ce que HANS STADEN (p. 209) appelle *Boggeffy*.

— Ligne 20. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 926) : « Pains qu'ils font ainsi, encor se parent-ils de duvet, sçavoir du plus petit & fin plumage d'oyseau, qu'ils appliquent sur ladite gomme, depuis la teste jusqu'aux pieds. Lors c'est un plaisir de contempler ces gentils perroquets de sauvages, que vous diriez tous revestus de fine escalatte rouge. »

Page 128, ligne 1. — GOMARA, *Hist. gen. de las Indias*, § lxxix.

— Ligne 13. — En provençal *ratepenade* signifie chauve-fouris. Cf. QUICHERAT, *Histoire du costume en France*, p. 397-417.

— Ligne 34. — Cf. Les Indiens Antis & Impetinitis, décrits par P. MARCOY, *Tour du Monde*, nos 221 & 244.

Page 129, ligne 12. — Cf. FERDINAND DENIS, *De arte plumaria*, passim.

— Ligne 21. — L'Autruche américaine, ou *casoar*, se trouve en effet dans toute la région des pampas. Cf. GUIMARD, *Voyage en Patagonie. Tour du Monde*, n° 94.

— Ligne 28. — Cf. YVES D'ÈVREUX (*Voyage au nord du Brésil*, p. 23) : « Sur les reins ils ont une rondache faite de plumes de la queue d'autruche, qu'ils suspendent avec deux cordons de coton teint en rouge, passant du col en croixade sur le dos, tellement que vous diriez à les voir emplumés par la teste, par les bras, & sur les reins que ce soient des autruches qui n'ont de plumes sinon qu'en ces trois parties de leurs corps. »

Page 130, ligne 10. — QUICHERAT, *Histoire du costume*, p. 414, 391, 392, etc.

Page 131, ligne 4. — Voir chapitre xvi.

— Ligne 17. — Voir les sauvages du Gabon & du Sénégal dans les relations (avec gravures) du Dr G. DU BELLAY (*Tour du Monde*,

n^{os} 304-306) & de l'amiral FLEURIOT DE LANGLE (*Tour du Monde*, n^{os} 593-595).

Page 134, ligne 22. — HANS STADEN (p. 270) : « Ces pendants ont une palme de long & l'épaisseur du pouce. Ils se nomment *nambibeya*. » THEVET (*Cosm. univ.*, p. 931) : « Cela fait tout ainsi qu'une chandelle d'un liard, soit en longueur ou en grosfeur. » Ce hideux usage s'est conservé chez quelques tribus brésiliennes, ainsi chez les Orejones. Voir MARCOY, *Du Pacifique à l'Atlantique*, *Tour du Monde*, n^o 272. — Cf. Pline, H. N. IV, 27. — Mela, III, 6.

Page 136, ligne 21. — Pourtant saleté des Brésiliens, si toutefois on ajoute foi à ce propos de HANS STADEN (p. 272) : « Ils se cherchent la vermine les uns aux autres & la mangent, le leur ai souvent demandé pourquoi ils le faisoient, & ils m'ont toujours répondu : ce sont nos ennemis, & nous les traitons comme le autres. » THEVET (*Cosm. univ.*, p. 947) : « Le voyois quelquefois les femmes, qui ostioient la vermine de la teste de leurs filles & enfants, qu'autant qu'elles en trouvoient, autant elles en mangeoient, & se mocquoient de moy, lorsque ie me prenois à rire de cette vilenie. »

Page 138, ligne 31. — Comparer une curieuse dissertation de THEVET dans sa *Cosmographie universelle*, p. 928, sur la nudité des Topinamboux. Montaigne paraît partager l'opinion de Léry. Il termine plaisamment son chapitre des Cannibales par ces mots ironiques : « Tout ne va pas trop mal : mais quoy ! ils ne portent point de hault de chausses. »

CHAPITRE IX. — Page 141, ligne 14. — HANS STADEN (p. 251) l'appelle *mandioka*. Il ajoute de curieux détails sur le mode de culture, tout primitif. « Ils commencent par abattre les arbres, & par les laisser sécher pendant deux ou trois mois, puis ils y mettent le feu, les laissent brûler sur place, & plantent ensuite dans le champ la racine qui leur sert de nourriture. » GANDAVO (p. 52) lui donne le même nom. « La plante n'est pas très grosse, dit-il, elle a beaucoup de nœuds : pour la planter en culture régulière, on la coupe en morceaux, puis on la fiche en terre ; on la cultive ensuite comme on fait à l'égard des boutures, etc. » GANDAVO (p. 55) décrit l'*aypi*. THEVET (*Cosm. univ.*, page & planche 948) donne de curieux détails sur la culture du *Manihot*. D'après OSORIO, *De rebus*

Emmanuelis, ligne 11, page 49 : Panem e radice unius herbæ conficiunt portulacæ magnitudine. Hæc autem tam letiferum venenum continet, ut qui illam crudam comederit, repente moriatur. Illi vero radicem contundunt, contusam exprimunt, ne quidquam in illa succi illius venenati remaneat. Tum ad solem exsiccant. Molis deinde conterunt, atque farinam efficiunt. Panes ex eiusmodi farina facti non modo salubres sunt, sed etiam sciti ad modum saporis.

Page 143, ligne 2. — MONTAIGNE, liv. I, § xxx : « Au lieu de pain, ils usent d'une certaine matière blanche comme du coriandre confict : i'en ai tasté; le goust en est doux & un peu fade. »

— Ligne 12. — GOMARA (*Hist. gen. de las Ind.*, § xci, p. 118) : « Comenlos de alli pan de madera rallada, y carne humana. »

— Ligne 22. — D'après HANS STADEN (256) : « Quand ils font bouillir de la viande ou du poisson, ils mettent dans l'eau des gouffes de piment : dès que la viande est assez cuite, ils versent le bouillon dans des calebasses pour le boire : ils le nomment *mingau*. »

Page 145, ligne 23. — GOMARA (*Hist. gen. de las Ind.*, ccxvi, p. 276) : « Siembran el mayz, como nosotros las havas, remoiado, pero echo quatro granos por lo menos, en cada agujero... La espiga es como pina en la hechura, y tamaño, el grano es grande, mas ni es redondo como garuanço, ni largo como trigo, ni quadrado. Viene a fazon en quatro meses, y en algunas tierras entres, y a mes y medio en regadio, mas non es tan bueno. Siembran lo dos y tres vezes por anno en muchos cabos, y en algunos rinde trezientas, y am quinientas por una. » Sur l'origine du maïs, voir ROULIN (*Hist. nat. & souvenirs de voyage*), p. 101-118.

— Ligne 34. — CHALCONDYLE, *De rebus Turcicis*, liv. III, § 14, p. 86, édit. 1650 : « Φέρει δὲ ἡ χώρα αὐτῆ ποροὺς μεζζοὺς ἐπὶ πεντεκαίδεκα πήγυς βασιλικούς. Καὶ κριθὰς ἐπὶ τὸν αὐτὸν τόπον, καὶ μελίνοὺς ἐς τὸ αὐτὸ μέγεθος. »

Page 146, ligne 31. — La prédiction de Léry ne s'est pas réalisée : car la vigne n'a jusqu'à présent donné de produits, & encore très médiocres, qu'en Californie.

Page 148, ligne 25. — PAUL MARCOY, *Tour du Monde*, n° 171, p. 233, préparation de la chicha dans les Andes. Cf. BASANIEP

& de GOURGUES : *Relations sur la Floride française*. Préparation de la cassine ou cassive. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 916-17, avec planches très expressives, p. 917) appelle cette boisson *cabouini*.

— Ligne 29. — A peu près 114 litres.

Page 149, ligne 18. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 916) : « Apres que ce breuvage est bouilly dans ces grands vases, viendront quelque nombre de filles vierges mascher ce mil ainsi bouilly... si, par cas fortuit, les femmes y sont appellees, pour faire telle vendange, il fault qu'elles s'abstiennent par certains iours de leurs mariz : ou autrement ce gentil breuvage ne pourra iamais acquerir perfection. » — Voir *Singularitez*, etc., § 24. D'après HANS STADEN (p. 263), les femmes & les ieunes filles, indifféremment, fabriquent cette boisson.

— Ligne 27. — MONTAIGNE, I. XXX. « Leur bruvage est fait de quelque racine, & est de la couleur de nos vins claires; ils ne le boivent que tiede. Ce breuvage ne se conserve que deux ou trois iours, il a le goust un peu picquant, nullement fumeux, salutaire à l'estomach & laxatif à ceux qui ne l'ont accoustumé : c'est une boisson tres agreable à qui y est duyet. »

Page 150, ligne 7. — Vieille réputation des Allemands. Cf. MONTAIGNE, *Essais*, II, 1. « Nous veoyons nos Allemands noyés dans le vin... &c. — Les Allemands boivent quasi egualement de tout vin avecques plaisir, leur fin, c'est l'avaller, plus que le gouter. »

— Ligne 8. — *Carhous* est un mot tombé en désuétude. On l'écrit d'ordinaire *carrouffe*. Cf. D'AUBIGNÉ : Conf. I, 8 : « Quelques Allemands & Bourguignons faisoient *carrouffe* du sang des sacrifices. » — RABELAIS, *Pant.* III, prolog. « Je ne suis pas de ces imposteurs sifrelofes qui contraignent les gentils compaignons trinquer, boire carrous. » Étymologie : allemand *garaus*, dans la locution *garaus machen*, combler la mesure.

Page 151, ligne 4. — HANS STADEN (p. 265) ajoute un détail pittoresque : « Ils satisfont leurs besoins à l'endroit même où ils boivent. »

— Ligne 7. — Mot détourné de son acception primitive.

— Ligne 12. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 930) : « Ils ont une coustume fort estrange, laquelle à grand peine lon voudroit imiter par deçà, qui est que quand ils mangent, ils ne boivent iamais, quelque heure que ce soit; aussi quand ils se mettent à boire, ils

ne mangent rien. » Cf. MONTAIGNE, I, xxx. « Ils ne boivent pas lors, comme Suidas dist de quelques autres peuples d'Orient, qui beuvoient lors du manger. »

Page 152, ligne 2. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 930) : « Pendant leurs repas, ils observent un merveilleux silence, & se moquent quand ils nous oyent babiller à table. »

Page 153, ligne 5. — Exagération de MONTAIGNE, I, xxx. « Toute la journée se passe à danser. »

— Ligne 17. — Ce mot vogue est conservé en Franche-Comté & en Bourgogne pour désigner les fêtes de village.

Page 155, ligne 25. — THEVET (*Cosm. univ.*, p. 97) : « Je ne pouvois veoir faire tels breuvages, que le cœur ne m'en feist mal ; mais à la fin me lassant de boire tousiours de l'eau, estant atteint de maladie, par le conseil de mes amiz, fuz quasi contraint d'en boire, & le trouvoy fort bon. »

— Ligne 31. — Mot conservé en Provence pour désigner la cuve.

CHAPITRE X. — Page 157, ligne 5. — N'est plus vrai depuis l'acclimatation des animaux domestiques européens. Voir ROULIN, *Causeries sur l'histoire naturelle*, p. 41-79. D'après MONTAIGNE, I, xxx. « Le premier qui y mena un cheval, quoy qu'il les eust pratiquez à plusieurs autres voyages, leur feit tant d'horreur en ceste assiette, qu'ils le tuèrent à coup de traits avant que le pouvoir recognoistre. »

— Ligne 12. — *Description & histoire du tapir* dans ROULIN, p. 261-302. — GANDAVO (*Sanda-Cruz*, p. 68) : « Ces animaux ressemblent à des mules, mais ils ont la tête plus délicate, & les lèvres allongées comme une trompe. Leurs oreilles sont roides & la queue courte ; ils sont cendrés sur le corps & blancs sous le ventre. Leur chair a tellement le goût du bœuf qu'on ne peut distinguer l'une de l'autre. » THEVET, *Cosmog. univ.*, p. 937.

Page 158, ligne 10. — Cf. THEVET, *Singularités*, etc., § 38.

Page 159, ligne 11. — Trad. lat. (éd. de Bry), planche, p. 935.

Page 160, ligne 7. — DE BRY, ouv. cit., planches. THEVET, *Cosmog. univ.*, planche, p. 926.

— Ligne 15. — *Soubassoub*, d'après THEVET, *Cosmog. univ.*, p. 936. « Les sauvages en font grand compte & en usent à l'endroit de leurs enfants, après leur avoir percé les lèvres : car ils mettent souvent de ceste corne dans le pertuys d'incision pour le

croistre, ayant opinion qu'elle résiste & est contraire au venin. »

— Ligne 30. — Ce sont les pécaris ou tairins. Cf. GANDAVO, *Histoire de la province de Santa-Cruz*, p. 67. — THEVET, *Cosmog. univ.*, p. 935.

— Ligne 32. — *Hist. gen. de las Indias*, § CCV, p. 262. « Ay unos puercos conel ombeligo cuel espinazzo, que luego hieden en matando los, fino se le corta. »

Page 161, ligne 16. — Cf. THEVET, *Singularitez*, etc., § 67.

— Ligne 30. — GANDAVO (*Santa-Cruz*, p. 73) les nomme *cerigods*. Il en donne la description & insiste sur les caractères oubliés par Léry, qui en fait des animaux de l'ordre des marsupiaux.

Page 162, ligne 3. — HANS STADEN (p. 308) : « Le *dattu* a environ six pouces de haut & neuf de long. Il est couvert par tout le corps d'une espèce d'armure, excepté sous le ventre. Cette armure est comme de la corne, & les plaques se recouvrent les unes les autres comme celles d'une armure. Cet animal a le museau très pointu, la queue très longue & se nourrit de fourmis. » *Description & histoire des tatous* dans ROULIN, *Souven. de voyages*, p. 217-224. — GANDAVO, p. 69.

Page 163, ligne 1. — PLIN. H. N., liv. V, § 196.

— Ligne 2. — GOMARA (*Hist. gen. de las Indias*, § 196, p. 255) : « Ay... aunque alli cerca los han muerto de mas de cien pies en largo, y con muchos guyaros cuel buche. »

Page 164, ligne 30. — Cette bête extraordinaire est peut-être le *soucourouhyou* qui existe encore dans les forêts du Brésil. Voir BIARD, *Voyage au Brésil. Tour du Monde*, n° 81, planche p. 40. D'après GANDAVO (*Santa-Cruz*, p. 77) : « Il y en a dans l'intérieur d'une taille si énorme, qu'ils avalent un cerf entier, ou tout autre animal de la même grandeur. »

Page 165, ligne 33. — Cf. GANDAVO, *Santa-Cruz*, p. 73. — YVES D'ÉVREUX, *Voyage au nord du Brésil*, § XLVI, p. 196.

Page 166, ligne 11. — Voir les pièges à jaguar dans la *Description du Paraguay en 1877*, par FORGUES, *Tour du Monde*, n° 703, planche p. 412.

— Ligne 22. — Dans la traduction latine (édit. de Bry, p. 182-183, digression interpolée sur l'introduction des chiens en Amérique.

— Ligne 24. — H. STADEN (p. 308) distingue le *Key*, l'*acka Key*,

& le *pricki*. Cf. YVES D'ÉVREUX, *Voyage au nord du Brésil*, p. 199-201. — THEVET, *Singularitez, &c.*, § 54.

Page 167, ligne 9. — Massues : on dit encore dans le midi ma-traque.

— Ligne 21. — GANDAVO (*Sancta-Cruz*, p. 77) : « On les nomme sagois ou sahins. Les uns sont jaunes dorés, d'autres sont fauves; ils ont le poil très fin, & ressemblent à des lions par la forme de leur tête & la conformation de leur corps. »

— Ligne 34. — Cf. MAROT, édit. Jannet, 1862, t. I, p. 242, épître IV. Fripelipes, valet de Marot, à Sagon (1537).

Page 168, ligne 10. — Sans doute le paresseux, le *perguica* de Gandavo. Ce dernier prétend (p. 74) que « le *perguica* marche si lentement que pendant quinze jours il n'avance pas de la distance d'un jet de pierre... Il lui faut deux iours pour monter sur un arbre & autant pour en descendre. » Ce sont des exagérations dont la science moderne a fait justice. Cf. observations de MM. Quoy & Gaynard dans le *Voyage autour du Monde*, de Freycinet. — Curieuse description de THEVET qui l'appelle *haut* ou *haüthi*. (*Cosmog. univ.*, p. 940 & planche 941.)

— Ligne 30. — Ce sont les tamanoirs. Description donnée par GANDAVO (*Sancta-Cruz*, p. 75). — ROULIN (*Souvenirs de voyages*), p. 237-251.

CHAPITRE XI. — Comparer le chapitre XLVII d'YVES D'ÉVREUX. (*Voyage au nord du Brésil*, intitulé : Des aigles & grands oyseaux & d'autres petits oyseaux qui sont en ces pays là.

Page 170, ligne 16. — Cf. THEVET, *Singularitez, &c.*, § 44.

Page 171, ligne 16. — Cette opinion est pourtant fort répandue : ainsi les Caraïbes ne veulent manger ni cochons ni tortues, car ils craignent que leurs yeux ne deviennent aussi petits que ceux de ces animaux (MULLER, *Geschichte der Americanischen urreligionen*, p. 221). Les Dacotahs mangent le foie d'un chien afin d'acquérir la sagacité & le courage de cet animal (SCHOOLCRAFT, *Indian tribes*, vol. II, p. 80). Les Neo-Zélandais font avaler des cailloux à leurs enfants pour endurcir leur cœur. (YATE, *New Zealand*, p. 82.) Les Esquimaux vont même jusqu'à penser que les qualités corporelles des Européens se communiquent à leurs vêtements, & ils récoltent les vieilles femelles des matelots norwégiens & danois, qu'ils font porter aux femmes stériles (EGEDE,

Greenland, p. 198). Peut-être le cannibalisme n'a-t-il pas d'autre origine? (Lubbock, *Les origines de la civilisation*, p. 18.) — Voyez un curieux passage de BRETT (*Indian tribes of Guiana*, p. 355): « Les hommes chez les Acawoio & les Caraïbes, quand ils attendent l'accouchement de leurs femmes, s'abstiennent de certaines sortes de viandes, de peur que l'enfant qui va naître ne s'en ressentent mystérieusement. Ainsi ils repoussent l'agouti, de peur que, comme ce petit animal, l'enfant ne soit maigre; l'haimara, de peur qu'il ne soit aveugle, l'enveloppe extérieure de l'œil de ce poisson ressemblant à une cataracte; le labba, de peur que la bouche de l'enfant ne s'allonge en avant comme les lèvres du labba ou ne soit couverte de taches comme elles, ces taches devenant des ulcères, &c. »

Page 172, ligne 1. — GANDAVO (*Santa-Cruz*, p. 82) les appelle *macucagoás*.

Page 173, ligne 1. — Cf. GANDAVO (*Santa-Cruz*, p. 85; THEVET, *Cosmog. univ.*, p. 939) l'appelle le *carindé*. « Depuis le ventre jusques au gosié il a ses plumes plus jaunes que l'or le plus fin qu'on puisse voir. Les ailes & la queue sont de couleur finement azurée, & le reste diversifié du mélange de ces couleurs. » Id. *Singularitez*, &c., § 18.

— Ligne 16. — Léry n'a pas indiqué la manière de prendre, sans les endommager, ces beaux oiseaux. BELON (*Histoire de la nature des oyseaux*, liv. VI, § XII, p. 297) la donnera: « Les sauvages du Brésil qui ont grande industrie à bien tirer de l'arc, ont les fleches moult longues, au bout desquelles ils mettent un bourlet de coton, à fin que tirant aux papégaux ils les abbattent sans les navrer, car les ayant estonnez du coup, ne laissent de se guarir puis apres. » Cf. YVES D'ÉVREUX, *Voyage au nord du Brésil*, p. 204.

— Ligne 25. — Ce quidam pourrait bien être Thevet, garde des curiosités du cabinet du Roi, qui cherchait en effet, avec un zèle louable, à augmenter ses collections. Voir THEVET, *Singularitez*, &c., édit. Gaffarel, préface.

— Ligne 31. — Cet aiourou est l'*aiouroub* de THEVET, *Cosmog. univ.*, p. 939.

Page 174, ligne 31. — PLIN. H. N., liv. X, § XLIII.

Page 175, ligne 6. — Les Brésiliens les estimaient en effet beaucoup. GANDAVO (*Santa-Cruz*, p. 85) raconte qu'ils les préféraient

à deux ou trois esclaves. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 939) « Ceux du pays en font grand compte & les tiennent si cher, qu'à grand peine souffrent-ils que un estrange en aye que à bonnes enseignes. »

— Ligne 9. — Ces marganas sont ceux que GANDAVO (*Santa-Cruz*, p. 87) nomme les *marcanãos*.

— Ligne 17. — Les *tuyus* de GANDAVO (p. 87), qui les décrit ainsi : « Ils sont un peu plus grands que les moineaux, entièrement verts, leur bec & leurs pieds sont blancs, leur queue est très longue. »

— Ligne 23. — Allusion à un passage de THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 939) : « Ces perroquets font leurs nids au sommet des plus haults arbres, à fin que la vermine & serpents ne leur gaste leur engeance. » Cf. *Singularitez*, § 48.

— Ligne 31. — Cf. THEVET, *Cosmog. univ.*, p. 938 & 939, planche 938. *Singularitez*, § XLVII.

Page 176, ligne 31. — BELON (*Histoire de la nature des oyseaux*, liv. III, § xxviii, p. 184) : « Or est ce qu'il y a un oyseau en ce païs la, ayant le bec long de demy-pied, gros comme le bras d'un enfant, pointu & noir par le bout, mais blanc en tous autres endroits... il est creux par dedans; estant si finement delié qu'il en est transparent & tenu comme parchemin, & par ce est moult legier. »

Page 177, ligne 3. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 939) : « Le ne passeray sous silence un oyselet, que ie pense estre le plus petit qui soit en l'univers, n'estant point le plus gros & grand que un cerf volant, mais il est si beau que merveilles en ceste grande petitesse, ayant le bec longuet & menu, lequel chante si doucement, que ie ne scay si le rossignol lui doit estre esgallé, veu que cela porte presque impossibilité, que un si doux son qu'il iette en chantant puisse se nourrir en si petit corps », il le nomme *caycoupt*.

— Ligne 29. — THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 927 et 939) : « Ils estiment que avec ceste musique ce triste oiseau soit envoyé de leurs parents decédez leur porter bonne fortune & malheur à leurs ennemys. » YVES D'ÉVREUX, *Voyage dans le nord du Brésil*, p. 281. « Il y a aussi de certains oiseaux nocturnes, qui n'ont point de chant, mais une plainte moleste & fâcheuse à ouyr, fuyards & ne sortent des bois, appelez par les Indiens Ouyra Giropary, les oiseaux du Diable, &c. » Cette croyance aux oiseaux prophé-

tiques s'est conservée chez les Guaycourous; mais la plupart des indigènes se bornent à croire que ces oiseaux leur annoncent l'arrivée d'un hôte. On les nomme Acauan. Cf. ACCIOLI, *Corografia Paraense*.

Page 178, ligne 31. — H. STADEN (p. 313): « Pendant que j'étais chez les sauvages, ces chauves-souris m'ont souvent mordu à l'orteil, que j'ai trouvé tout ensanglanté le lendemain matin; mais c'est ordinairement au front qu'elles mordent les naturels. » MARCOY, *Voyage aux vallées des quinquinas. Tour du Monde*, n° 579, p. 85.

Page 179, ligne 17. — GOMARA (*Hist. gen. de las Indias*, § LXXX, p. 104): En fanta Fe de Chiribichi acaecio a un criado de los fraylos, que teniendo mal de costado, no le hallaron vena para sangrar, y dexaron lo por muerto. Vino un morcielago, y mordióle aquella noche del tovillo, que topo descubierto. Hartoso, dexo abierta la vena, y salíot anta sangre por alli que sano el doliente. Caso gracioso, y que los frayles contava por milagro.

Page 180, ligne 1. — OVIDE, *Fastes*, liv. VI, v. 133.

Grande caput, stantes oculi, rostra apta rapinæ:

Canities pennis, unguibus humus inest.

Nocte volant, puerosque petunt nutricis egentes,

Et vitiant cunis corpora rapta suis.

Carpere dicuntur lactentia viscera rostris,

Et plenum poto sanguine guttur habent.

Est illis Strigibus nomen.

Cf. Virgile, *Æn.*, III, 212. Pline H. N. XI, 95.

— Ligne 4. — D'après H. STADEN (p. 315) trois espèces d'abeilles « La première ressemble à celles de ce pays; la seconde est noire & de la grosseur des mouches; la troisième de celle des mouches... leur pique n'est pas douloureuse, car j'ai souvent vu les sauvages en être couverts en prenant le miel, & moi-même j'en ai enlevé quoique étant nu. » Cf. YVES D'ÈVREUX, *Voyage dans le nord du Brésil*, p. 193.

Page 181, ligne 5. — HANS STADEN (*Mœurs & coutumes des Tupinambas*, § xxx, p. 311): « Les sauvages nomment attun une espèce d'insecte plus petit qu'une puce, que la malpropreté engendre dans les cabanes. Ces insectes entrent dans les pieds, produisent une légère démangeaison, & s'établissent dans les chairs

presque sans qu'on le sente. Si l'on n'y fait pas attention & qu'on ne les enlève pas, ils y produisent un paquet d'œufs de la grosseur d'un pois. Quand on les extirpe, il reste un trou de la même grandeur... J'ai vu quelques-uns de mes compagnons perdre l'usage de leurs pieds pour n'y avoir pas fait attention. » BIARD, *Voyage au Brésil. Tour du Monde*, n° 81. Cf. ULRICH Schmidel (*Voyages curieux*), p. 220.

— Ligne 28. — GOMARA (*Hist. gen. de las Indias*, § xxx, p. 37) : « La Nigua es como una pequita pulga, saltadera, y amiga de poluo, no pica sino en los pies, metese entre cuero y carne, pare luego sus liendres en mayor cauidad, que cuerpo tiene, las quales en breve engendran ortas, y si las dexan, multiplican tanto, que ni las pueden agotar, ni remediar sinon con fuego, o con fierro pero si de presto las sacan, como arador, es poco sudano. El remedio para que no piquen es dormir los pies calcados, o bien cubiertos. Algunos Espanoles perdieron desto los dedos de los pies, y otros todo el pie. » THEVET (*Cosmog. univ.*, p. 935) appelle cet insecte le *Tom*.

Page 182, ligne 19. — La sainte huile ou plutôt le saint chrême. Attaque protestante.

Page 183, ligne 26. — C'est encore le remède dont se servent les payfans provençaux.

— Ligne 29. — THEVET, dans ses *Singularitez* (§ 41), cite un ancien trait de cet esprit vindicatif. « Pour se venger des poulx & pusses, ils les prennent à belles dents, chose plus brutalle que raisonnable. »

FIN DES NOTES DU PREMIER VOLUME.





TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE DE L'ÉDITEUR	I — XVIII
PRÉFACE DE LÉRY	I — 4
HUIT PIÈCES DE VERS ADRESSÉES A DE LÉRY.	5 — 9
PRÉFACE DE L'AUTEUR	11 — 37
CHAPITRE I. — Du motif & occasion qui nous fit entreprendre ce lointain voyage en la terre du Bresil	39 — 44
CHAPITRE II. — De nostre embarquement au port d'Honfleur, pays de Normandie; ensemble des tormentes, rencontres, prinſes de navires, premières terres & isles que nous découvriſmes.	45 — 56
CHAPITRE III. — Des bonites, albacores, dorades, marſouins, poiſſons volans & autres de pluſieurs fortes que nous viſmes & priſmes ſous la zone torride.	57 — 65
CHAPITRE IV. — De l'équateur, ou ligne equinoctiale, ensemble des tempeſtes, inconſtances des vents, pluies infectes, chaleurs ſoiſ & autres incommoditez que nous euſmes & enduraſmes aux environs & ſous icelle.	66 — 72
CHAPITRE V. — Du deſcouvrement & première veüe que nous euſmes tant de l'Inde occidentale ou terre du Bresil, que des ſauvages, habitans en icelle, avec tout ce qui nous advint ſur mer, juſques ſous le tropique de Capricorne	73 — 85
CHAPITRE VI. — De nostre deſcente au fort de Coligny, en la terre du Bresil. — Du recueil que nous y fit Villegagnon, & de ſes comportements, tant au fait de la religion, qu'autres parties de ſon gouvernement en ce pays-la.	86 — 113

CHAPITRE VII. — Description de la riviere de Ganabara, autrement dite Geneuvre en l'Amerique : — De l'isle & fort de Coligny qui fut basti en icelle : ensemble les autres isles qui sont es environs.	114 — 121
CHAPITRE VIII. — Du naturel, force, stature, surdité, disposition & ornemens du corps, tant des hommes que des femmes sauvages, Bresiliens, habitans en l'Amerique, entre lesquels i'ay frequenté environ un an	122 — 140
CHAPITRE IX. — Des grosses racines & gros mil dont les sauvages font farines qu'ils mangent au lieu de pain, & de leur breuvage qu'ils nomment caou-in.	141 — 156
CHAPITRE X. — Des animaux, venaisons, gros lezards, serpents & autres bestes monstrueuses de l'Amerique.	157 — 169
CHAPITRE XI. — De la varieté des oyseaux de l'Amerique, tous differens des nostres : ensemble des grosses chauves-fouris, abeilles, mouches, mouchillons & autres vermines efranges de ce pays-là	170 — 184
NOTES DU PREMIER VOLUME.	185 — 216

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES
DU PREMIER VOLUME.



IMPRIMÉ PAR A. QUANTIN

ANCIENNE MAISON J. CLAYE

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS

\$180
(2 vers.)

JF 1017

02/09 - 022 LISA